CONFESSION

DE

JOHN WILKES BOOTH

ASSASSIN

DU

PRÉSIDENT ABRAHAM LINCOLN

TRADUITE ET PUBLIÉE

D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL

PARIS
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
1865

CONFESSION

DE L'ASSASSIN

JOHN WILKES BOOTH.

Paris — Imp. Poupart-Davyl et Ce, rue du Bac, 30.

CONFESSION

DE

JOHN WILKES BOOTH,

ASSASSIN

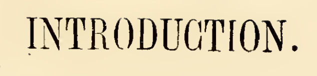
DU

PRÉSIDENT ABRAHAM LINCOLN;

PUBLIÉE D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL

Traduit de l'anglais.

PARIS
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
1865



INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

Il n'y a peut-être pas un seul fait qui, dans les temps modernes, ait eu le privilége d'exciter à un aussi haut degré l'intérêt et la sympathie du monde civilisé, que l'assassinat du Président Abraham Lincoln, par Wilkes Booth, dont, par un hasard extraordinaire, nous pouvons mettre la confession pleine et entière sous les yeux du lecteur.

Ce qui a surtout excité la surprise dans l'esprit de beaucoup de gens, c'est qu'il ait pu ac-

complir son forfait, et parvenir ensuite à s'échapper d'une salle de spectacle pleine de monde.

Depuis un demi-siècle, il y a eu bien des tentatives d'assassinats politiques; mais, grâce à Dieu, les coupables ont toujours échoué dans l'entière perpétration de leur crime.

La destinée semble avoir réservé à Wilkes Booth le triste privilége d'accomplir un acte odieux qui doit attacher à son nom une célébrité horrible dans les temps à venir.

John-Wilkes Booth était le troisième fils de Junius-Brutus Booth.

Ce dernier s'était fait un nom comme acteur, par son remarquable talent. Il occupait une haute position à l'époque où il était en Angle-

terre et où il faisait partie de la troupe du Théâtre de Drury Lane. Lorsque Edmond Kean était en possession de sa plus grande popularité, Junius-Brutus Booth se faisait remarquer comme un digne rival du grand tragédien. Après une courte, mais brillante carrière en Angleterre, il passa en Amérique, où il s'établit.

Le jeune homme qui, par un épouvantable crime où l'audace le dispute à l'atrocité, a laissé après lui une notoriété si infamante, était, comme nous l'avons dit, le troisième fils de Junius-Brutus Booth. Il était né dans le Maryland, près de Baltimore, dans l'année 1838.

A l'époque de sa naissance, son père exploitait une ferme. Il donna à son fils le nom de John Wilkes, grand homme politique Anglais qui vivait sous le règne de George III et qui avait donné naissance à ce cri de ralliement : « Wilkes et Liberté! » Il est probable que les

Booth avaient de père en fils des tendances politiques avancées.

L'assassin, dont nous allons faire connaître l'orageuse et criminelle carrière, avait trois frères et deux sœurs.

L'un de ses frères, portant comme son père le nom de Junius-Brutus, donnait dernièrement des représentations à Cincinnati.

Un autre, Edwin T.-Joseph, était, au moment de l'assassinat du Président, engagé au théâtre de Boston.

Sa sœur Rosalie est la femme de M. John S. Clarke.

Son autre sœur, qui habitait avec sa mère, était venue depuis peu fixer sa résidence à New-York; mais elle a quitté cette ville dans la matinée du 15 Avril.

Madame Booth, la mère, était la seconde femme du grand tragédien.

Dès sa plus tendre jeunesse, Wilkes Booth avait été possédé du désir d'embrasser la carrière dramatique, et il recherchait constamment la société des gens de théâtre.

A l'époque où John S. Clarke, actuellement beau-frère de Booth, était engagé au Théâtre Saint-Charles, à Baltimore, en 1855, Booth lui persuada de le laisser faire sa première apparition sur la scène, et il débuta dans le rôle de Richmond de *Richard III*. Il fut favorablement accueilli, et considéré comme donnant les plus brillantes espérances.

Il continua à faire de rares apparitions pendant environ deux années.

Le 15 Août 1857, il fut attaché, par un engagement régulier, à l'ancienne troupe drama-

tique de Arch Street, à Philadelphie, et il parut pour la premièrefois sur ce théâtre sous le nom de John Wilkes, et dans le rôle du second masque de *Belle's Stratagem*. Il resta attaché à ce théâtre pendant toute la saison.

Sa raison pour quitter son nom de Booth pour celui de Wilkes venait de ce qu'il craignait de ne pas obtenir tout le succès que son ambition lui faisait désirer, et aussi de ce qu'il ne voulait pour le nom de Booth qu'un grand et retentissant succès.

Pendant cette saison, il remplit un grand nombre de rôles, et il devint le favori du public.

La saison suivante, de 1858 à 1859, il descendit dans le Sud, s'engagea dans la troupe du théâtre de Richmond, et ses progrès dans l'art dramatique avaient été si rapides que nous le voyons, dans cette ville, jouer les rôles les plus

importants du théâtre de Shakespeare avec le plus incontestable succès.

Au commencement de la saison de 1860 à 1861, il partit en tournée, et visita presque toutes les villes importantes du Sud et du Sud-Ouest en jouant Roméo, Macbeth et tous les grands rôles de tragédie.

Son premier engagement comme *Etoile* eut lieu, en Septembre 1860, au théâtre de Colombus, en Géorgie, sous la direction de Matt. Canning.

Pendant le cours de cet engagement, il fut blessé, dans la coulisse, par le directeur, entre les mains duquel un petit revolver partit par accident.

Le 31 Mars 1862, il se présenta devant le public de New-York, au vieux Théâtre Wallack, où il joua pendant une semaine. Il y reçut un

chaleureux accueil, et fut regardé comme un fort habile tragédien.

Depuis cette époque jusqu'au commencement de la saison de 1864 à 1865, il alla en représentation comme *Étoile* dans les différentes villes de l'Amérique.

Quand la saison de 1863 à 1864 fut terminée, il se retira du théâtre, et il gagna beaucoup d'argent dans de grandes spéculations sur les huiles.

Sa retraite avait été causée par une affection des bronches si douloureuse qu'elle ne lui permettait pas de jouer.

A l'occasion du bénéfice donné pour le monument de Shakespeare au Jardin d'Hiver, le 23 Novembre 1862, il parut avec ses deux frères, Edwin et Junius, dans la pièce de *Jules César :* John Wilkes jouait Marc-Antoine, et il

fut couvert d'applaudissements pour la remarquable façon dont il remplit ce rôle.

C'est seulement pour cette représentation, et pendant la semaine qu'il passa au vieux Théâtre Wallack, qu'il parut devant le public de New-York.

La dernière apparition de Booth sur la scène eut lieu au Théâtre Ford, à Washington, dans le rôle de Pascara, de la tragédie de Shiel, *l'Apostat*, donnée au bénéfice de John Mac-Cullough.

Comme acteur, Booth n'était pas un homme ordinaire.

Il avait les avantages naturels d'une bonne tournure, d'une voix pleine et harmonieuse, dont la rare étendue lui permettait de varier ses inflexions, et d'un visage qui faisait impression sur le public. Ses yeux exprimaient la tendresse,

l'amour, la méchanceté, la haine, le plaisir et le chagrin avec autant de perfection que les paroles qu'il avait à dire et l'accent qu'il savait leur donner.

Il était délicat et de taille moyenne, mais il était doué d'une grande force nerveuse.

Il avait de grands et beaux yeux noirs, le visage pâle et très-expressif; sa taille était de cinq pieds six pouces Anglais, et quand il parlait, il inclinait la tête en avant et regardait la terre.

Ses cheveux étaient d'un noir de jais, très-longs, et très-épais ; sa moustache était noire et forte.

Dans les transitions d'un sentiment à un autre, il avait des oppositions d'un effet électrisant sur le public; et sous ce rapport, il y avait une ressemblance de famille entre lui et son père.

A ces qualités naturelles, il joignait une très-grande intelligence du caractère des personnages qu'il avait à représenter, une très-rare habileté pour les reproduire, et une très-remarquable aptitude pour s'identifier avec eux. Il arrivait à produire la plus vive sensation, et dans le rôle de *Richard III*, il était différent de tous les autres tragédiens. Il n'imitait personne; il s'ouvrait des voies nouvelles, et il avait des hardiesses devant lesquelles ses devanciers auraient reculé. Dans le dernier acte, il était vraiment original, principalement au moment où la bataille commence. La coutume du plus grand nombre des tragédiens est de s'élancer en scène vêtus comme s'ils allaient paraître à la cour. Quant à Wilkes Booth, il faisait un tableau terrible de cette partie de la représentation. Lorsqu'il paraissait, on sentait qu'il était à l'œuvre : il traversait le théâtre et revenait après avoir cherché Richmond en affrontant la mort. Son

visage était couvert du sang des blessures qu'il avait reçues en tuant les cinq autres Richmond auxquels il est fait allusion. La visière de son casque s'était détachée dans le combat, ses cheveux, ses vêtements étaient en désordre, et il soufflait et écumait comme un lutteur qui sort de l'arène. Il faisait comprendre à l'auditoire qu'il venait de combattre et qu'il donnait la chasse à Richmond pour se défaire de lui. Dans ce rôle, il était plus réellement terrible que tous les autres tragédiens qu'il nous ait été donné de voir. Une fois qu'il jouait ce rôle sur le Théâtre Wallack, il poussa tellement l'acteur qui remplissait le rôle de Richmond (un artiste du nom de E.-L. Tilton), que, dans la scène du duel, celui-ci alla tomber dans l'orchestre des musiciens.

A l'époque de ses représentations à Albany, en Mars 1861, il eut une intrigue avec une actrice qui avait d'abord paru sur le Théâtre du Parc,

à Brooklyn, puis à New-York, au Théâtre Olympique de Madame John Wood, et avec une écuyère en grande réputation. L'une de ces deux dames lui tira un coup de pistolet, la balle l'atteignit à la main, et il se ressentit pendant longtemps des effets de cette blessure qui le fit considérablement souffrir.

LE PAQUET CACHETÉ.

LE PAQUET CACHETÉ.

La singulière et intéressante confession que nous pouvons livrer aujourd'hui à la publicité est arrivée tout récemment en Europe.

Le document en question avait été remis par Booth à l'un de ses amis et complices, qui est parvenu à s'échapper de la ferme de Garrett au moment de la capture de Harold et de la mort de Booth.

Après une série de dangereuses aventures,

le complice de Booth réussit à atteindre New-York sans être reconnu; car, ainsi qu'il est facile de le supposer, il s'était déguisé de manière à faire disparaître toute trace de son identité.

De New-York, il prit passage sur un paquebot à vapeur pour Liverpool, où il arriva sain et sauf.

Il avait caché sur lui la confession de Booth, mais il ne savait comment la publier sans se compromettre.

A tout hasard il eut recours à un expédient : il la déposa dans les mains d'une personne qui s'engagea formellement à ne pas ouvrir le paquet et à n'en communiquer le contenu à personne avant que trois jours ne se fussent écoulés depuis le départ du complice de Booth de l'Angleterre.

La personne entre les mains de laquelle le paquet a été remis a tenu sa parole, et à l'expiration du terme convenu, elle a rompu le cachet et donné l'autorisation de publier la confession qu'il contenait.

CONFESSION.

CONFESSION

DE L'ASSASSIN

JOHN WILKES BOOTH.

Ferme de Garrett, 25 Avril.

Je ne sais pas et je ne m'inquiète pas de savoir ce qu'il adviendra de moi.

Ma mission est accomplie.

Je ne puis dire si dans un temps rapproché la funèbre obscurité viendra jeter son voile sur une scène qui est actuellement rouge de sang.

Ma carrière terrestre arrivera brusquement à son terme, car j'ai fait le serment solennel de ne pas me laisser prendre vivant.

Je suis proscrit.

Ma tête est mise à prix.

Les limiers du Nord sont sur mes traces.

Mon nom est dans toutes les bouches.

Les vociférations du monde s'élèvent pour me condamner.

On me représente comme un mécréant, comme un monstre, comme un meurtrier.

Et cependant j'aime mon pays! J'aime la paix et le bon ordre, mais je hais par dessus tout l'oppression Fédérale qui résulte des actes impies et cruels accomplis par les gens du Nord contre leurs frères du Sud.

Cette guerre sanguinaire, impitoyable et

barbare a fait appel aux plus haïssables passions qui dégradent l'humanité.

Le Nord a cherché à écraser, à l'aide de hordes de soldats mercenaires et sauvages, la fleur des courageuses et chevaleresques troupes du Sud.

Leur soldatesque brutale s'est attaquée à des femmes sans défense et à des citoyens inoffensifs.

Elle a livré leurs maisons aux flammes, détruit leurs belles plantations.

La marche des envahisseurs a été marquée par le meurtre, la spoliation, et la rapine.

O mes concitoyens! beaucoup d'entre vous savent les cruautés qui ont été com-

mises dans nos villes, dans nos villages et dans nos maisons!

Moi-même j'ai assisté à des scènes qui auraient attendri le cœur d'un Néron.

Et quant à toi, peuple d'Angleterre, d'où est sorti mon père, je m'adresse à toi, et je t'adjure de ne pas me considérer comme un monstre sans cœur, comme un farouche scélérat.

Tu ne connais pas, tu ne connaîtras jamais la millième partie des atrocités qui ont été commises par les gens du Nord; tu ne connaîtras jamais, et il est heureux pour toi que ce récit te soit épargné, la millième partie des cruautés pratiquées dans le Sud par l'armée d'invasion.

Combien de milliers et de centaines de milliers d'existences ont-elles été sacrifiées

par la coupable politique du gouvernement des États-Unis!

Si le Président l'avait voulu, la lutte entre les deux parties belligérantes aurait pu se terminer par un arbitrage.

En vertu de quel droit le Sud devait-il être forcé de se soumettre à un gouvernement qu'il méprise?

Lorsqu'un homme a formé une association avec un autre homme, et qu'il trouve qu'il est volé et maltraité, il a parfaitement le droit de dissoudre son association, et dans le plus bref délai possible.

Il en est de même pour les États d'Amérique.

Le Sud est parfaitement justifié d'avoir voulu se séparer quand il l'a jugé convenable.

C'est sur cette base que le gouvernement originaire a été établi.

Le temps était arrivé où le Sud éprouvait le besoin de se soustraire au joug de son oppresseur.

Si j'avais vingt existences, je les donnerais volontiers pour la cause du Sud opprimé, à laquelle je me suis dévoué depuis le commencement de cette guerre impie, dénaturée et maudite!

J'ai parcouru les Etats du Sud et j'ai vu les souffrances du peuple écrasé sous le talon de l'oppresseur.

Ma tête est en feu, le cœur me manque lorsque je me rappelle tout ce que j'ai lu et tout ce qui m'a été raconté.

Il me serait impossible, dans ma confession écrite, de donner les détails de toutes

les scènes effroyables auxquelles j'ai assisté.

La guerre est terrible dans tous les temps, mais une guerre intestine, comme celle qui déchire l'Amérique depuis quatre ans, est une accumulation d'horreurs sanglantes qu'aucune plume ne saurait rendre.

Les intrépides défenseurs du Sud se sont soutenus contre des forces formidables par leur supériorité numérique, ils ont défendu le terrain pied à pied comme des gens qui combattent pour leurs plus chères libertés peuvent seuls le faire.

Souvent ils ont rompu les rangs serrés de leurs envahisseurs et ils les ont forcés à rétrograder.

Tout ceci est aujourd'hui de l'histoire.

Mes sympathies ont toujours été pour le

Sud, parce que j'ai vu de ce côté un peuple héroïque combattant pour ses libertés.

J'ai tout sacrifié à cette noble cause.

Je suis fier de la part que j'ai prise à la rébellion, et si tous mes plans avaient réussi, les Nordistes eussent payé chèrement leur injustice envers leurs frères du Sud.

Voici le récit succinct d'un ou deux actes de scélératesse qui ont fait de moi un ennemi si cruel de ceux qui ne comptent que sur la force brutale pour écraser et anéantir leurs braves compatriotes.

Il me faut revenir à l'époque de la première grande bataille entre les Confédérés et les Fédéraux, — à la bataille de Bull's Run.

A quelques milles de distance de l'endroit où cet engagement eut lieu, résidait un de mes chers et tendres amis.

Il était par nature dans des dispositions pacifiques, et il s'était récemment marié à une jeune et belle femme.

Il possédait une petite ferme, et je ne crois pas qu'il ait jamais existé d'homme mieux doué sous le rapport des qualités du cœur.

Je me trouvais chez lui à cette époque, lorsque sa paisible demeure fut envahie par des soldats de l'armée Fédérale.

Je vais essayer de dépeindre à ceux qui liront cette confession les incidents effroyables de cette fatale journée.

Les troupes du Nord si complétement battues à Bull's Run fuyaient honteusement dans toutes les directions.

Quelques soldats s'étaient dirigés vers la demeure de mon ami.

Leurs plus mauvaises passions étaient

surexcitées : semblables à des bêtes sauvages, ils étaient prêts à se jeter sur la première victime qu'ils rencontreraient.

Malheureusement la femme de mon ami était sur la pelouse en face de la maison de son mari.

Les soldats du Nord l'aperçurent, ils se précipitèrent sur elle, et au bout d'une minute elle était saisie par deux ou trois hommes qui avaient été les plus lestes.

Elle fut soumise à la violence et aux plus graves insultes, et ses oreilles furent souillées par le langage le plus obscène et le plus dégoûtant.

Sa terreur fut si grande qu'elle s'évanouit.

Une lutte s'engagea alors entre ces hommes pour savoir qui la posséderait.

L'un d'eux, plus déterminé ou plus fort que les autres, s'empara d'elle et l'emporta dans une grange qui était proche.

Mais ses cris avaient été entendus par son mari qui travaillait non loin de là, dans un champ.

Il se hâta d'accourir et vit sa maison entourée de soldats en fureur.

Il s'informa de ce qu'était devenue sa femme, et on lui répondit par un rire de dérision.

Il se précipita dans sa maison pour la chercher, il l'appela à haute voix, mais il ne reçut pas de réponse.

Il s'arma enfin d'une carabine chargée et se présenta devant la porte de cette maison.

— Misérables! — s'écria-t-il, — qu'avez-vous fait de ma femme?...

Et en même temps il dirigeait le canon de son arme contre ceux qui lui faisaient face.

— Répondez, qu'avez-vous fait de ma femme?...

Les soldats Fédéraux reculèrent comme des lâches, mais ils ne répondirent pas.

Mon ami cria pour appeler au secours, car malheureusement son beau-frère et moi nous étions sortis pour chasser aux environs de la ferme, et nous ne nous étions pas trouvés là au commencement de la querelle.

Lorsque nous arrivâmes, ce fut pour assister au plus affreux spectacle.

Il paraît qu'un des assaillants s'était glissé sur le derrière de la maison et s'y était introduit en passant par une fenêtre.

Ceci fait, il avait gagné l'une des chambres sur le devant.

Par une fenêtre ouverte, je le vis tranquillement mettre en joue mon ami qui se tenait sur la défensive et ne se doutait pas qu'un ennemi se cachait derrière lui.

Ce fut en ce moment que nous arrivâmes sur le lieu de la scène.

Le canon de fusil du soldat du Nord n'était qu'à deux pouces de la tête de mon ami.

Je criai pour l'avertir, mais probablement il ne m'entendit pas.

Un moment après, une forte détonation se faisait entendre et j'avais perdu l'un des meilleurs amis que j'eusse jamais eu la bonne fortune de rencontrer.

Le jeune homme tomba roide mort.

Le coup lui avait fait jaillir la cervelle de la partie postérieure du crâne.

Le misérable lâche qui avait accompli ce forfait riait d'un air triomphant.

Il sauta par la fenêtre du parloir et foula aux pieds avec mépris le corps de l'homme qu'il avait si lâchement assassiné.

Je l'ajustai avec mon fusil et je tirai.

Le misérable reçut une mort plus douce que celle qu'il méritait.

Il fit un saut en avant et tomba en travers du corps de mon ami, ma balle lui avait traversé le cœur.

M. Maguire, le beau-frère de mon ami, avait de son côté visé l'un des autres soldats et l'avait frappé mortellement.

Quand nos deux fusils furent déchargés, ceux qui restaient des soldats Fédéraux s'élancèrent de l'angle de la maison derrière lequel ils s'étaient réfugiés, et ils s'avancèrent

pour nous attaquer, dans l'espérance, sans doute, de pouvoir nous dépêcher pour l'autre monde avant que nous ayons eu le temps de recharger nos armes.

J'éprouve encore une certaine joie à la pensée que les misérables furent trompés dans leur attente.

Je porte toujours un révolver sur moi.

Je ne dis pas cela pour en tirer vanité, mais je me suis appliqué à me rendre habile au maniement de cette arme, aussi bien qu'à la carabine et à l'épée.

Je tirai un, deux, trois coups qui se succédèrent rapidement, et chacun de mes coups atteignit un corps humain ; trois hommes tombèrent.

Alors ceux qui restaient firent une décharge sur nous et tirèrent au hasard.

Maguire fut blessé légèrement au sommet de l'épaule ; quant à moi, je ne fus pas atteint.

Après que les Fédéraux eurent déchargé leurs armes, ils s'enfuirent tous, à l'exception de celui qui était dans la grange.

Ni Maguire ni moi, nous ne savions alors que l'un de ces impitoyables scélérats fût encore dans les dépendances de la propriété.

Nous entrâmes dans la maison pour chercher la femme de mon pauvre ami.

Elle ne se trouvait nulle part.

Alors un tremblement nous parcourut tout le corps, nos visages pâlirent, et nous nous regardâmes tous deux.

Le pauvre Maguire fit quelques pas en chancelant, et paraissait sur le point de s'évanouir.

Je m'efforçai de le ranimer de mon mieux, et quelques instants après nous sortîmes devant la maison et nous transportâmes le corps de notre ami dans le parloir.

Ceci fait, nous nous mîmes à la recherche de la sœur de Maguire, de la femme du mort, dans les dépendances de la ferme.

Pendant que nous étions dans un des bâtiments extérieurs, nous aperçûmes un soldat qui se glissait avec précaution hors de la grange.

Tous deux ensemble nous l'ajustâmes : nos deux coups partirent, mais sans résultat.

Alors ce misérable fuyard tourna de notre côté sa face hideuse sur laquelle se dessinait un horrible sourire de satisfaction.

Il fuyait avec rapidité, la peur lui donnait des ailes.

Nous nous mîmes à sa poursuite, mais il avait trop d'avance sur nous pour que nous pussions l'atteindre.

Il réussit à nous échapper.

Nous reprîmes tristement le chemin de la ferme.

Nos pas se dirigèrent alors du côté de la grange.

Comment décrire la scène qui s'offrit à nos regards consternés ?

A terre gisait la malheureuse femme.

Elle était sans connaissance.

Ses lèvres et son visage étaient coupés et meurtris.

Son brutal ravisseur l'avait traitée avec la barbarie d'un démon.

Le sang me monte au cerveau lorsque je

pense aux souffrances de cette délicate et sensible jeune femme, qui avait été si tendrement choyée et si bien élevée.

Son frère, M. Maguire, poussa un cri d'angoisse qui résonne encore dans mes oreilles.

Il s'agenouilla auprès du corps de sa sœur et se prit à murmurer son nom.

Puis il éclata en sanglots.

Malgré sa fermeté dans toutes les autres occasions, le spectacle qui s'offrait à lui, lui avait enlevé toute sa force, et il pleurait comme un enfant.

Je n'ai jamais vu un homme aussi profondément ému.

Lorsque les premiers transports de sa douleur furent passés, je l'engageai à faire

ses efforts pour supporter son malheur avec résignation et avec le courage d'un homme.

Il m'adressa pendant quelques moments un regard de reproche, et me montra du doigt le corps meurtri et inanimé de sa sœur.

Je pense qu'il la croyait morte.

Peut-être eût-il mieux valu pour elle qu'il en fût ainsi.

Nous l'enlevâmes de terre et nous la transportâmes dans la maison.

Il se passa plusieurs heures avant qu'elle reprît connaissance.

Quand elle revint à elle, son esprit était égaré, elle ne reconnaissait personne.

L'horrible traitement auquel elle avait été soumise l'avait, pour un certain temps, privée de sa raison.

A peine l'avions-nous rapportée dans la maison qu'un fermier du voisinage se présenta à nous.

C'était un homme riche, bien posé, et propriétaire d'une grande ferme qui était contiguë à celle de mon pauvre ami.

Son nom était Jarvis, et lors de son entrée il était facile de lire sur ses traits indignés une bouillante colère jointe à l'expression d'un profond désespoir.

Je lui racontai en peu de mots les événements qui venaient de se passer.

Ses yeux lancèrent des éclairs, un terrible juron s'échappa de ses lèvres, et il s'emporta en malédictions contre ceux qui avaient été cause de toutes ces cruautés.

— Oh ! monsieur Maguire ! — s'écria-t-il en se tournant vers mon ami, — voilà une sombre et terrible journée pour vous ! Je me croyais

le plus malheureux des hommes, mais mon malheur n'est rien en comparaison du vôtre. Courage, voisin, un temps viendra où nous serons vengés. Je ne prendrai pas de repos jusqu'à ce que ce jour soit arrivé... Oh!... c'est terrible!... En une heure mon voisin assassiné... sa jeune femme frappée plus terriblement encore... et... Oh! mes amis, je suis un homme ruiné.

— Ruiné! — m'écriai-je en le regardant avec quelque surprise.

— Toutes mes économies sont enlevées. Ce que j'avais gagné par le travail d'un grand nombre d'années m'a été arraché!... Les misérables qui ont passé par cette maison ne se sont pas contentés du meurtre et des vols qu'ils ont commis ici. Quand ils ont été chassés, ils ont fait irruption chez moi... Mes domestiques se sont enfuis dans toutes

les directions, car ils savaient trop bien ce qu'ils avaient à attendre des soldats Fédéraux... Les gueux ont pénétré dans ma maison et l'ont mise au pillage... Ils ont forcé une armoire qui contenait un sac renfermant trois mille dollars...Ils se les sont appropriés et se sont dirigés vers mes écuries... Ils ont pris mes trois meilleurs chevaux, sur lesquels ils sont montés, et ils se sont enfuis avec leur butin... Mais avant de s'éloigner ils ont mis le feu aux bâtiments de ma ferme qui contenaient ma récolte de froment... Les misérables n'ont fait cela que par un infernal sentiment de méchanceté et par amour pour la destruction... Pendant que cela se passait chez moi, j'étais chez un voisin, et à mon retour jugez de mon horreur lorsque je vis ma maison et toutes ses dépendances en flammes, et que je découvris que toutes mes économies m'avaient été volées.

— Et c'est là la guerre ! — m'écriai-je.

— C'est la manière dont les Fédéraux la comprennent... Que la malédiction de Dieu retombe sur eux !... Une longue et éternelle malédiction !... — s'écria Jarvis. — Des actes comme ceux-ci sont faits pour déshonorer une nation civilisée... Mais je fais peu de cas de ma vie maintenant, et dorénavant elle sera vouée à un but unique... Je ne me reposerai pas avant d'avoir exercé des représailles... avant de m'être vengé.

— Ah ! la vengeance !... — s'écria tout à coup Maguire. — La vengeance !... nous ne devons plus vivre pour autre chose... Sommes-nous d'accord sur ce point?

— Oui, — répondit Jarvis en étendant la main. — J'y engage ma vie...

— Et vous, Booth ? — dit Maguire en se tournant vers moi.

— J'ai vu aujourd'hui ce que je n'aurais jamais songé voir dans un pays chrétien. Maguire, votre beau-frère a été mon camarade d'école. Il était mon meilleur et mon plus cher ami. Pour l'amour de lui, je promets de faire tout ce qu'un homme peut faire pour tirer vengeance de ceux qui ont causé sa mort.

— Vos paroles me donnent de l'espoir, — dit Maguire. — Un homme ne peut pas faire grand'chose, mais l'union fait la force. Dites-moi, êtes-vous disposé à nous lier par un serment.

— Oui!...

— Et vous, Jarvis?... Unissons-nous donc tous trois dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

— Accepté, — dit Jarvis. — La vie a peu

de valeur pour moi maintenant. Je voue la mienne à la cause Confédérée.

— Revenez me retrouver ici vers le coucher du soleil.

— Volontiers.

Et nous nous séparâmes.

Conformément à sa promesse, Jarvis vint à l'heure indiquée.

Sa colère était passée, mais il y avait dans ses yeux l'expression d'une grande résolution.

Il était silencieux et sombre.

Pendant son absence, le cadavre avait été placé dans une bière que nous trouvâmes dans une pièce située sur le derrière de la ferme.

Maguire avait donné l'ordre de le transporter dans cette pièce.

Il saisit la main de Jarvis lorsqu'il se présenta, et me fit signe de les suivre ; ce que je fis.

Après que nous fûmes entrés dans la chambre en question, Maguire ferma la porte à clef.

Puis il marcha vers le cercueil et rejeta le drap qui le couvrait.

Le visage de mon ami mort s'offrit alors à nos yeux.

Un frisson terrible nous courut par tout le corps lorsque nous regardâmes les traits immobiles de celui qui, quelques heures auparavant, nous avait accueillis avec un sourire amical.

Nos yeux restaient tristement fixés sur ce cadavre, nul de nous ne pouvait parler, nos cœurs étaient trop pleins.

Ce pénible silence dura longtemps.

Je ne saurais dire quelles étaient les pensées de mes compagnons, mais, quant à moi, je sais que mon esprit était absorbé dans le souvenir du passé.

Je me remémorais le temps où nous étions à l'école et comment, depuis cette époque, les années qui s'étaient écoulées n'avaient fait que cimenter la profonde et tendre amitié qui m'unissait à ce jeune homme dont je venais d'être si cruellement séparé.

Le souvenir de mille petits incidents affluait à mon cerveau.

Je ne pouvais parler, car mon cœur était trop plein.

A la fin, Maguire rompit le silence qui devenait trop pénible.

— Regardez leur ouvrage!... — s'écria-t-il

en montrant le corps. — Pouvez-vous rester insensibles à cette vue?... Quel châtiment peut être trop grand pour ceux qui sont assez impitoyables pour égorger leurs compatriotes de sang-froid?... Le sang de notre ami mort crie vengeance... Sa blessure ne se refermera jamais... Et... ô juste ciel! — s'écria Maguire en s'agenouillant auprès du cercueil et en joignant les mains, — entendez le serment que je fais : — Par le souvenir de tout ce qui m'a été cher... par la mémoire de l'amour de ma sœur, qui est grand... par la mémoire de mon ami... de mon frère assassiné, qui est digne de respect... je jure jusqu'à la fin de ce cruel différend, de faire une guerre incessante à ceux qui ont amené la ruine, la désolation, la honte, le déshonneur et la mort sur notre pays autrefois heureux et paisible... Oui, je jure guerre éternelle à nos oppresseurs!...

— Ne vous relevez pas encore, — dit Jarvis, — je prête aussi le serment de vengeance, je jure de me dévouer à mon pays!

Je m'avançai près du cercueil, et je pris la main de Maguire.

Il se leva, son visage était pâle, mais l'expression de sa physionomie était ferme et déterminée.

— Joignons nos mains, — dis-je, — engageons-nous par un serment solennel. Nous sommes trois réunis ici... Nous avons été témoins des horribles forfaits commis aujourd'hui... Chacun de nous est enflammé du désir brûlant de la vengeance... Sur le corps de notre ami assassiné nous allons réunir nos mains... la vôtre, Maguire... la vôtre aussi, Jarvis... Bien, c'est cela. Maintenant, par l'espérance que nous avons tous dans la miséricorde céleste... par l'amour que nous

portons à ceux qui nous sont attachés par les plus tendres liens... en leurs noms et aux noms de concitoyens outragés... nous jurons de faire une guerre acharnée à ceux qui sont les ennemis de notre pays... Mort aux Fédéraux!... mort!...

— J'accepte le serment... Mort aux Fédéraux!... — s'écria Maguire, — mort!...

— Et moi aussi, — dit Jarvis: — Mort aux Fédéraux!... mort!...

Nous levâmes nos mains droites et nous scellâmes ainsi notre serment.

En conséquence, nous jurâmes dévouement à notre cause et fidélité les uns envers les autres.

Nous comprenions que nous étions tous trois exaspérés par les mauvais traitements et unis dans un but commun.

Notre intention était de réunir à nous tous ceux qui seraient disposés à prendre part à l'œuvre que nous avions résolu d'exécuter.

Il est inutile de dire que le vol et les dévastations commises chez Jarvis, et le meurtre et les violences commises chez mon ami étaient des forfaits qui se renouvelaient tous les jours ; il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'un grand nombre d'autres personnes fussent disposées à se joindre au serment de vengeance de Maguire et de Jarvis.

J'assistai à la translation des restes de mon ami à sa dernière demeure, et je restai quelques jours avec Maguire, dans l'espoir que sa sœur, après le premier choc passé, pourrait se rétablir.

Mais, hélas ! cette espérance ne devait jamais se réaliser.

Le docteur qui la soignait avait d'abord pensé qu'avec le temps elle reviendrait à la raison, mais au bout de quelques jours il exprima une opinion différente, il craignait les plus funestes conséquences.

Son intelligence avait succombé sous le coup qu'elle avait reçu, pour ne plus revenir.

J'appris quelques jours plus tard, pendant que je remplissais un engagement dans le Nord, qu'elle avait succombé à une mort prématurée.

Pauvre créature !...

Tout bien considéré, peut-être la Providence s'est-elle montrée plus miséricordieuse en la délivrant de ses liens terrestres pour la rappeler dans un monde plus heureux.

Qu'elle repose en paix.

J'ai vu mes amis moissonnés l'un après l'autre dans cette guerre dénaturée.

J'ai vu les méchants triompher et le bon droit foulé aux pieds.

Mais je n'ai jamais abandonné la mission que je m'étais donnée.

Je n'ai jamais trahi mon serment!

Ce que j'ai fait, j'ai cru l'accomplir dans l'intérêt de la cause d'un peuple souffrant et opprimé.

J'ai négligé ma profession.

J'ai perdu beaucoup d'argent et beaucoup de temps.

Je n'ai été poussé par aucun désir d'ambition personnelle.

Je n'ai pas été un assassin payé.

Il est vrai que je suis entré dans un complot ayant l'assassinat pour but.

Le monde le sait aujourd'hui, j'ai commis un meurtre odieux et détestable.

Je n'ai jamais compté sur la sympathie du monde et je ne l'ai pas obtenue.

Les hommes sont sujets à d'étranges inconséquences.

Quelquefois il est de mode de sympathiser avec un atroce criminel.

Muller, qui a commis de sang-froid un épouvantable meurtre dans un wagon de chemin de fer, pour s'emparer d'une misérable chaîne, a excité la pitié universelle.

La pensée du malheureux Briggs, cruellement assassiné, était oubliée au milieu de la profonde commisération ressentie pour le doux, pour l'honnête jeune homme qui lui avait arraché la vie.

Mais, moi, Wilkes Booth, qui écris cette

confession, je suis et je serai regardé comme un monstre, comme un criminel qu'on ne saurait peindre avec de trop noires couleurs.

Si j'éprouve un regret, c'est d'avoir déshonoré, par un de mes actes, un nom qui avait toujours été respecté.

Je veux parler du nom de mon père, Junius-Brutus Booth.

Mais il est maintenant affranchi des ennuis de cette terre, et si son esprit me regarde du haut du ciel, il sait pourquoi j'ai été meurtrier.

J'avais longtemps follement espéré que cette guerre fatale se terminerait, mais je m'étais bercé d'une vaine espérance.

Je vais maintenant reprendre le fil de mon récit.

Maguire, après la mort de sa sœur, était consumé par une idée qui le tourmentait nuit et jour.

Il était résolu — si la chose était possible — à retrouver l'homme qui avait consommé sur elle un aussi énorme, un aussi lâche attentat.

Le matin, le soir, pendant le silence de la nuit, cette pensée le poursuivait.

Ses efforts pour atteindre ce but étaient incessants.

Le visage de ce scélérat avait été vu distinctement par nous deux, et nous savions que nous n'aurions aucune difficulté à le reconnaître.

Un jour, pendant que j'étais à Baltimore,

je reçus une lettre de Maguire, qu'il m'avait envoyée par un fidèle messager.

Il désirait me voir dans un endroit déterminé près du camp Fédéral.

Je me dirigeai en toute hâte vers le lieu du rendez-vous.

— Booth, — me dit-il après m'avoir serré cordialement la main, — je n'ai eu de repos ni jour ni nuit. Je ne me reposerai pas avant que le misérable ait été rendre son compte dans l'autre monde.

— Vous voulez parler du mécréant de la grange, du démon qui...

— Oui... oui... s'écria-t-il en me coupant la parole avec un élan de passion.

— Écoutez. J'ai lié des relations d'amitié avec un nègre qui appartient à l'armée Fédérale. J'ai vu le monstre humain dont la brutalité a tué ma pauvre sœur.

— Vous l'avez vu?... — m'écriai-je. — Où?...

— Je l'ai vu dans les rangs ennemis. Si nous pouvons, par un moyen quelconque, l'isoler du gros de l'armée...

Il s'arrêta et sourit d'un air farouche.

Je compris sa pensée, et je lui serrai la main en silence.

— Puis-je vous être de quelque utilité? — demandai-je. — Faites-le-moi voir, et s'il se trouve à la portée de mon arme, je le tuerai comme un chien.

— Non, mon ami, cette besogne me regarde, — répondit Maguire.

Nous nous concertâmes ensemble, et il fut résolu que le soir même nous ferions une visite au camp Fédéral.

Nous partîmes pour cette expédition armés de revolvers chargés, et abandonnant le reste au hasard.

Nous errâmes aux environs des lignes Fédérales pendant assez longtemps sans résultat satisfaisant.

Enfin Maguire aperçut un objet se mouvant à une petite distance.

Cela ressemblait à quelque animal de couleur sombre.

Il se pouvait que ce fût un chien.

Quelques minutes après, un nègre, revêtu de l'uniforme Fédéral, se dressait à côté de nous.

— Je pensais que c'était vous, massa Maguire. Je vous avais deviné à votre visage pâle.

Maguire murmura quelques mots au nègre

avec lequel il était évidemment dans de bons termes.

— Ah !... oui... lui... pas de service ce soir, — répondit le nègre.

— Peux-tu lui faire parvenir un billet? — demanda Maguire.

Le nègre grimaça un sourire, et inclina la tête en signe d'assentiment.

Maguire traça alors quelques lignes à la hâte sur une feuille de son carnet qu'il déchira; il plia son billet, y mit la suscription, et le confia au nègre qui s'éloigna à l'instant.

Maguire passa son bras sous le mien et m'entraîna loin du lieu où nous nous trouvions.

Il ne dit rien jusqu'à ce que nos fussions à une distance considérable, puis il poussa un profond soupir.

— Que le ciel permette que ma ruse réussisse ! — s'écria-t-il.

— Qu'avez-vous fait? — lui demandai-je.

— Ce nègre est pour moi un allié fidèle. Il connaît ce monstre... Je lui ai envoyé une lettre sous un nom supposé, en lui demandant de se trouver dans un endroit déterminé... Je vais vous montrer où il est situé... J'ai fait appel à la cupidité de cette brute... Je lui ai dit dans ma lettre que celui qui la lui adressait pouvait lui indiquer le moyen de s'approprier une grosse somme d'argent.

— Et vous pensez qu'il viendra?

— Je l'espère.

— Et que ferez-vous alors?

— Le rendez-vous est près de ce rocher

que vous voyez là-bas, — dit Maguire en désignant du doigt une masse sombre à une certaine distance. — J'ai besoin que vous entriez en conversation avec lui. Il devra vous prendre pour l'auteur de la lettre... Dites-lui ce qu'il vous plaira, peu importe... Je serai caché... Fiez-vous à moi pour le reste ; il faut agir en silence : s'il y avait un coup de feu tiré, nous aurions toute l'armée Fédérale après nous.

— Qu'avions-nous besoin alors de nous armer de revolvers ?

— Il vaut toujours mieux les avoir. Engagez la conversation avec lui, et abandonnez-moi le reste ; mais, dans aucun cas, ne faites usage de vos armes, à moins d'une nécessité absolue.

Nous nous rendîmes au lieu du rendez-vous.

Maguire se cacha, et placé au lieu convenu, j'attendis les événements.

Au bout d'une demi-heure, ou un peu moins peut-être,un soldat Fédéral apparut à distance.

Il se dirigea vers l'endroit où j'étais.

Il regardait avec précaution à droite et à gauche, et jeta un coup d'œil furtif sur le rocher contre lequel je m'appuyais.

Le cœur me battit violemment lorsqu'il s'approcha de moi.

Je voyais distinctement ses traits qui étaient gravés d'une manière indélébile dans ma mémoire.

Il s'avançait lentement et avec précaution.

En peu de temps il fut à quelques pas d moi.

— Je suppose que vous êtes l'homme que je dois rencontrer? — dit-il.

Je fis un signe d'assentiment.

— Alors pourquoi diable ne parlez-vous pas?

— Silence... venez plus loin, — dis-je à voix basse. — Tout va bien...

— Mais comment savoir si vous n'avez pas de mauvaises intentions?

Je levai les bras et étendis les mains.

— Je ne suis pas armé, et vous portez des armes.

Ceci parut le satisfaire; il jeta un nouveau regard autour de lui, puis il s'approcha.

J'aurais pu mentionner que je m'étais suffisamment déguisé pour n'être pas reconnu.

Il s'approcha, je commençai à lui parler

d'une grande quantité d'argent qui se trouvait dans la demeure d'une veuve, et dont il était facile de s'emparer, et que, pourvu qu'il promît de partager avec moi, je lui dirais où était le trésor. .

Ses yeux brillèrent de plaisir à cette communication, et il allait répondre....

Mais je sais à peine comment décrire la scène qui suivit.

Pâle, hagard, les yeux pleins de sang, les dents serrées, Maguire s'élança d'un bond comme une panthère.

Ses mouvements furent si rapides que le soldat Fédéral n'eut pas le temps de pousser un cri de surprise ou de douleur.

Un couteau brilla dans l'air...

Une fois, deux fois, dix fois, il s'abattit avec la rapidité de l'éclair sur la poitrine et sur le

cou du soldat du Nord, dont le sang jaillissait dans toutes les directions.

Un bruit rauque sortit de sa gorge, il essaya de crier...

Mais, en voyant cela, Marguire le frappa de son poing fermé et il l'étendit à terre comme un bœuf.

Le malheureux essaya de se remettre sur ses pieds, car, chose étrange à dire, malgré tous les coups qu'il avait reçus, il était encore en vie.

Maguire le renversa à terre et lui frappa la tête contre le sol.

Ceci lui fit perdre le sentiment.

Le terrible couteau fut plongé dans la gorge du soldat, qui fut tranchée d'une oreille à l'autre.

— Marie, tu es vengée!... — s'écria Maguire. — Avec quelle impatience j'attendais ce moment... Je savais qu'il devait venir tôt ou tard... Je le savais...

— Eloignons-nous, — dis-je.

— Vous avez raison, éloignons-nous. — murmura-t-il.

Nous marchâmes d'un pas rapide, et nous fûmes bientôt à une grande distance de l'endroit où s'était accomplie notre terrible justice.

Maguire se dirigea vers la rivière, et lava ses mains et son visage ensanglantés.

Lorsque cela fut fait, il revint près de moi.

— Booth! — s'écria-t-il, — vous vous rappelez votre serment?

— Je ne l'oublierai jamais, — répondis-je ; — jamais, tant que je vivrai.

— Bien ! — s'écria-t-il. — Je suis sûr que le souvenir de l'ami que nous avons perdu ne vous laissera pas oublier le serment que nous avons fait sur son cadavre. Cela fait le sixième homme qui tombe sous ma main.

— Le sixième ?

— Oui.

— Comment cela ?

— J'en ai frappé trois avec ma carabine, un avec mon revolver, et les deux autres avec mon couteau.

Le résultat de cette conversation avec mon ami fut la résolution que nous prîmes d'agir de concert les jours suivants.

A cette époque, l'armée de Mac Clellan,

qui était devant Richmond, eut plusieurs engagements avec les Confédérés.

Quoique je n'aie jamais servi sur le champ de bataille, je n'en ai pas moins servi mon pays.

Comme preuve de ce que j'avance, je puis citer que, pendant l'un de ces engagements, Maguire et moi nous tuâmes neuf simples soldats et trois officiers avec nos carabines.

Naturellement nous fûmes obligés de recourir à la ruse pour arriver à notre but, qui fut atteint avec d'autant plus de bonheur que nous nous en tirâmes sains et saufs.

Après cela, j'en revins encore à l'exercice de ma profession.

Je jouai à Boston et à New-York.

Dans la première de ces deux villes, Jarvis vint me faire une visite.

Il me dit qu'il commençait à désespérer et qu'il craignait bien que la cause des Confédérés ne fût perdue, et que tôt ou tard ils ne dussent succomber contre la supériorité numérique des armées du Nord.

Néanmoins il m'apprit que lui et un grand nombre d'autres étaient engagés dans une guerre secrète et mortelle contre nos ennemis.

Je lui appris ce que nous avions fait avec Maguire, dont il avait du reste déjà entendu parler.

J'étais tout attristé de l'entendre parler avec tant de découragement de la cause Confédérée, mais je m'excitai à continuer à agir.

Avant que Jarvis eut quitté Boston, trois de nos ennemis étaient tombés sous nos coups.

Deux étaient des officiers de l'armée Fédé-

rale, et l'autre un simple soldat qui s'était montré particulièrement nuisible et haïssable.

Je ne dirai pas son nom puisqu'il a rendu son compte et qu'il a eu à répondre de ses crimes.

C'est ma main qui l'a frappé.

Aussitôt après le départ de Jarvis, je pris mes dispositions pour traverser les lignes Fédérales et faire une visite à Richmond.

Je n'entreprendrai pas de raconter tout ce que j'ai vu.

J'ai écrit cette confession pour donner quelque idée au monde du rôle que j'ai joué dans le drame sanglant exécuté dans ce qu'on appelle les États-Unis — drame qui a eu le monde pour public, et un singulier mélange de bons et de mauvais acteurs pour en remplir les personnages.

Ce drame a été d'une réalité terrible, et j'ai été appelé à y jouer un rôle qui n'est pas insignifiant.

Si notre grand projet avait pu être mis à exécution tel qu'il avait été conçu, il aurait pu fournir à ce drame un dénouement qui eût fait pâlir les Fédéraux.

O mes concitoyens! dans cette heure solitaire et misérable, je jette un regard rétrospectif sur les malheurs du passé.

Hélas! ma pauvre patrie! où en es-tu maintenant?

Tu es violemment déchirée!

Qui pourra te réorganiser?

Quel pouvoir pourra réunir tes éléments hostiles les uns aux autres, et te rendre forte et puissante comme tu l'étais avant cette

guerre impie; avant cette guerre qui a été conduite dans un esprit infernal de la part des hommes du Nord?

J'aurais de grand cœur et avec joie donné vingt fois ma vie, s'il avait été possible de jeter un pont sur le gouffre profond qui sépare maintenant les États du Sud de ceux du Nord.

Il est impossible qu'on puisse oublier le passé.

Un long arriéré d'injustices, un amas terrible de griefs doit aigrir les esprits des hommes.

Le Sud est conquis pour un temps, mais lorsque quelques années auront passé, il se soulèvera de nouveau, et je tremble à la pensée de ce qui arrivera lorsqu'une nouvelle guerre intestine viendra déchirer ce pays,

pour l'amour duquel j'ai sacrifié ma vie.

O mes amis, si les scènes effroyables qui se sont passées pendant ces quatre dernières années n'avaient jamais eu lieu, — si le Nord avait écouté la voix de la raison et vu les choses de la même manière que d'autres hommes les voyaient, l'Amérique serait encore puissante et unie, — elle serait encore la plus grande parmi les nations, — elle aurait encore droit au respect du monde.

Qu'est-elle maintenant?

Hélas! je n'ose répondre.

Tant d'actes sanguinaires et criminels se sont accomplis sur son sol autrefois si fertile, que je frissonne en pensant à ce qui s'est passé pendant les quatre années qui viennent de s'écouler.

Mais je m'égare dans mon récit.

Faut-il s'en étonner, quand à chaque instant nous nous attendons à voir paraître les limiers du Nord lancés à notre poursuite?

J'écris ces lignes dans la ferme de Garrett, et chaque heure semble nous apporter de nouvelles causes d'alarmes; mais, quel que soit le sort qui m'attend, mon cœur ne faillira pas.

Je tiendrai mon serment, on ne me prendra pas vivant.

Quant à Harrold, autant que j'en puis juger maintenant, le courage semble lui manquer.

Nous n'avons pas tous la force de nous rendre maîtres de nous-mêmes.

Essayons de mettre de l'ordre dans nos dées...

Je disais que j'avais traversé les lignes

Fédérales et fait une visite à Richmond...

C'était au moment où la bataille de Fredericksburg eut lieu.

Je n'étais pas engagé dans l'action; car, ainsi que je l'ai déjà dit, je n'ai jamais combattu sur le champ de bataille, mais j'ai vu les blessés rapportés pendant la bataille et après que tout fut fini.

O mes amis! comment décrire les horreurs que j'ai vues?

Ma plume se refuse à les retracer et je passe à une autre période.

Je quittai Richmond et je me réunis à Jarvis et à Maguire.

C'était quelques semaines après la bataille de Gettysburg.

Nous résidions dans un village lorsqu'il

fut attaqué par une bande de soldats du Nord.

Ils se précipitèrent dans le village, et, semblables à un troupeau d'animaux sauvages, ils se jetèrent sur tous ceux qu'ils rencontrèrent.

Un grand nombre de personnes innocentes furent impitoyablement égorgées de sang-froid, et quelques-unes des femmes furent soumises à un sort plus cruel encore ; les maisons furent incendiées, tout fut dévasté.

Maguire, Jarvis et moi, réunis à plusieurs autres qui avaient fait serment de vengeance, nous nous étions réfugiés dans une grande factorerie, des fenêtres de laquelle nous tirions sur les Fédéraux lorsqu'ils paraissaient dans le village.

Un misérable officier que je vis maltraiter

une femme, fut atteint dans l'œil par une balle de ma carabine et tomba roide mort sans avoir fait entendre un gémissement.

Quand la fumée des maisons en feu se fut un peu dissipée et que les Fédéraux se furent retirés, nous descendîmes et nous reconnûmes que nous avions tué vingt-sept de nos ennemis, dont six officiers.

Je me hâte maintenant de passer à une époque postérieure de quelques semaines aux scènes qui s'étaient passées dans le village.

Jarvis et Maguire, aussi bien que le reste de notre bande, étaient en continuelles communications avec moi.

Il est vrai que je les avais quittés plusieurs fois pour aller remplir les engagements que j'avais contractés, mais malgré tout je ne perdais jamais de vue la cause à laquelle je m'étais lié par serment.

C'était toujours ma pensée dominante, et mes compagnons et moi nous avions recours à tous les moyens pour tirer une silencieuse mais sûre vengeance de nos ennemis.

J'ai dit que j'étais en communication constante avec Jarvis, Maguire et le reste de nos compagnons ; hélas ! j'ai maintenant à raconter la perte de l'un de ceux qui, dans toutes ces malheureuses circonstances, avait montré la fidélité la plus inébranlable pour la cause qu'il avait embrassée.

J'étais venu donner une représentation à Baltimore.

Après la première pièce, qui était *Richard III*, je rencontrai Maguire et Jarvis.

Nous passâmes le reste de la soirée ensemble, et le lendemain nous partîmes tous trois pour Washington, d'où nous nous dirigeâmes vers la demeure d'un de nos amis qui se trouvait à environ sept milles de la ville.

Nous fîmes le chemin à cheval.

Dans l'après-midi, nous allâmes à pied à Mount-Vernon, où sont déposés les restes de l'immortel Washington.

Je sens le pur et noble esprit de ce grand homme planer sur moi pendant que j'écris ces lignes à l'heure solitaire de l'affliction et de la mort prochaine.

Maguire marchait un peu en avant de Jarvis et de moi.

Je ne sais ni comment ni pourquoi, mais si mes souvenirs sont exacts, il causait avec un jeune étranger auquel il donnait des détails sur le grand libérateur Américain.

J'étais engagé dans une conversation sérieuse avec Jarvis, lorsque tout à coup un cri fut poussé qui nous sembla sortir de la poitrine de Maguire.

Nous nous élançâmes en avant en toute hâte et nous aperçûmes un officier Fédéral près de l'endroit où était notre ami.

Il paraît que ce misérable s'était glissé furtivement derrière Maguire et qu'il lui avait passé deux fois son épée à travers le corps.

C'était en recevant le premier coup que Maguire avait crié.

Les coups avaient été portés par derrière

et l'épée s'était enfoncée deux fois entre les deux épaules.

Jarvis et moi nous aperçûmes le meurtrier au moment où il retirait son arme maudite du corps de notre ami, mais il était à une trop grande distance pour que nous pussions être sûrs de toucher notre homme, qui fuyait de toute la vitesse de ses jambes.

Nous le poursuivîmes pendant quelque temps, mais il réussit à nous échapper.

Nous retournâmes alors auprès de Maguire, qui gisait à terre baigné dans son sang.

Il sourit en nous apercevant et nous tendit l'une de ses mains.

— Mon cher, bien cher ami, — m'écriai-je en serrant sa main dans les deux miennes, — comment cela est-il arrivé?

— Ne m'adressez pas de questions, Booth. C'était sans doute un plan concerté... du moins c'est ce que je présume... Mais ne vous inquiétez pas de moi... je savais que je devais périr ainsi.

— Vous êtes mortellement blessé? — m'écriai-je.

Il inclina la tête et sourit.

— Je ne murmure pas, — dit-il d'un ton résigné, — je vais rejoindre ma sœur et son mari... votre ami, Booth... et le mien... je serai bientôt réuni à eux.

— Savez-vous qui vous a assassiné? — demanda Jarvis.

— Le misérable m'a frappé par derrière... et je n'ai pas vu son visage.

— Mais nous l'avons vu, nous, — dis-je, —

et Jarvis et moi nous jurons de ne pas laisser votre mort sans vengeance.

— Je ne doute pas de vous, Booth, — répondit Maguire, — mais ne vous inquiétez pas de moi et de mon meurtrier... songez à notre pays... songez à notre brave armée... Elle a bravement combattu, mais à la fin elle sera écrasée par le nombre... Si cela arrive, vous savez ce que vous avez à faire, vous vous rappelez l'engagement que vous avez pris...

Je répondis affirmativement.

— Je suis tombé avant que la moitié de notre tâche fût accomplie. Peu importe, je laisse après moi des gens qui n'oublieront pas leur devoir.

— Pour ma part, je ne l'oublierai pas, — dit Jarvis.

— Ni moi non plus, Maguire, — m'écriai-je.

— Je ne doute ni de l'un ni de l'autre de vous, car nous avons longtemps combattu côte à côte. Il faut nous séparer maintenant. La mort n'a plus pour moi que quelques grains de sable dans son sablier. Je sens que ma dernière heure est proche. Je suis chagrin de vous quitter, Booth, et vous aussi, Jarvis... J'ai prié longtemps et avec ferveur celui qui voit et qui connaît le cœur des hommes de changer ceux de nos oppresseurs, mais toutes mes prières ont été vaines et il nous a fallu soutenir cette guerre cruelle et dénaturée jusqu'au bout. Les chefs du Nord ont foulé aux pieds nos libertés et ils ne semblent poussés que par une soif insatiable pour le sang. Booth, vous resterez fidèle aux engage-

ments pris. C'est le vœu d'un mourant.

— Je vous le jure — répondis-je.

— Et si Booth succombe, — dit Jarvis, — je promets d'accomplir sa tâche.

— Donnez-moi vos mains, — dit le mourant. — Je vous remercie tous les deux. D'autres sont liés par le même serment que vous. Aussi je meurs content. Hélas! si j'avais pu vivre encore quelques mois, que de choses auraient pu être faites!... Et pourtant... pourtant... je ne dois pas murmurer... Je vais rejoindre ceux dont la mémoire m'a été si chère..... Booth, vous n'oublierez pas?

— Jamais.

— Et vous, Jarvis?

— Ne craignez rien, ma vie est vouée à un but unique.

— Rappelez-vous votre serment, — dit le mourant. Le serment !... souvenez-vous !

Il étendit le bras en murmurant ces paroles.

Son visage fut contracté par une convulsion.

Je le soutenais sur un genou, le bras passé autour de ses épaules.

— Le serment !... souvenez-vous!... mort aux gens du Nord !... mort !...

Ses yeux étincelaient, il nous regarda, Jarvis et moi, avec un regard plein d'affection, et son âme s'envola.

— Notre pauvre camarade n'est plus, — dit tristement Jarvis. — Le cœur d'une noble créature a cessé de battre... qu'il repose en paix.

— Que ce vœu s'accomplisse! — m'écriai-je.

Le soleil se couchait dans toute sa splendeur, et ses rayons tombaient d'aplomb sur les lignes sévères et rigides du visage de la victime.

— Il trouvera sa dernière demeure sur les rives du Potomac, — dit Jarvis; — portons-le vers ce dernier asile.

Nous fîmes un brancard grossier avec des branchages entrelacés, et nous transportâmes le cadavre près du bord de la rivière.

Puis nous creusâmes une fosse, et sur les restes de notre ami qui nous était enlevé, nous fîmes une prière à Dieu pour le repos de son âme.

Nous confiâmes le corps à la terre, et len-

tement et tristement nous comblâmes la fosse.

En ce moment plusieurs personnes s'étaient réunies autour de l'endroit où nous nous trouvions.

Nous jetâmes un dernier regard sur la place où reposait le pauvre Maguire, et nous nous éloignâmes précipitamment.

Nous retournâmes chez notre ami lui dire la triste histoire de cette mort.

Des jours, des semaines, des mois s'étaient passés sans que nous ayons pu trouver le moindre indice qui nous mît sur la trace de son meurtrier.

Nous commencions à désespérer de le découvrir, quand une singulière circonstance se présenta que je vais essayer de décrire, car elle a fait une si durable impression sur

moi que je ne pourrai pas l'oublier tant que la vie me sera laissée.

Je jouais sur le théâtre de Washington le rôle d'Othello, et dans ma scène avec Yago, au moment où j'étais à genoux et que je commençais la célèbre tirade : —

« Jamais, Yago ! Par ce ciel de marbre, etc. »

mes yeux étaient tournés vers le côté gauche de la salle, lorsque je vis un visage qui fixa mon attention.

C'était la physionomie de l'homme qui avait tué Maguire.

Il n'y avait pas d'erreur possible.

Je voyais distinctement sa figure abhorrée.

Il était assis au balcon.

Je n'avais plus d'yeux que pour lui seul.

Je le guettai pendant toute la durée de la représentation, et c'est un mystère pour moi de savoir comment j'ai pu aller jusqu'au bout de mon rôle.

Mais, de manière ou d'autre, j'y parvins.

Quand la pièce fut terminée, je changeai de costume le plus vite qu'il me fut possible.

Je revins immédiatement sur le devant de la salle, et je me plaçai en face de la place occupée par le meurtrier de Maguire.

Il resta au théâtre jusqu'à la fin de la représentation, et en m'informant je fus assez heureux pour apprendre son nom.

C'était le Major D——.

Lorsque je vis qu'il était sur le point de partir, je fis le tour pour aller gagner l'escalier qui conduit aux loges.

Au bout de quelques minutes, le Major parut; il causait familièrement avec l'un de ses amis.

J'emboîtai ses pas, et je le suivis jusqu'à un hôtel, à une distance de moins d'un mille du théâtre.

Je m'assurai qu'il demeurait dans cet hôtel, et dès lors j'étais tout à fait sûr de retrouver mon homme.

J'envoyai prévenir Jarvis, et je le mis au courant de tout ce qui s'était passé.

Nous nous concertâmes ensemble et nous nous décidâmes à envoyer un billet au Major sous un nom supposé.

Dans ce billet, celui qui l'écrivait disait être en possession de faits importants qui pourraient être très-utiles à l'armée Fédérale devant Richmond et qu'il était prêt à les

confier au Major D_____, s'il voulait lui indiquer un rendez-vous particulier.

— Si cette ruse réussit, — dit Jarvis, — tout sera pour le mieux. La maison que j'ai indiquée à ce misérable, comme lieu de rendez-vous, est pour le moment inoccupée, mais je connais les personnes qui y résident habituellement et elles m'en ont remis la clef. Maintenant je vous demande comme une faveur de me laisser traiter ce scélérat comme il le mérite.

— Peu importe sous quelle main il tombe, — répondis-je. — C'est vous qui avez tout réglé, agissez à votre guise.

La lettre fut envoyée et la réponse fut que le Major D_____ se rendrait au rendez-vous à l'heure indiquée.

Il tint parole, il vint.

Au moment où il pénétrait dans le cottage, Jarvis lui fit sauter la cervelle, sans lui laisser le temps de faire une question.

J'étais dans une pièce voisine lorsque ceci eut lieu.

Aussitôt après la détonation du pistolet Jarvis m'appela.

— Fuyez, Booth, passez par la fenêtre sur le derrière de la maison et fuyez. Les Fédéraux sont sur nos pas.

Ces paroles n'avaient pas plutôt été prononcées qu'une décharge de mousqueterie se fit entendre.

Le cottage se remplit de fumée, et le pauvre Jarvis tomba percé de douze balles.

Il paraît que le Major avait donné l'ordre à un détachement de troupes Fédérales de se

cacher près du cottage où ce drame sanglant fut accompli.

En entendant la détonation, les soldats s'étaient élancés à l'instant vers le cottage d'où le bruit était parti, et par l'une des fenêtres du devant de la maison, ils avaient fusillé le pauvre Jarvis.

Je réussis à m'échapper presque par un miracle, et je n'aurais pu y parvenir si je n'avais pas rencontré une personne du voisinage qui me vint en aide.

C'est ainsi que j'ai perdu mes amis les uns après les autres.

C'est maintenant à mon tour, et mon heure est proche.

D'après ce que me dit Harrold, tous les limiers du Nord donnent de la voix, et je ne

sais pas ce qui me reste de jours et même d'heures à présent.

Permettez-moi donc de donner à la hâte les détails de l'assassinat qui a fait tressaillir le monde.

J'avais été informé qu'Abraham Lincoln avait l'intention de venir au Théâtre Ford le Vendredi Saint, et le bruit public était que le Général Grant l'y accompagnerait.

D'abord je ne voulus pas croire à cette nouvelle.

J'allai au théâtre, où je connaissais beaucoup de monde, et je m'informai, d'un air insouciant, si la chose était vraie.

J'appris qu'il n'y avait pas le moindre doute à avoir sur la venue du Président pour le Vendredi Saint.

Je pensai que le hasard m'offrait une oc-

casion qui ne se représenterait jamais plus favorable, et je résolus de mettre mon dessein à exécution.

La veille du Vendredi Saint j'allai le soir dans les coulisses.

Cela m'arrivait souvent, que je fusse ou non engagé au théâtre; par conséquent ma visite n'avait rien qui pût surprendre ou paraître extraordinaire.

Lorsque la fin de la représentation approcha, je me glissai dans l'endroit qu'on appelle l'atelier de décoration.

C'est une salle consacrée aux artistes décorateurs.

Elle est admirablement disposée pour servir de cachette, à cause de la masse d'objets hétérogènes dont elle est encombrée.

J'eus la chance de n'y trouver personne,

et, sans éprouver la moindre difficulté, je pus me cacher derrière une pile de toiles et de châssis inachevés.

Là j'attendis jusqu'à ce que le public, les acteurs et les employés du théâtre eussent quitté la salle.

Alors le théâtre, qui une ou deux heures auparavant était étincelant de lumière, était plongé dans une obscurité complète.

Je sortis de ma cachette, et j'allumai une lanterne sourde que j'avais apportée.

Je m'avançai d'un pas furtif, avec les plus grandes précautions, et comme j'avais eu soin de me munir de fausses clefs, je pus sans difficulté ouvrir les différentes portes par lesquelles je pouvais avoir intérêt à passer.

Je gagnai la loge qui est toujours désignée pour le Président, ses amis et sa famille.

Arrivé là, j'enlevai avec soin les vis qui tenaient les charnières de l'une des portes, et avec un petit instrument j'élargis les trous formés par le passage des vis que je replaçai ensuite dans leur position primitive.

La porte était alors disposée de telle façon qu'il suffisait d'une faible poussée faite de l'extérieur pour qu'elle cédât et pour qu'il me fût possible de passer sans difficulté.

Après toutes ces précautions, j'éprouvai la crainte que quelqu'un ne me suivît dans l'intérieur de la loge et ne me fît manquer mon entreprise.

Il y avait un étroit passage, à l'arrière de la loge, sur lequel s'ouvraient les deux portes.

J'avais d'abord eu l'idée de placer dans ce passage un complice chargé de faire le guet pendant que je frapperais; mais après ré-

flexion, je trouvai un meilleur expédient.

Je fis un trou dans le plâtre de la muraille suffisamment profond pour y introduire une barre de bois que j'avais l'intention de faire entrer dans le trou, de façon que son autre extrémité s'appuyât sur la moulure du panneau de la porte; de cette manière, une fois passé, je pouvais empêcher que nul autre ne s'introduisît après moi.

J'examinai la question sous toutes ses faces, et je ne trouvai pas de meilleur moyen de mettre obstacle à toute invasion venant de l'extérieur de la loge.

Je m'occupai alors d'arranger les chaises de sorte que le Président fût placé de telle façon qu'il ne pût pas échapper à mes coups.

Je ne savais pas si Grant viendrait, mais je désirais ardemment qu'il pût venir.

Tout le monde sait maintenant que Grant ne parut pas au théâtre dans cette soirée mémorable.

Dans tous les cas, j'étais assuré de la présence de Lincoln.

Je disposai le siége sur lequel il devait s'asseoir de manière que sa tête fût placée dans la direction de la colonne qui était la plus rapprochée de la scène.

Alors tous mes arrangements étaient faits, du moins quant à la disposition des chaises et des portes; et pour rendre hommage à la vérité, je déclare qu'aucune personne attachée au théâtre n'a eu la moindre part à mes desseins.

Personne n'a eu la plus légère connaissance du plan préparé par moi pour assurer

le succès de la tâche dangereuse et difficile que j'avais entreprise.

Je réussis à sortir du théâtre sans avoir été découvert, et j'allai alors rejoindre mes complices.

Lorsque vint le matin, j'étais nerveux et inquiet.

Je craignais que quelqu'un ne vînt à découvrir l'opération pratiquée sur la porte de la loge du Président, et que les soupçons ne fussent éveillés.

Il n'en fut rien.

Le Vendredi Saint, je me rendis chez un marchand de chevaux bien connu, je retins une bonne jument baie, bonne marcheuse, et j'annonçai que je viendrais la prendre vers le soir.

J'allai alors au théâtre pour donner un

coup d'œil à la loge du Président ; les choses étaient exactement dans l'état où je les avais laissées la nuit précédente.

A environ quatre heures, dans l'après-midi, j'allai à l'écurie prendre la jument que j'avais louée, et je suivis à cheval la quinzième et la dixième rue.

Puis je me rendis à l'écurie où depuis quelques semaines j'avais placé mes propres chevaux, et j'y laissai la jument.

Je dois dire que je sentais le cœur me manquer et que je commençais à craindre que mon courage ne vînt à faillir au moment critique.

J'eus recours aux stimulants.

Je bus considérablement, mais les spiritueux semblaient n'avoir aucune action sur moi.

Je rejoignis mes amis, je causai, et je bus avec eux.

C'est ainsi que j'usai péniblement le temps jusqu'à huit heures du soir.

Un peu après cette heure j'entrai au théâtre.

Je me dirigeai directement vers le balcon.

Le rideau était levé et la représentation commencée.

Je me tins caché pendant le premier acte.

Je vis que le Président s'était placé sur le siége que j'avais préparé pour lui.

Avant le commencement du second acte j'allai à mon écurie seller et brider mon cheval, que j'amenai à la porte du théâtre, du côté de l'entrée des artistes, et que je lais-

sai à la garde d'un jeune homme que je connaissais.

Je retournai au balcon en me frayant un passage à travers la foule, et j'arrivai à quelques pas de la porte de la loge du Président, cette porte préparée par moi pour me livrer passage.

J'appuyai mon genou contre la porte extérieure qui s'ouvrit sous cette pression.

Le domestique du Président m'arrêta au passage, et j'éprouvai la crainte, après tant de soins, de voir mon entreprise complétement renversée.

Je lui dis que j'étais un sénateur et que je venais sur invitation.

Il me laissa passer.

J'entrai immédiatement dans le petit pas-

sage, et aussitôt après en avoir refermé la porte derrière moi, j'y ajustai ma petite barre de bois pour en défendre l'entrée à tout nouvel arrivant.

Je me trouvai alors en face du Major Rathbone, qui me demanda si je savais dans la loge de qui je me présentais.

Je saluai et me tins à l'écart.

Puis ajustant mon pistolet avec la main gauche, je tirai.

Quelqu'un se jeta sur moi, mais je le frappai de mon couteau, et je le jetai de côté.

D'un bond je sautai sur le rebord de la loge et de là sur le plancher du théâtre.

Dans ma chute, mon éperon accrocha quelque chose qui me fit tourner le pied, et, en tombant sur le théâtre, j'éprouvai la crainte de m'être cassé la jambe.

Je fus jeté en avant, mais par un violent effort je parvins à conserver mon équilibre, et je fis face au public.

— Sic semper tyrannis !... — m'écriai-je.

Puis je traversai le théâtre, et j'allai me heurter contre quelqu'un. Je ne sais pas qui.

Profitant de la surprise et de l'alarme générales, je gagnai la porte de sortie du théâtre, je montai à cheval, et je partis au galop.

Je devais rencontrer quelques personnes à ma sortie du théâtre; mais, par une cause ou par une autre, elles ne se trouvèrent pas au rendez-vous convenu, et voilà comment je me trouvai avec un seul compagnon pour me suivre dans ma fuite.

Ce compagnon est maintenant avec moi

et une autre personne qui m'est restée fidèle et dévouée.

C'est à cet ami que je confie cette confession.

Je ne ferai pas le récit des heures terribles que j'ai passées depuis ce fatal Vendredi Saint.

Je ne crains pas la mort.

Je suis préparé à la recevoir, à quelque moment qu'elle vienne.

Comme un cerf aux abois, il ne me reste plus maintenant qu'à faire face à mes ennemis quand ils viendront pour me mettre bas.

Je connais la fin de tout ceci, et j'y suis préparé.

Je dois mourir.

Si je n'avais pas été si malheureusement blessé à la jambe, je serais maintenant fort loin de l'endroit où je suis caché; mais la conséquence de ce fatal accident a été de me mettre dans l'impossibilité de rejoindre des amis sur lesquels je pouvais compter, et voilà pourquoi je suis maintenant acculé dans mon dernier retranchement.

Je sens que mon rôle est fini dans ce monde.

Le rideau tiré par la main de la mort est au moment de tomber sur la carrière terrestre de John Wilkes Booth.

... Va! va! flamme expirante!

... La vie n'est qu'une ombre errante, un pauvre acteur qui se démène fièrement,

crie sur le théâtre, et puis qu'on n'entend plus.

... C'est un récit fait par un idiot avec force cris furieux qui ne signifient rien...

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

(*Ici s'arrête le manuscrit.*)



ARRESTATION, MORT, ENSEVELISSEMENT

ARRESTATION, MORT ET ENSEVELISSEMENT

DE L'ASSASSIN

JOHN WILKES BOOTH.

Comme suite aux événements rapportés dans la confession qui précède, nous allons donner un récit succinct de la poursuite, de la capture et de la mort de Booth.

Après avoir quitté Washington, à deux heures du matin, le lundi, les officiers de police et les cavaliers qui les accompagnaient débarquèrent à Belle Plaine, sur la lisière du

comté de Stafford, à dix heures du soir, par une nuit obscure.

Belle Plaine est le point le plus rapproché de Fredericksburg où l'on puisse aborder; cet endroit est à soixante-dix milles de Washington, et il est situé près d'une petite crique sur le Potomac.

Ce n'est qu'un débarcadère et un entrepôt, et c'est là que le vapeur *John S. Ide* s'arrêta et s'amarra, pendant que ceux qu'il avait amenés partaient au galop dans l'obscurité.

Le Lieutenant-Colonel Conger et le Lieutenant Backer tenaient la tête, se dirigeant sur les fermes qu'ils rencontraient pour en questionner les habitants, sous le prétexte de savoir ce qu'étaient devenus des habitants du Maryland faisant partie de leur société.

Mais personne n'avait vu ceux dont ils

donnaient le signalement, et, après des excursions inutiles sur la route de Fredericksburg, ils tournèrent tout à coup vers l'est et continuèrent leurs vaines recherches sur toute la route de Port Conway sur le Rappahannock.

Le mardi matin, ils se présentèrent au bac de Port Royal et demandèrent au passeur, pendant qu'il les passait par escouades de sept à la fois, s'il avait vu deux hommes qu'ils lui désignaient.

En continuant leurs investigations à Port Royal, ils trouvèrent un pêcheur qui les adressa à un nègre nommé Lucas, qui avait conduit deux hommes à une petite distance, vers Bowlinggreen, dans une charrette.

Il se trouva que ces hommes répondaient au signalement et que l'un d'eux avait une

béquille comme celle que portait Booth, d'après les renseignements certains qu'ils s'étaient procurés.

Le jour précédent, Booth et Harrold s'étaient présentés à Port Conway pour demander passage sur le bac; mais le passeur était en train de pêcher, et il ne voulait pas se déranger pour le misérable salaire auquel lui donnait droit le passage de deux personnes isolées.

Mais, par un heureux hasard, une escouade de cavalerie Confédérée arriva sur les lieux et menaça le passeur de lui brûler la cervelle s'il ne mettait pas son bac à leur disposition pour les passer tous.

Ces cavaliers avaient appartenu au corps sous le commandement de Moseby; ils avaient été licenciés, et ils quittaient Fairfax Court House pour retourner chez eux dans la Caroline.

Leur capitaine allait voir sa fiancée à Bowlinggreen, et il avait si bien pris Booth sous son patronage, qu'en l'entendant se chamailler avec Lucas sur les conditions auxquelles il lui procurerait un attelage, il offrit à Booth et à Harrold de se servir de son cheval alternativement, et de faire leur route moitié à cheval et moitié à pied.

De cette manière, Lucas fut providentiellement mis de côté, et Booth fit la route de Bowlinggreen à la suite du capitaine Confédéré, en se servant à tour de rôle du même cheval.

Voilà tout ce qu'apprirent les officiers de police, qui, sous la conduite de Rollins, qui leur servait de guide, se dirigèrent, pendant la journée du mardi, à travers les plaines de la Caroline, par un soleil brûlant, en s'arrêtant de temps en temps pour prendre des

informations, sauf à une certaine maison, à peu près à mi-chemin, où une femme leur dit que les cavaliers qui avaient en effet passé étaient tous revenus, à l'exception d'un seul.

Comme ce fait était loin d'être suffisamment satisfaisant, ils continuèrent leur route après le coucher du soleil, et ils arrivèrent à Bowlinggreen à onze heures du soir.

Bowlinggreen est le siége du tribunal du comté de la Caroline; c'est un petit endroit écarté possédant une taverne ne servant plus qu'à loger les voyageurs.

Mais là les officiers de police retrouvèrent le capitaine dont il a été ci-dessus parlé, et ils lui ordonnèrent de se lever et de s'habiller.

Aussitôt qu'il comprit de quoi il s'agissait, la frayeur le fit pâlir, et il conta tout ce qu'il savait.

Booth, à sa connaissance, était à la ferme d'un nommé Garrett, qui se trouvait sur la route qu'ils avaient suivie, et Harrold était parti le même jour pour aller le rejoindre.

Après avoir requis le capitaine de leur servir de guide, les cavaliers, épuisés de fatigue, retournèrent sur leurs pas, en dépit des protestations de quelques hommes qui étaient tellement harrassés, qu'il fallut leur expliquer la position pour les décider à se remettre en selle.

Le but de l'expédition pouvant être si prochainement atteint, les officiers de police étaient pleins d'ardeur, et ils pressèrent si bien leur escorte, qu'à deux heures du matin ils atteignaient l'entrée de la ferme de Garrett.

A la pâle clarté de la lune, à trois cents pas

environ sur la gauche de la grande route, la vieille ferme se dressait au milieu des champs.

Elle était délabrée, blanchie à la chaux, élevée de deux étages, et ses étroites fenêtres qui brillaient aux yeux des cavaliers silencieux ressemblaient à des meurtrières, à travers lesquelles des sentinelles veillaient sur le secret mystérieux que ses murs recélaient.

La façade de la maison regardait la route dans la direction du Rappahannoc, mais ne lui faisait pas face, et sur cette façade se détachait un porche saillant à la mode Virginienne, qui pendant l'été se cachait sous les chèvrefeuilles, d'où s'échappaient des nuées d'oiseaux.

Dans la partie la plus rapprochée de la grande route, appuyée contre le mur grisâtre,

se trouvait une cuisine élevée d'un seul étage.

Il y avait trois entrées : une sous le porche, une donnant accès à la cuisine, et une dernière sur le derrière de la maison.

Par derrière on apercevait, dans la pénombre, une vieille grange élevée et exposée à tous vents, qui faisait face à l'entrée sur la grande route, tandis que la maison principale était sur la gauche, et, abritée par la grange, on voyait une longue mangeoire avec un appentis pour les bestiaux.

Il n'y avait pas un seul accident de terrain : une plaine tout unie contenait les constructions et toutes les dépendances de la ferme; une vieille palissade en mauvais état bordait la route, laissant une ouverture formée par deux piliers, et entre la route et la maison se trouvaient une seconde palissade et une seconde entrée.

Le chemin tracé pour le service de la ferme passait devant la façade de la maison et allait droit à la grange, bien qu'il y eût une autre route ferrée et carrossable conduisant au porche de la ferme.

Cette demeure avait un aspect primitif et pastoral; c'était bien l'asile d'une famille de cultivateurs, où la peine et le travail n'étaient pas épargnés.

De jeunes épouses avaient dû y être amenées, et les champs qui l'entouraient avaient dû retentir des premiers cris des enfants, si doux au cœur d'une mère, et égayer la maison depuis le lever du soleil jusqu'à l'apparition des étoiles, seules sentinelles de la nuit, sauf les étroites fenêtres de la ferme, éclairées par le feu brillant allumé dans l'âtre, et les chants étouffés des hommes charmant les ennuis de la veillée des longues soirées d'hi-

ver, en faisant cuire des pommes et en croquant des noix.

Pourtant, dans cette maison si paisible au clair de la lune, un meurtrier était venu laver ses mains souillées de sang, satisfaire son appétit, et prendre son dernier repos.

L'histoire a des droits sur les lieux les plus modestes dans ce nouveau monde si grand, et elle a marqué la ferme de Garrett d'une empreinte ineffaçable.

Au milieu du silence de la nuit, Backer descendit de cheval et força l'entrée extérieure.

Conger venait directement derrière lui, et les cavaliers suivirent en s'avançant avec précaution.

Ils s'efforçaient de ne pas faire de bruit et de ne pas troubler le silence de la nuit jus-

qu'à ce qu'ils eussent franchi la seconde grille; mais, même là, leur arrivée n'éveilla que les croassements des grenouilles, le cri de quelque hibou ou d'un oiseau de nuit s'enfuyant à tire-d'aile.

De cette manière, ils entourèrent la maison la main sur leurs carabines, et prêts à enfermer cet agréable et paisible asile dans un cercle de feu.

Après un temps d'arrêt, Backer marcha vers la cuisine et frappa à la porte en appelant à haute voix.

Un vieillard en caleçon et en chemise de nuit tira vivement les verroux et se tint sur le seuil, en regardant en frissonnant à travers l'obscurité.

Backer le saisit aussitôt à la gorge et lui présenta la gueule d'un pistolet.

— Qui... qui est-ce qui m'appelle? — cria le vieillard.

— Où sont les hommes qui habitent chez vous? — répondit Backer. — Si vous mentez, vous êtes un homme mort!

Le vieillard, qui était le chef de la famille, fut tellement effrayé et paralysé, qu'il se mit à trembler de tous ses membres, mais sans dire un seul mot.

— Allumez une chandelle, — dit Backer, — et dépêchez-vous.

Le vieillard, tout tremblant, obéit; et un moment après une lumière incertaine éclaira ses cheveux blanchissants et son visage blême de frayeur.

Alors la question fut répétée et appuyée par le canon brillant d'un pistolet.

— Où sont ces hommes?

Le vieillard s'appuya contre le mur, et ses genoux s'entre-choquèrent.

— Ils sont partis... — dit-il. — Nous ne les avons pas gardés à la maison... Je vous assure qu'ils sont partis...

Alors on entendit un chuchotement de voix dans la pièce voisine, dépendant du corps de logis principal, et le lieutenant se dirigea vers la porte.

Un incident comique se produisit en ce moment: la pudeur du vieillard le fit triompher de sa terreur.

— N'entrez pas, — dit-il d'une voix faible, — il y a là des femmes qui ne sont pas habillées.

— Que le diable emporte les femmes! — cria Backer. — Que m'importe qu'elles ne

soient pas habillées. Nous entrerions quand même elles n'auraient pas une loque sur le corps.

Laissant le vieillard dans un muet étonnement, Backer ouvrit la porte, et se trouva au milieu d'une confusion de bras nus et de robes de nuit.

Ses pistolets chargés faisaient oublier les délicatesses de la pudeur et inspiraient une terreur bien concevable.

Il répéta sa question, et la faible clarté de la chandelle donnait à ses traits la férocité d'un bandit.

Tous nièrent qu'ils sussent ce qu'étaient devenus les étrangers.

Pendant ce temps le colonel Conger avait également pénétré dans la chambre, et pendant que la famille et ceux qui avaient fait

invasion dans la ferme formaient un étrange tableau, un jeune homme était apparu, comme s'il fût sorti de terre.

Tous les canons des armes à feu se tournèrent aussitôt vers lui, et s'il pâlit, son effroi ne lui ôta pas la parole.

— Père, — dit-il, — nous ferions mieux de dire la vérité. Les hommes que vous cherchez, messieurs, sont dans la grange. Je le sais. Ils s'y sont enfermés pour y passer la nuit.

Après avoir laissé le vieillard à la garde d'un soldat, qui fut très-satisfait de son lot, car le service qu'on lui confiait lui sauvait les hasards du combat prêt à s'engager, le reste des sbires du Nord suivit le jeune homme vers la grange en le menaçant de ses pistolets.

Cette grange était à environ une centaine

de pas de la maison ; sa porte faisait face à la façade ouest. C'était une vieille construction dont le plancher n'était que fort peu élevé au-dessus du sol.

Les soldats qui étaient descendus de cheval se placèrent à des intervalles réguliers tout autour de la grange, à une distance de dix pas environ ; quatre hommes furent placés pour garder le seuil, tous bien armés et bien préparés, tandis que Backer et Conger s'avançaient vers la porte.

Il y avait un cadenas à cette porte ; Backer s'empara de la clef à l'instant.

Dans l'intervalle de silence qui suivit, on entendit à l'intérieur un bruit de planches et de paille remuées, produit par des personnes arrachées au sommeil et se levant.

Au même instant, Backer cria :

— J'ai une proposition à faire aux personnes qui sont dans cette grange. Nous allons vous envoyer le fils de l'homme chez lequel nous vous trouvons. Vous allez lui rendre vos armes et vous livrer à nous, ou nous allons mettre la feu à la grange. Notre intention est de vous prendre tous deux ou de faire un feu de joie et de jouer du fusil avec vous.

Ce discours n'amena aucune réponse.

Le fils du fermier, John M. Garrett, qui avait une frayeur mortelle, fut poussé à travers la porte, qui s'était ouverte tout à coup, et le lieutenant Backer la referma immédiatement à clef.

On entendit le jeune homme présenter sa requête à demi-voix.

Booth lui répondit :

— Malédiction sur vous! Sortez d'ici, vous qui m'avez trahi!...

Au même instant, il mit la main dans sa poche pour y prendre un pistolet.

Quelques paroles furent échangées, mais le jeune homme se glissa par la porte qui s'était rouverte, et revint dire que sa mission avait échoué et qu'il n'osait pas rentrer de nouveau.

Pendant tout ce temps, la chandelle qu'on avait apportée de la maison brûlait à côté des deux officiers de police, et par la lumière qu'elle répandait sur eux rendait très-facile à ceux qui étaient dans l'intérieur de la grange de les étendre roides morts, en se servant de leurs armes.

Sur l'observation qui en fut faite, la lumière fut éloignée, et chacun fit grande at-

tention de se tenir en dehors du cercle qu'elle éclairait.

En ce moment, la crise était prochaine.

Les cavaliers laissaient voir des dispositions différentes; quelques-uns voulaient s'enfuir, d'autres faire une décharge sur Booth sans sommation préalable, mais tous étaient émus et silencieux.

A la maison d'habitation, les femmes étaient réunies sur le seuil de la porte, et la gravité des circonstances exigeait une prompte solution.

Le jeune garçon était placé sur un point éloigné, et les sommations furent répétées par Backer.

— Il faut vous rendre... livrez vos armes et montrez-vous. Il n'y a aucune chance

d'évasion. Nous vous donnons cinq minutes pour faire vos réflexions.

On répondit de l'intérieur d'une voix ferme et assez forte pour être entendue de la maison :

— Qui êtes-vous, et qu'est-ce que vous nous voulez ?

Backer reprit :

— Nous voulons que vous nous livriez vos armes et que vous vous rendiez prisonniers.

— Mais qui êtes-vous? — répondit la même voix puissante.

— Qu'est-ce que cela vous fait? — dit Backer ; — nous savons qui vous êtes, et nous voulons nous emparer de vous. Nous avons avec nous cinquante hommes armés de carabines et de pistolets : vous ne pouvez nous échapper.

Il y eut un long silence, et puis Booth dit :

— Capitaine, le cas est embarrassant ; peut-être ai-je affaire à des amis ?

Les officiers de police ne firent pas de réponse.

— Laissez-nous un peu réfléchir, — dit Booth.

— Bien. Prenez votre temps, — répondit Backer.

Après cela, il y eut un moment de silence.

Quelles furent les pensées de Booth ?

Nous ne pouvons que les supposer ; pendant ce temps d'arrêt, il prit la résolution de mourir ; mais il resta froid et inébranlable jusqu'à la fin.

Après un certain temps écoulé, Backer reprit la parole pour la dernière fois.

— Eh bien! nous avons attendu assez longtemps. Rendez vos armes et sortez, ou je mets le feu à la grange.

Voici la réponse de Booth : —

— Je suis blessé, il ne me reste qu'une jambe de bonne. Faites reculer vos hommes à cent pas de la porte, et je sortirai. Laissez-moi une chance de sauver ma vie, capitaine. Je ne me laisserai pas prendre en vie.

— Nous ne sommes pas ici pour combattre, mais pour nous emparer de vous. Je vous le répète encore, sortez ou je mets le feu à la grange.

Alors, après une forte aspiration qu'on

entendit de l'extérieur, Booth s'écria avec un calme soudain, en restant toujours invisible, comme ses ennemis l'étaient pour lui : —

— Eh bien! alors, mes braves garçons, préparez une civière pour moi.

Il y eut un moment de silence, interrompu par une discussion à voix basse entre Booth et son complice, et l'on entendit le premier dire, en réponse à quelque remontrance ou quelque observation de son camarade : —

— Éloignez-vous de moi... vous êtes un lâche... vous voulez m'abandonner dans ma détresse... mais allez, partez... Je n'ai pas besoin que vous restiez avec moi ; je ne veux pas de vous près de moi.

Puis il cria à haute voix : —

— Il y a ici un homme qui veut se rendre.

— Qu'il vienne, s'il veut livrer ses armes, — dit Backer.

En ce moment, Harrold, frappant à la porte, dit : —

— Laissez-moi sortir, ouvrez la porte, je veux me rendre.

— Passez-nous vos armes alors, — dit Backer.

— Je n'en ai pas.

— Vous êtes l'homme qui hier portait une carabine, passez-la.

— J'en n'en ai pas.

Ceci fut dit d'une voix suppliante et tremblante de frayeur.

En voyant cette hésitation, Booth cria à haute voix : —

— Il ne possède aucune arme ; celles qu'il pouvait avoir sont à moi, et je les garde.

— Mais il avait une carabine, et il faut qu'il la rende, — dit Backer.

— Sur mon honneur, il est sans armes. La carabine qu'il portait m'appartient, et je l'ai reprise.

En ce moment, Harrold était tout contre la porte, parlementant avec Backer.

Ce dernier lui ordonna de tendre les mains pour qu'on lui mît les menottes, et en même temps il entrouvrit la porte.

Harrold présenta ses mains, Backer les saisit, l'attira violemment à lui, et le remit entre les mains de quelques-uns de ses hommes.

Harrold commença à parler de son inno-

cence et à élever si fort la voix, que le Colonel Conger le menaça de le bâillonner s'il ne cessait pas.

Alors Booth fit encore un appel de la même voix claire et ferme.

— Capitaine, laissez-moi une chance; faites éloigner vos hommes, et je combattrai seul contre tous. J'aurais pu vous tuer six fois; mais je crois que vous êtes un brave, et je ne voudrais pas vous tuer : donnez l'ombre d'une chance à un malheureux!

Il était trop tard pour parlementer.

Pendant tout ce temps, la voix de Booth avait retenti du milieu de la grange.

Avant qu'il eût cessé de parler, le Colonel Conger, passant derrière la grange, avait fourré des brins de paille par une crevasse et, avec une allumette, y avait mis le feu.

La paille était sèche; elle s'enflamma à l'instant, en produisant un tourbillon de flamme et de fumée qui s'échappait entre les planches mal jointes.

Avec la rapidité de l'éclair, l'intérieur de la grange fut un foyer de lumière et de chaleur.

La flamme éclairait jusqu'aux plus sombres recoins de la grange, qui était fort grande, à ce point que les nids de guêpes et les toiles d'araignées qui couvraient le plafond devenaient lumineux; les ustensiles de la ferme amassés dans un coin, charrues, herses, houes, râteaux, moulins à sucre, se coloraient de teintes rouges et violacées, et chaque grain de blé du tas considérable que renfermait un des compartiments de la grange brillait comme une pierre précieuse.

La flamme illuminait les poutres du toit,

les colonnes droites qui soutenaient les travées, les séparations faites pour le trèfle et la luzerne, dont les tiges promettaient un nouvel aliment au bûcher funéraire.

La retraite du meurtrier était baignée par des flots de lumière brillante qui révélaient la fière audace de sa contenance, tandis que les flammes qui l'entouraient élevaient un mur impénétrable entre lui et les ennemis abhorrés qui les avaient allumées, et les dérobaient à sa vue.

A travers la flamme de l'incendie et en regardant par une crevasse, Conger vit Wilkes Booth qui se tenait debout, appuyé sur une béquille.

Il le prit pour son frère Edwin, avec lequel, dit-il depuis, il a une telle ressemblance que, pendant un moment, il crut presque que

leur poursuite avait été dirigée sur une fausse piste.

En voyant briller l'incendie, Wilkes laissa tomber sa béquille et sa carabine, et se glissa sur ses mains à l'endroit où le feu avait commencé pour guetter l'incendiaire et le tuer.

Ses yeux, brillants de l'éclat de la fièvre, s'ouvraient et roulaient dans leur orbite avec une beauté terrible ; ses dents étaient serrées, et il avait cette expression de calme avant-coureur d'un accès de frénésie.

C'est en vain que le désir de la vengeance était passé dans ses yeux; la flamme qui le rendait visible lui dérobait son ennemi.

Pendant une seconde, il regarda le feu, comme s'il voulait se jeter dessus et l'éteindre, mais il reconnut que toute tentative était inutile et il renonça à ce dessein.

Aussi calme qu'un vétéran qui se tient impassible sur le champ de bataille au milieu d'une grêle de balles, Booth se retourna, et, en quelques enjambées, il se rua vers la porte, la carabine en arrêt, avec la résolution du désespoir visiblement écrite sur son front pâle et élevé.

C'est ainsi qu'il s'élança, poussé par l'intention de ne pas mourir seul.

Un sergent, désobéissant aux ordres qu'il avait reçus, l'ajusta, et le frappa d'un coup mortel.

L'incendie était dans toute sa force.

Booth marchait au milieu de la grange illuminée par les flammes avec le courage le plus indomptable, ferme en face de la mort.

Un tressaillement, un cri, un redressement violent de toute sa personne, comme s'il vou-

lait grandir encore la taille qu'il tenait de Dieu, et John Wilkes Booth tomba sur le sol, où il resta immobile, gardant encore un dernier souffle de vie, qui allait bientôt s'éteindre.

— Il s'est tué! — s'écria Backer, qui ignorait d'où provenait la détonation qu'il avait entendue.

Et, se précipitant dans la grange, il s'empara de ses armes pour se mettre en garde contre une ruse de guerre possible.

Un moment lui suffit pour se convaincre que la lutte n'était plus à craindre avec ce corps inanimé.

Booth ne remuait plus, ne respirait plus.

Conger et deux sergents entrèrent, et, prenant le corps, le portèrent à la hâte loin du foyer de l'incendie, qui avançait, et le dépo-

sèrent sur le gazon humide de la rosée du matin.

— De l'eau! — cria Conger.

Lorsqu'on lui en eut jeté à la face, il se ranima un moment et agita les lèvres.

Backer approcha l'oreille et lui entendit dire : —

— Prononcer le nom de ma mère... et mourir pour mon pays.

Ils l'enlevèrent encore, la chaleur arrivait jusqu'à l'endroit où ils se trouvaient, et ils allèrent le porter sous le porche de la ferme.

Un matelas fut étendu à terre, sur lequel on le plaça ; on lui soutint la tête, et on lui fit avaler de l'eau et du brandy.

Les femmes de la maison, auxquelles s'était joint en ce moment même un autre fils

du fermier qu'on avait trouvé caché dans une mangeoire, où il s'était placé, dit-il, pour veiller à ce que Booth et Harrold ne volassent pas les chevaux, étaient fort troublées, mais disposées à donner leurs soins au mourant, en dépit des soldats qui les tenaient sévèrement à l'écart.

Les femmes trempèrent un morceau de linge dans un mélange d'eau et d'eau-de-vie, et ce linge, ainsi imbibé, ayant été placé entre les dents de Booth, il le suça avec avidité.

Quand il lui fut de nouveau possible de parler, il murmura les mêmes paroles à Backer, et, complétant sa pensée : —

— Dites à ma mère que je suis mort pour mon pays... Je pense que j'ai fait ce qu'il y avait de mieux à faire...

Backer répéta ses paroles.

— Booth, — dit-il, — ai-je répété correctement vos paroles?

Booth fit de la tête un signe d'assentiment.

En ce moment, l'aube du matin approchait; on commençait à voir des curieux qui s'avançaient, et les coqs poussaient leur cri guttural.

La grange n'était plus qu'un amas de charbon et de cendres, d'où s'élançait une forte spirale de fumée.

Les femmes suppliaient avec importunité les soldats pour qu'ils éteignissent l'incendie, qui allait atteindre les précieux râteliers à bestiaux.

Même devant la mort, l'intérêt ne peut se taire!

Des soldats furent envoyés pour arrêter l'incendie, et Booth, délivré du bourdonnement qui se faisait autour de lui, vit approcher la mort pas à pas.

Deux fois on l'entendit dire : —

— Tuez-moi !

Ses lèvres s'agitaient fréquemment, mais elles ne pouvaient pas former des sons appréciables.

Il fit un mouvement que l'œil subtil de Conger saisit et qui semblait vouloir dire qu'il souffrait de la gorge.

Conger y mit le doigt, et le mourant essaya de tousser ; mais l'effort qu'il fit n'eut pour résultat que de faire couler le sang plus abondamment de son cou traversé par la balle.

La blessure saignait peu; il avait été frappé derrière les oreilles et la balle avait coupé le collèt de son habit.

Pendant ce temps, un soldat avait été dépêché à la recherche d'un médecin; mais il y avait six milles à faire pour aller et venir, et la mort du coupable s'avançait à grands pas.

Les femmes firent de nouveaux efforts pour le voir, mais elles furent toujours repoussées, et toute l'eau-de-vie qu'elles purent trouver fut demandée par l'assassin qui toutes les deux minutes faisait signe qu'il voulait boire encore.

Il exprima plusieurs fois le désir d'être changé de position, non par des paroles, mais par des gestes, et il fut alternativement placé sur le dos, sur le ventre, et sur le côté.

Sa force de vitalité était presque miraculeuse.

Par moment, son cœur cessait de battre et son pouls devenait aussi insensible que celui d'un mort.

Puis à l'instant la vie revenait, le visage se colorait, les yeux s'ouvraient et brillaient pour retomber dans une nouvelle léthargie dont il sortait de nouveau par un de ces efforts triomphants de l'homme luttant contre la mort.

Enfin un petit médecin de campagne arriva juste à temps pour être inutile.

Il sonda la plaie pour s'assurer si la balle y était restée, il secoua la tête d'un air sage, et s'exprima en faisant étalage de sa science.

Au moment de son arrivée, Booth avait

demandé qu'on lui soulevât les mains pour les lui montrer.

Elles étaient si paralysées qu'il ne les sentait pas.

Quand on les lui montra, il murmura au milieu d'une triste léthargie : —

— Inutile !... inutile !...

Ce furent les dernières paroles qu'il prononça.

Au moment où son agonie commença, le soleil paraissait à l'horizon, et ses rayons éclairaient la cime des arbres : ils arrivaient à hauteur d'homme lorsque les spasmes de la mort vinrent contracter le visage du coupable.

Ses mâchoires se contournaient par un mouvement spasmodique, les prunelles de

ses yeux, qui commençaient à se voiler, roulaient et s'abaissaient dans la direction de ses pieds ; une teinte livide, semblable à quelque ombre horrible, envahissait son visage.

Il fit entendre une espèce de gémissement inarticulé et guttural, il tressaillit, étendit les pieds, rejeta sa tête en arrière.

Ce n'était plus qu'un cadavre.

On l'enveloppa dans une couverture de cheval.

Ce fut son linceul, — celui d'un soldat.

Harrold, qui avait été lié à un arbre, fut alors détaché pour se mettre en marche.

Le Colonel Conger prit immédiatement la route de Washington ; le cortége devait suivre.

Les seules armes de Booth étaient sa carabine, un couteau et deux revolvers.

On trouva sur lui un billet de la banque du Canada et un journal.

Un vieux nègre, vivant dans le voisinage, avait le malheur de posséder un cheval.

Ce cheval était une relique des anciennes générations et montrait par la saillie de ses côtes la pauvreté du sol.

Il allait l'amble, et quand on voulait forcer son allure il reculait.

Le cheval du vieux nègre fut attelé à un chariot dans un état de délabrement impossible à décrire, il faisait un bruit qui semblait annoncer sa dissolution prochaine et que les différentes parties qui le composaient n'avaient plus aucune cohésion les unes avec les autres.

La planche de derrière manquait, les ridelles étaient amincies par l'usage, et c'est dans ce burlesque véhicule que le meurtrier devait être acheminé vers le Potomac, pendant que l'homme qu'il avait assassiné traversait en grande pompe le continent en deuil.

Le vieux nègre attela son vieux cheval à son chariot à l'aide de harnais fossiles, et quand il arriva devant le porche de la ferme de Garrett, on y plaça le cadavre décoloré.

Le corps fut attaché avec des cordes qui entouraient les jambes, et le fixaient solidement contre le côté du chariot.

Les jambes d'Harrold furent attachées à l'étrier et il fut placé au milieu de quatre cavaliers à l'air farouche et sanguinaire.

Les deux fils de Garrett furent aussi em-

menés malgré les prières et les sanglots du vieillard et des femmes ; mais le capitaine rebelle qui avait livré Booth s'était évadé pendant les agitations de la nuit et n'avait pu être repris.

C'est ainsi que la cavalcade, formée par les gens de justice et leur escorte se mit en mouvement sur la route de Port Royal, ramenant le cadavre du meurtrier.

Quand le chariot se mit en mouvement la blessure de Booth, qui jusque-là avait à peine saigné se rouvrit, et le sang recommença à couler.

Il tombait à travers les fentes du chariot et laissait sur la route de terribles traces de son passage.

Il rougissait les planches du chariot et traversait la couverture, et le vieux nègre,

dans un temps d'arrêt, trempa ses mains, par mégarde, dans une mare de ce sang.

Il se recula tout à coup en frissonnant et s'écria avec horreur : —

— Cela ne s'effacera jamais en ce monde... c'est le sang d'un meurtrier !...

Il agita ses mains en regardant les officiers et frissonna de nouveau.

— Je ne voudrais pas que cela me fût arrivé pour quatre mille dollars !... s'écria-t-il.

La marche du chariot fut lente et exposée à bien des dangers, résultant du triste état du véhicule, qui menaçait ruine à chaque instant ; mais, vers midi, le cortége traversa Port Royal, dont les habitants accoururent pour s'informer de ce qui arrivait et pour-

quoi le corps d'un homme enveloppé dans des couvertures traversait le pays sous une si forte escorte.

On leur dit que c'était un blessé Confédéré, et on leur ferma la bouche.

Le petit bac fut de nouveau mis à contribution, et le batelier passa les cavaliers par escouades.

On se dirigea ensuite de Port Conway sur Belle Plaine, où l'on arriva dans le milieu de l'après-midi.

Tout le long du chemin le sang continua à dégoutter du cadavre, lentement, mais d'une manière incessante.

Le vieux nègre fut renvoyé avec deux dollars en papier.

Le cadavre fut détaché et jeté sur le pont d'un steamer.

Au bout d'un instant la vapeur fut lâchée, et les rives du Potomac virent glisser ce vaisseau fantôme, pendant qu'un soleil sanglant répandait une lumière surnaturelle sur sa surface argentée.

Pendant toute la traversée, Harrold fut maintenu près du cadavre, frissonnant à la pensée de ce sinistre voisinage, et par suite des craintes qu'éveillaient en lui l'approche de son jugement, au delà duquel il voyait déjà se dresser l'échafaud.

Il essaya de se disculper en prétendant qu'il avait été à cheval dans la direction de l'Est, bien au delà de l'endroit d'où il venait, et que ce n'est qu'en revenant qu'il avait ren-

contré Booth, qui étant blessé, l'avait prié de se faire son compagnon.

Quant à son crime, il n'en avait nulle connaissance, aussi mettait-il sa confiance en Dieu, etc...

Mais personne ne l'écoutait.

Tout l'intérêt du crime, du courage et du châtiment reposait sur le corps inanimé qui gisait à ses pieds.

A Washington, petits et grands, tous voulaient voir Booth.

Mais il ne fut permis qu'à un très-petit nombre de s'approcher et seulement pour reconnaître son identité.

Il était parfaitement conservé, à l'exception d'un côté de la face qui était convulsé,

d'une couleur livide et bleuâtre, et comme battu par les vents vengeurs.

Le lendemain le secrétaire de la guerre, sans instruction d'aucune sorte, chargea le Colonel Lafayette C. Backer de l'ensevelissement secret du corps de John Wilkes Booth.

Jamais cérémonie ne fut accomplie d'une façon plus secrète et plus mystérieuse.

— Qu'avez-vous fait du corps ? — dit quelqu'un à Backer.

— La chose n'est connue, — répondit-il, — que par une seule personne autre que moi. Il est parti. Je ne vous dirai pas ce qu'il est devenu. Le seul individu qui connaît ce secret a juré de garder le silence. Le corps de Booth ne se retrouvera que lorsque re-

tentiront les trompettes du jugement dernier.

Et cela est vrai.

Le soir du 27 Avril, un petit bateau à rames reçut le cadavre du meurtrier.

Deux hommes se trouvaient dans ce bateau ; ils emportèrent le corps au milieu de l'obscurité, et il ne devait plus reparaître.

Comme son crime, puisse-t-il rester dans l'obscurité, rester impalpable, invisible, indescriptible, condamné à la pire des damnations — l'annihilation.

Le sein de la rivière peut s'être entr'ouvert pour recevoir son corps alourdi par le poids d'un boulet.

La terre peut s'être ouverte pour lui don-

ner le silence et le pardon, que les hommes n'accorderont jamais à sa mémoire.

Les poissons peuvent se repaître de sa chair.

Son corps peut engraisser la terre, et les marguerites fleurir au-dessus de la place qu'il occupe.

Nous ne le saurons jamais.

C'est un mystère incompréhensible comme le temps dans lequel nous vivons et sur lequel nous méditons comme sur un rêve enfanté par la fièvre.

Nous savons que le corps du meurtrier d'un chef de nation est quelque part confié à l'un des éléments, mais voilà tout.

Mais si la mer indignée, si la terre pro-

fanée rejettent le corps et que quelqu'un sans le reconnaître lui donne une sépulture Chrétienne, que les derniers mots sortis de ses lèvres mourantes soient gravés avec un poignard au-dessus de ce tombeau, pour dire l'histoire de la vie d'un jeune homme qui donnait tant d'espérances — Inutile! Inutile!...

PROCÈS DES COMPLICES

DE

JOHN WILKES BOOTH.

PROCÈS DES COMPLICES

DE

JOHN WILKES BOOTH.

CONSEIL DE GUERRE DE WASHINGTON.

PRÉSIDENCE DU MAJOR GÉNÉRAL DAVID HUNTER.

Contrairement à l'opinion générale et même à celle des journaux les plus radicaux, tels que *la Tribune*, pour n'en citer que le principal, ce procès, qui occupera une si grande place dans l'histoire, se jugera à huis clos, et il n'en transpirera, à ce qu'on s'imagine, que ce que le secrétaire de la guerre jugera convenable de communiquer à la presse associée. Ce qui ne veut pas dire, comme on pourrait le croire dans les pays où le huis clos est considéré comme sacré, qu'on n'en saura pas davantage. J'ai quelques raisons d'espérer qu'il me sera possible de pénétrer derrière le rideau et de vous donner quelques détails inédits non moins intéressants qu'authentiques. En attendant, contentons-nous de ce qu'il nous est permis de savoir.

Première séance, 9 *Mai*. — La commission extraordinaire s'est assemblée le 9 pour la première fois, mais à huis clos, dans une vaste salle contiguë à l'ancienne maison pénitentiaire, éclairée par quatre fenêtres grillées et pouvant contenir trois cents personnes. Cette première audience n'était que de pure forme, et elle avait pour principal objet de préparer les règles de procédure à suivre, puis de demander aux accusés s'ils avaient fait choix de défenseurs. Quelques membres seulement de la commission étaient présents, et ce ne sera que le jour suivant que l'on connaîtra les noms de ceux qui la composent aujourd'hui; elle était présidée par le juge avocat général Holt.

Après la lecture de l'ordonnance du président, qui constitue la commission et qui nomme le major général Hartranft prévôt maréchal général, chargé d'en faire exécuter les ordres, on introduit les prisonniers suivants : David E. Harold, George E. Atzeroth, Lewis Payne, S.-B. Arnold, Michel O'Loughlin, Samuell Mudd, et non pas Mott, le chirurgien qui a remis la jambe de Booth, et la femme Surratt.

Le juge avocat général leur ayant demandé s'ils avaient fait choix de défenseurs, Harold désigna MM. Frédéric Stone, Joseph H. Bradley et J. M. Carlisle; Payne, M. Masson Campbell, de Baltimore; Marie Surratt, l'honorable Reverdy Johnson et M. William Wallace Kerby; Samuel Mudd, M. Robert J. Brendt, de Baltimore. Les autres prisonniers n'ont point désigné de défenseurs; on ne croit

pas que les avocats choisis par ces quatre accusés acceptent cette mission.

On introduit ensuite l'honorable John A. Bingham et le major Barnett, nommés assesseurs ou suppléants du juge avocat, puis l'audience est levée et renvoyée au lendemain, à dix heures du matin.

Deuxième séance, 10 *Mai*. — Les reporters de la presse se sont présentés, mais l'entrée de la salle leur a été refusée. On assure que toutes les personnes qui jouent un rôle dans le procès, telles que juges, sténographes autorisés, greffiers, huissiers, etc., ont dû prêter serment de ne rien révéler des incidents des débats, jusqu'à ce qu'ils aient été rendus publics, en tout ou en partie, par le secrétaire de la guerre.

La commission entre en séance à dix heures ; elle est ainsi composée :

Président, major général David Hunter.

Juges : majors généraux Lewis Wallace et A. V. Kautz ; brigadiers généraux R. S. Fosler, A. P. Howe, James A. Ekin et F. M. Harris; colonel C. H. Tompkins ; lieutenant-colonel David Clendinin.

Ministère public : Joseph Holt, juge avocat et recorder ; J. A. Bingham, major Barnett, juges avocats suppléants ;

Lesquels ayant dûment prêté serment, ainsi que les sténographes, après que lecture a été donnée de l'ordonnance qui la constitue, la commission, par l'organe de son président, a demandé aux accusés

s'ils avaient des motifs de récusation à l'endroit d'un ou de plusieurs membres de la cour militaire. Tous ont répondu qu'ils n'en avaient aucun.

Alors Harold, Atzerott, Payne, O'Laughlin, Edward Spangler (qui n'avait pas paru hier), Arnold, la femme Surratt et Samuel Mudd ont été *arraigned* (mis en accusation) à la barre, et, à la troisième question d'usage, tous ont répondu : *Not guilty* (non coupable).

La commission, après avoir adopté les règles de la procédure préparées la veille, s'est ajournée au lendemain, onze heures du matin.

Voici quelques renseignements sur les principaux accusés : Proéminente entre toutes est Marie E. Surratt, robuste et solide femme aux cheveux gris, à l'œil gris aussi, mais clair et froid, dans lequel on lit une fermeté implacable. C'est elle, à n'en pas douter, qui a nourri (nursed) le complot avec un zèle atroce, bien que, au moment de l'exécution, il paraisse que son cœur de mère a eu une défaillance, puisque c'est précisément alors qu'elle a éloigné son fils, réfugié depuis au Canada.

Payne n'est qu'une bête féroce également dépourvue d'intelligence et de cœur.

Harold est bien le garçon naïf que dépeignent ses parents. Il est évident que Booth l'avait choisi pour guide et compagnon, mais non pour ami.

Atzerott est un « Dugald Dagetty » brun foncé, (héros de l'*Officier de fortune — Legend of Montrose*, de Walter Scott), d'origine allemande, qui avait été

loué pour frapper le coup, et dont le courage a failli au moment décisif.

Il y a d'autres prisonniers qui n'ont pas encore paru sur la scène, entre autres des employés du théâtre où le crime a été commis et qui en auraient facilité la perpétration, plus des complices découverts dans le Maryland et dans la Virginie ; vingt en tout, à ce qu'on assure, et non pas cent, comme les journaux l'ont annoncé.

Troisième séance, 11 Mai. — Les ténèbres dont on entoure ce procès sont encore épaissies : la presse associée n'a reçu, cette fois, aucune communication du secrétaire de la guerre, et tout ce que l'on sait de ce qui s'est passé à cette audience, c'est qu'aucun des défenseurs choisis par les accusés ne s'est présenté, et que plusieurs témoins ont été entendus à l'appui de l'accusation portée contre Harold, dit-on.

Ce serait pour empêcher que les nombreux témoins cités — ils seraient au nombre de trois cents — ne pussent connaître les dépositions de ceux qui les auront précédés, que le huis clos aurait été ordonné. On prévoit en outre que de nouvelles lumières surgiront des débats, et l'on craindrait que la justice ne pût les mettre à profit, si ces révélations recevaient une publicité intempestive.

On n'en persiste pas moins dans la conviction que le gouvernement sera forcé de céder à l'opinion à peu près unanime de la presse, qui réclame la publicité des débats, au nom de la Constitution, et que

vont appuyer énergiquement des réunions du barreau des principales villes des États-Unis, celui de New-York en tête.

Quant à l'absence des défenseurs désignés par quelques-uns des accusés, elle est attribuée à diverses causes : les uns, dit-on, ne veulent pas plaider devant une commission militaire qui juge en secret ; d'autres, qui ont été plus ou moins compromis dans les troubles civils, craignent de se compromettre davantage ; enfin deux d'entre eux sont engagés dans d'autres causes. Que fera la cour? désignera-t-elle aux accusés des avocats d'office, ou bien les jugera-t-elle sans qu'ils soient défendus? C'est ce que nous saurons bientôt.

Parmi les accusés qui ont comparu le 9 Mai devant la commission figurait Edward Spangler, machiniste du théâtre Ford, où l'assassinat a été commis. On dit que cet individu est gravement compromis.

Le bruit qui courait hier de l'arrestation de John Surratt, — qui était chargé d'assassiner le secrétaire de la guerre, — près de Chambersburg (Pensylvanie), ne paraît pas fondé ; l'individu arrêté, bien que lui ressemblant beaucoup, serait tout à fait étranger à la conspiration.

En revanche, on a mis la main sur un nommé M. S. Donaldson, impliqué à la fois dans le complot de l'assassinat et dans celui de l'incendie de Philadelphie.

Quatrième séance, 12 *Mai*. — Les représentants de la presse ne sont pas encore admis cette fois; mais des mesures vont être prises par le gouvernement pour que l'on communique aux journaux un résumé des dépositions des témoins, lorsque leur publication n'offrira pas de danger.

L'audience a été consacrée à la question de la défense des accusés. MM. F. A. Aiken et J. W. Clampill, tous deux de Washington, se sont présentés le premier pour la femme Surratt, le second pour O'Laughlin; MM. Frédéric Houe, du Maryland, et Thomas Ewind, ont accepté la défense du docteur Mudd et de Harold. On ignore si les autres accusés auront des avocats.

Il paraît que la commission a fait des démarches auprès du barreau de Washington pour en obtenir des défenseurs pour ceux des accusés qui n'en ont pas. On ne sait pas si ces démarches ont abouti.

Cinquième Séance, 13 *Mai*. — Le principal témoin entendu dans l'audience du 12 Mai est Lewis A. Weichman, commis dans les bureaux du colonel Hoffmann, commissaire général des prisonniers. C'est lui, on se le rappelle, qui a conduit madame Surratt à Surratsville le jour de l'assassinat.

Cette circonstance a donné lieu à un interrogatoire prolongé, dirigé par le général Holt, juge avocat pour les Etats-Unis, et à un contre-interrogatoire par M. Reverdy Johnson, avocat de madame Surratt.

Les voyages de John Surratt au Canada et à Richmond ont été l'objet, à cette occasion, d'une rigoureuse investigation, et c'est là un point des plus importants; car on sait que c'est principalement sur cet incident, — au moins en ce qui est connu du public, — que se base l'odieuse et absurde accusation de complicité portée contre M. Jefferson Davis.

Nous croyons devoir reproduire les demandes et les réponses échangées d'abord entre le juge avocat et le témoin, puis entre M. Reverdy Johnson et le témoin.

D. Quelle connaissance avez-vous d'un voyage que Surratt aurait fait à Richmond?

R. Vers le 23 Mars, — non, c'était le 17, — une femme Slader vint à la maison (la maison Surratt); elle alla au Canada et revint le Samedi 23 Mars. M. Surratt la conduisit en voiture à la campagne, vers huit heures du matin, et j'ai appris qu'il avait été à Richmond avec madame Slader; cette madame Slader devait rencontrer un homme nommé Howe, mais cet homme avait été capturé et ne put pas se trouver avec elle.

D. C'était une coureuse de blocus?

R. Oui, monsieur, elle portait des dépêches au Sud.

D. C'est madame Surratt qui vous l'a dit?

R. Oui, monsieur.

D. Quand Surratt est-il revenu?

R. Il est revenu le 3 Avril.

D. Savez-vous qu'il ait rapporté de l'or avec lui?

R. Oui, il avait de neuf à onze pièces de vingt dollars en or, et de plus quelques greenbacks, environ cinquante dollars. Il resta à la maison à peu près une heure et il me dit qu'il allait à Montréal.

D. Et il partit ?

R. Oui, il partit dans la soirée, et je ne l'ai pas revu depuis.

D. A-t-il eu quelque conversation avec vous, en passant, au sujet de la prise de Richmond ?

R. Oui, il m'a dit qu'il n'y croyait pas ; il avait vu Benjamin et Davis, et ils lui avaient dit que Richmond ne serait pas évacué.

D. Avez-vous été au Canada depuis ?

R. Oui, monsieur.

D. Qu'y avez-vous appris au sujet de Surratt ?

R. Qu'il était arrivé à Montréal le 6, et qu'il était retourné le 12 dans les Etats ; qu'il était revenu le 18 et avait retenu des chambres à Saint-Lawrence-Hall. Il en est reparti le même soir à dix heures et demie. On l'a vu quitter la maison d'un M. Butterfield dans un wagon, en compagnie de trois autres personnes.

Contre-interrogatoire par M. Reverdy Johnson.

D. N'avez-vous pas dit que le jeune Surratt vous avait dit qu'il allait à Montréal, en Avril ?

R. Oui, monsieur.

D. Avez-vous jamais su qu'il y eût été auparavant ?

R. Non, monsieur. Il était ici dans l'hiver de 1864

à 1865, quelquefois à la maison, quelquefois absent; pendant l'hiver de 1864, particulièrement en Novembre, il était à la campagne la plupart du temps; il n'était pas à la maison d'une manière permanente, il s'absentait quelquefois pendant trois ou quatre semaines.

D. Dans le cours de l'hiver, a-t-il été absent assez longtemps pour qu'il ait pu aller au Canada à votre insu?

R. Oui, monsieur, il aurait pu y aller, mais non revenir à la maison sans que je le susse.

D. Avez-vous quelque connaissance qu'il ait été alors au Canada?

R. Non, monsieur.

D. Étiez-vous en intimité avec lui ?

R. En très-grande intimité.

D. Vous a-t-il jamais fait quelque insinuation sur son projet d'assassiner le Président?

R. Non, monsieur. Il m'a dit, à moi et à ma sœur, qu'il avait l'intention d'aller en Europe pour une spéculation de coton; quelqu'un, disait-il, lui avait avancé trois mille dollars; il devait aller à Liverpool, puis à Nassau, et de là à Matamoras pour trouver son frère, qui était dans l'armée rebelle, — dans l'armée de Magruder.

D. Avait-il été au Texas avant la rébellion? C'est du frère que je parle.

R. Je ne sais pas; je n'ai jamais vu le frère.

D. Etiez-vous dans l'habitude de voir le jeune Surratt tous les jours?

R. Oui, monsieur ; nous mangions à la même table, nous occupions la même chambre, il couchait avec moi.

D. Pendant toute cette période, vous ne l'avez jamais entendu faire allusion au projet d'assassiner le Président ?

R. Non, monsieur.

D. Avez-vous jamais rien vu qui vous l'ait fait soupçonner ?

Le colonel Burnett, assistant du juge avocat, fait opposition à cette question, qui est abandonnée par M. Johnson.

D. Vous n'avez jamais entendu, ni lui, ni personne, dire quoi que ce soit à ce sujet depuis le mois de Novembre jusqu'au jour de l'assassinat ?

R. Non, monsieur ; il a dit une fois qu'il allait avec Booth pour se faire acteur ; il a dit aussi qu'il allait à Richmond. Il était bien élevé, et était étudiant en théologie.

D. Etiez-vous étudiant avec lui ?

R. Oui, monsieur, je suis resté au collége un an après lui.

D. Pendant cette période, quel était son caractère ?

R. Il était excellent ; quand il partit, il versa des larmes, et le supérieur lui dit que son souvenir serait toujours conservé par les chefs de l'institution.

Welchmann, interrogé sur le compte de madame Surratt, a répondu comme suit :

D. Vous avez pris pension chez elle depuis le mois de Novembre dernier ?

R. Oui, monsieur.

D. Quel a été son caractère depuis ce temps?

R. Son caractère était exemplaire et digne d'une dame bien élevée sous tous les rapports.

D. Elle est membre de l'Église?

R. Oui, monsieur.

D. Y est-elle assidue?

R. Oui, monsieur.

D. De l'Église Catholique?

R. Oui, monsieur.

D. Avez-vous été à l'église avec elle?

R. Tous les Dimanches, monsieur.

D. Autant que vous pouvez juger de son caractère au point de vue religieux et moral, elle était exemplaire sous tous les rapports?

R. Oui. Elle remplissait ses devoirs tous les quinze jours.

D. Si je vous comprends bien, elle paraissait remplir tous ses devoirs envers Dieu et envers les hommes.

R. Oui, monsieur.

F. H. Lloyd dépose:

Il réside à Surrattsville. Il reconnaît Harold et Atzeroth. Harold est venu plusieurs fois seul à la taverne. Il y est venu aussi avec Surratt et Atzeroth.

Peu de temps avant l'assassinat, les deux derniers y ont laissé deux carabines et des munitions, en disant qu'on viendrait bientôt les reprendre, et qu'en

attendant on les leur gardât cachées entre les solives des planchers.

Le Lundi avant l'assassinat, il a rencontré madame Surratt près de sa maison. Il ne pouvait comprendre ce qu'elle lui voulait, mais elle lui parla d'armes à feu et lui dit qu'on en aurait bientôt besoin.

Dans la soirée du 14, madame Surratt est venue chez lui vers cinq heures, et lui a dit de tenir prêts les objets en question, que l'on allait venir chercher. Elle laissa un fusil de munition enveloppé dans du papier pour être remis aux mêmes personnes, et lui a dit de leur donner aussi une bouteille de whiskey.

Vers minuit, dit Lloyd, je fus appelé, et je trouvai à la porte deux hommes à cheval; l'un était Harold. Il présenta Booth, qui resta à cheval; ce cheval était blanc ou gris-clair, haut d'environ seize mains et demi (la main est de quatre pouces anglais). Harold montait un cheval bai.

Il mit pied à terre, et entra à la barre, où il prit une bouteille de whiskey; il en donna à Booth et en but lui-même; puis il rapporta la bouteille sur le comptoir. Booth n'est pas descendu de cheval. Harold a dit :

« Lloyd, pour l'amour de Dieu, dépêchons-nous; donnez-moi ces choses, » comme si je devais savoir ce qu'il voulait dire. Je les leur donnai. Ils ne restèrent que cinq minutes.

Ils ne prirent qu'une carabine, Booth disant qu'il ne pouvait pas se charger de l'autre, parce qu'il avait la jambe cassée. Au moment où ils allaient partir, Booth me dit :

« Je vais vous apprendre une nouvelle : je suis bien sûr que nous avons tué le président et probablement M. Seward aussi. »

Harold monta à cheval et ils s'éloignèrent. J'ai appris l'assassinat du président le lendemain matin vers neuf heures.

Je n'ai jamais vu le docteur Mudd. Je n'ai jamais vu Arnold non plus ; je ne le connais pas.

Il est six heures et demie. La commission s'ajourne à lundi matin, dix heures.

Sixième Séance, 15 *Mai*. — Outre les défenseurs choisis par les accusés Harold, Mudd, et Mary E. Surratt, les avocats suivants assistent aux débats :

M. William E. Doster, pour Atzeroth et Lewis Payne.

Et M. Walter Cox, pour O'Laughlin.

L'accusé Samuel Arnold a demandé, dans cette audience, à être jugé par un tribunal civil, attendu qu'en temps de paix les conseils de guerre n'ont plus de raison d'être.

Après une courte délibération, le conseil a déclaré l'objection non fondée.

Samuel Arnold a demandé alors à être jugé séparément par le conseil de guerre ; mais le conseil a encore passé outre.

Une partie des dépositions recueillies pendant la séance du 15 n'a pas été publiée. Ce sont celles qui précèdent l'interrogatoire de Mary Van Tine, que nous donnons ci-dessous. Elles établissent qu'un offi-

cier au service de la Confédération et appartenant à l'état-major du général Edward Johnson, s'est lié, vers la fin de 1864, avec Wilkes Booth et un individu nommé Shepherd. A la suite de plusieurs entrevues, Booth assura à l'officier, en présence d'un témoin, que la Confédération n'était pas encore perdue, et il causa plusieurs fois *avec lui et avec d'autres de la mort prochaine du Président Lincoln.* Ses interlocuteurs admettaient généralement que cette mort était devenue nécessaire. Deux autres témoins ont déposé qu'ils ont vu Booth en conférence avec George N. Sanders, pendant un voyage au Canada, et ils croient pouvoir affirmer qu'ils ont vu aussi Booth causer avec Clay, Holcombe et Thompson.

Déposition de Marie Van Tine, examinée par le juge Hatt.

Le témoin tient un hôtel garni à Washington.

D. Voulez-vous regarder les prisonniers qui sont à la barre et nous dire si, au mois de Février dernier, vous avez vu quelqu'un d'entre eux, et lequel?

R. Deux de ces messieurs occupaient des chambres dans ma maison, Arnold et O'Laughlin

D. A quels moments du mois de Février ont-ils pris des chambres dans votre maison?

R. Autant que je puis me rappeler, c'était le 10; mais je ne puis me rappeler exactement la date.

D. Avez-vous connu John Wilkes Booth de son vivant?

R. Je l'ai connu comme venant à ma maison pour

y voir des messieurs qui y occupaient des chambres.

D. Est-il venu souvent rendre visite aux prisonniers O'Laughlin et Arnold?

R. Oui, fréquemment.

D. Les entrevues se passaient-elles entre Booth et eux seuls, ou bien Booth était-il accompagné?

R. Je n'ai jamais vu personne avec lui.

D. Vous rappelez-vous la dernière fois que Booth a joué dans cette ville, vers le 18 ou le 20 Mars?

R. Oui.

D. Les prisonniers vous ont-ils donné des billets pour cette représentation?

R. Oui, j'avais exprimé le désir que lui et M. O'Laughlin me donnassent des billets.

D. Booth paraissait-il être également intime avec ces deux hommes? Avec lequel était-il le plus intime?

R. Je ne puis dire; il demandait tantôt l'un, tantôt l'autre; cependant je crois qu'il demandait plus souvent O'Laughlin.

D. Avez-vous vu quelques armes dans leur chambre?

R. J'y ai vu une seule fois un pistolet.

Contre-interrogatoire du témoin, par l'avocat M. Cox.

D Les prisonniers ont-ils dit qu'ils étaient ou qu'ils avaient été dans le commerce des huiles?

R. Qu'ils y étaient.

D. Était-ce pendant la première ou la dernière partie du temps qu'ils ont demeuré chez vous?

R. Je pense qu'ils étaient chez moi depuis deux ou trois semaines.

D. Les visites de Booth étaient-elles plus fréquentes en Février ou en Mars, pendant la dernière partie du temps qu'ils étaient chez vous?

R. Je pense que c'était à peu près la même chose pendant tout le temps; il venait assez constamment.

D. Avez-vous été présente à quelqu'une de leurs conversations?

R. Non, jamais.

D. Vous n'avez jamais rien su de leurs conversations?

R. Non.

Témoignage de Henri Williams, homme de couleur.

D. Dites à la cour si vous connaissez les prisonniers O'Laughlin et Arnold; regardez, et dites si vous les avez déjà vus?

R. Je connais M. O'Laughlin, mais non Arnold.

D. Avez-vous jamais rencontré M. O'Laughlin, et où?

R. A Baltimore.

D. Quand?

R. En Mars dernier; je lui ai porté une lettre.

D. De qui était cette lettre?

R. De M. Booth.

D. John Wilkes Booth, l'acteur?

R. Oui, monsieur.

D. Lui portiez-vous des lettres à lui seul, ou à lui et à Arnold?

R. J'en ai porté une à Arnold, je l'ai donnée à une dame qui me dit qu'elle la lui remettrait.

M. Cox, le défenseur, fit observer qu'il s'opposait à ce qu'on poursuivît cette question. Cette objection ne fut pas admise et l'interrogatoire continua.

D. Ainsi, vous avez délivré cette lettre à la pension de O'Laughlin. Vous a-t-il dit où O'Laughlin demeurait?

R. Il m'a dit qu'il demeurait dans Exeter Street.

D. Mais avez-vous porté la lettre à Arnold?

R. Non, monsieur; j'en ai porté une à la maison, je ne savais pas moi-même pour qui elle était.

D. De qui était cette lettre?

R. M. Booth me l'avait donnée; il m'avait demandé si je voulais porter une lettre à cette maison; il m'a dit de l'emporter au numéro qui était sur la lettre.

D. En avez-vous porté plus d'une?

R. Deux.

D. A qui avez-vous donné la seconde?

R. A M. O'Laughlin.

D. Pour qui O'Laughlin vous dit-il que la lettre était?

R. Eh bien, je lui ai dit : Voici une lettre que M. Booth m'a donnée pour vous, et ce fut tout.

D. Alors Booth vous a dit que la lettre était pour O'Laughlin.

M. Cox fit une nouvelle objection.

Le juge avocat général remarqua que le seul objet en vue était d'établir l'intimité qui existait entre ces individus au moyen de leur correspondance.

M. Cox dit qu'il n'admettait aucune preuve provenant de l'envoi d'une lettre à qui que ce soit. C'était un acte qui ne regardait que Booth et dont le défendeur n'était pas responsable.

Le juge avocat général dit alors qu'il ne se servait pas de la lettre comme témoignage, mais seulement du fait de leur correspondance. Finalement, l'objection a été rejetée par la cour.

D. Quand avez-vous porté cette lettre?

R. C'était en Mars.

D. En êtes-vous sûr?

R. Oui, monsieur.

D. En Mars dernier?

R. Oui, monsieur.

Déposition de J. P. Early.

Le témoin connaissait O'Laughlin; il a voyagé avec lui de Baltimore à Washington le Jeudi, veille de l'assassinat. A l'arrivée, O'Laughlin lui demanda de l'accompagner à l'Hôtel National.

D. L'avez-vous vu avec Booth?

R. Non; je n'ai vu Booth qu'une fois, sur la scène.

D. Avez-vous vu O'Laughlin ce jour-là?

R. J'ai été avec lui la plus grande partie de la journée. Nous avons couché cette nuit-là à l'Hôtel

Métropolitain ; nous sommes allés le matin à la maison de Welch et nous avons déjeuné à quatre. Comme nous passions devant l'Hôtel Métropolitain, je me suis arrêté pour aller aux cabinets d'aisance. Quand je suis sorti j'ai rencontré M. Anderson qui m'a dit qu'il attendait O'Laughlin ; qu'il était monté pour voir Booth ; nous avons attendu trois quarts d'heure, et comme il ne descendait pas, nous sommes partis.

D. A quelle heure est-il allé chez Booth ?

R. Je pense que c'était vers midi.

D. A quelle heure l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

R. J'ai bu considérablement ; je me rappelle l'avoir vu sortir assez tard du restaurant de Lee Shore. Il était avec Fowler ; je ne me rappelle pas si c'était avant ou après l'assassinat. Je suis allé me coucher immédiatement. Fowler avait été employé par le frère d'O'Laughlin.

D. O'Laughlin est-il retourné à Baltimore ?

R. Le lendemain, par le train de trois heures, nous sommes allés, en arrivant, à la recherche de la femme d'un gentleman qui était malade à Washington, et de là chez O'Laughlin En sortant, il me dit qu'il ne coucherait pas à la maison. Je vis son frère, qui me dit qu'on le tourmenterait à cause de son intimité avec Booth.

Contre-interrogatoire par l'avocat M. Cox.

D. Qui était avec O'Laughlin et vous ?

R. Anderson et Edward Murphy.

D. Qu'étiez-vous venu faire ?

R. Voir les illuminations.

D. Où avez-vous passé la nuit du Jeudi?

R. A l'Hôtel Métropolitain; Anderson, Smith, et moi, nous avons couché dans la même chambre; et comme il avait signé le registre le dernier, on lui donna une autre chambre. Le lendemain, je l'ai réveillé, et nous sommes descendus déjeuner à la maison Welch, sur l'avenue de la 10e rue, et ensuite nous sommes revenus à l'Hôtel National.

D. Vous ne savez s'il vit Booth?

R. Je ne sais pas, monsieur; nous sommes restés trois quarts d'heure à l'attendre dans l'hôtel, et comme il ne descendait pas, Anderson décida de s'en aller; mais, comme nous sortions, il se fit faire quelques cartes par un écrivain; nous avons descendu l'avenue jusqu'au restaurant de Lee Shore, je pense, et comme il n'était pas là, nous sommes revenus prendre les cartes que l'écrivain avait faites pour Anderson; il écrivit mon nom sur une de ces cartes, et nous avons alors décidé d'envoyer ces cartes à la chambre de Booth pour avertir O'Laughlin de descendre; les cartes nous furent rapportées, puisqu'il n'y avait personne dans la chambre.

D. Combien de temps O'Laughlin a-t-il été dans votre compagnie ce jour-là?

R. Nous avons fait une promenade dans différentes parties de la ville, et nous sommes revenus dîner à la maison de Welch.

D. O'Laughlin vous a-t-il accompagné après dîner?

R. Je me rappelle seulement qu'il est venu de

cinq à six heures avec moi chez un ami. Nous sommes montés ensuite auprès du dépôt de Baltimore ; nous sommes revenus chez Lee Shore, et nous avons fini par aller souper chez Welch.

D. Alors vous étiez chez Lee Shore après l'assassinat. Y avez-vous passé la nuit?

R. Tous, monsieur.

D. Et O'Laughlin ?

R. Je n'en sais rien. Murphy aussi n'y était plus.

D. Quelle était sa conduite?

R. Saine, autant que j'ai pu le voir ; il était un peu jovial.

D. Etait-il de bonne humeur ?

R. De très-bonne humeur en montant dans l'omnibus.

D. Quelque peu nerveux?

R. Oui, monsieur.

Samuel B. Strugg a vu O'Laughlin avec Booth vers le 1er Avril ; ils parlaient d'une manière intime dans une maison voisine du département du Trésor. Booth parla presque tout le temps. Quand j'arrivai, O'Laughlin me prit à part et me dit que Booth était occupé avec un ami.

Contre-interrogatoire par M. Cox.

D. Vous dites que vous avez assisté à la conférence qui a eu lieu dans une maison de l'avenue? Pouvez-vous nous dire avec certitude la date de cette conférence ?

R. Je le pourrais si j'avais en main les passes que

j'avais obtenues; mais je ne puis pas le dire d'une manière positive,

Déposition de David Stanton.

D. Examinez le prisonnier O'Laughin et dites à la cour si vous l'avez jamais vu antérieurement en donnant les dates?

R. Je l'ai vu. C'est celui qui est entre les deux soldats.

D. Dites-nous quand et où vous l'avez vu.

R. La nuit qui précéda l'assassinat, à la maison du secrétaire de la guerre. Il resta là quelques moments jusqu'à ce que je l'eusse invité à sortir.

D. Avez-vous eu quelque conversation avec lui dans la maison?

R. Je lui demandai ce qu'il faisait là. Il me pria alors de lui dire où était le secrétaire. Je lui répondis qu'il se trouvait sur le perron.

D. A quelle heure était-ce ?

R. Vers dix heures et demie, il y avait foule devant la maison ; on donnait une sérénade au général Grant et au secrétaire de la guerre.

D. Avez-vous vu un homme en embuscade près de la maison?

R. Non; il était onze heures avant que je fusse arrivé. O'Laughlin me demanda simplement où était le secrétaire ; je le lui indiquai, mais il n'alla pas le voir et ne me dit pas quelle affaire l'amenait.

Septième Séance, 16 *Mai*. — Parmi les témoins entendus, se touve M. Browing, secrétaire particulier du Président Johnson, qui a déclaré que, le soir de l'assassinat, il a trouvé dans sa boîte aux lettres une carte adressée au Président, et portant ces mots : « Je ne voudrais pas vous déranger, êtes-vous chez vous ? J. Wilkes Booth. »

Le major Knox et le sergent Hutter ont déclaré que, le 13 Avril, la résidence du secrétaire de la guerre était illuminée en l'honneur des récentes victoires. Le général Grant, sa femme et d'autres personnes se trouvaient dans la maison à ce moment. O'Laughlin, que les témoins déclarent reconnaître, s'est introduit dans la maison, et répondant à une question, il a prétendu être un homme de loi qui connaissait parfaitement le secrétaire Stanton. L'accusé paraissait ivre. Il a demandé à entrevoir le général Grant. Cela se passait vers neuf heures.

Le docteur Stone a rendu compte de l'état de M. Lincoln immédiatement après le crime. La balle extraite de la tête est montrée au témoin, qui la reconnaît, l'ayant marquée avec un canif des initiales « A. L. »

Le sergent Cobb, qui se trouvait de garde sur le pont de l'Arsenal maritime la nuit de l'assassinat, a vu Booth et son compagnon passer dans le Maryland. Interpellé par le témoin, Booth répondit qu'il se rendait à sa maison, à la campagne, près de Greensboro.

Le pistolet trouvé dans la loge du théâtre a été présenté à la cour et identifié.

Le lieutenant Lavett, envoyé à la poursuite de l'assassin, a fait un rapport intéressant de son expédition et a rendu compte des faits et gestes du Dr Mudd, qui a soigné la jambe de Booth. La botte, qui a dù être coupée, est présentée à la cour. Elle porte à l'intérieur ces mots : « J. Wilkes. »

L'officier Lloyd, qui s'était également mis à la poursuite des fugitifs, a déclaré que le Dr Mudd nia d'abord les avoir vus, mais qu'ensuite il se rappela avoir donné des soins à Booth, bien que celui-ci cherchât à se déguiser.

Les dépositions de plusieurs employés du théâtre Ford, rendant compte des allées et venues de Spangler dans la journée du 14, de ses rapports avec Booth et des arrangements qu'il avait pris pour faciliter sa fuite, compromettent gravement cet accusé.

Nous croyons devoir rapporter avec quelque étendue le témoignage de Henry Steinacher. C'est Cockerell qui a donné à Steinacher la majeure partie des renseignements que celui-ci produit, et c'est de ces propos de seconde main que Steinacher témoigne devant la cour.

D. Vous rappelez-vous les traits de Booth? Regardez cette photographie.

R. Il y a de la ressemblance, mais la figure était plus pleine.

D. Avez-vous eu quelques conversations relativement aux affaires publiques, tandis que vous étiez avec lui?

R. Oui, monsieur.

D. Veuillez raconter ce que vous a dit Booth à l'égard du projet d'attaque contre le Président des États-Unis. Rapportez tout ce qu'il a dit.

R. Booth et d'autres m'ont demandé ce que je pensais sur la probabilité du succès de la Confédération, et je leur ai dit qu'après une chasse comme celle que nous avions reçue à Gettysburg, les choses me paraissaient bien sombres. Booth m'a dit : « C'est un non-sens. Si seulement nous jouons convenablement notre rôle, la Confédération gagnera son indépendance ; il faut que le Vieux Abe *must go up the spout*, et la Confédération sera indépendante, n'importe comment. »

D. Comment avez-vous compris cette expression : *Must go up the spout?*

R. C'était une expression usuelle, signifiant qu'il fallait le tuer ; je l'ai toujours comprise ainsi.

D. Les citoyens qui étaient avec lui ont-ils pris part à la conversation?

R. Oui, monsieur.

D. Partageaient-ils ses sentiments?

R. Certainement.

D. Booth savait-il que vous fussiez un soldat Confédéré?

R. Oui, monsieur.

D. Vous êtes-vous trouvé avec un certain nombre d'officiers Confédérés, avec la brigade Stonewall?

R. Oui, monsieur; c'était trois ou quatre jours après, je fus appelé dans un des camps régimentaires et l'on me dit que des étrangers de mes amis

désiraient me voir; je ne savais qui c'était; lorsque j'arrivai au camp, je trouvai ces trois personnes, et fus présenté par le capitaine Randolph à Booth et à Stephens.

D. Était-ce là la brigade Stonewall?

R. C'était au camp du deuxième régiment de la Virginie.

D. Savez-vous ou ne savez-vous pas s'il y a eu un meeting secret des officiers à cette occasion?

R. Le soir même il y a eu un meeting secret auquel je n'ai pas été admis,

D. Vous a-t-on dit quel était le but de ce meeting et ce qui y avait été décidé?

R. Un officier qui avait assisté au meeting m'a dit ce qui s'était passé.

D. Booth assistait-il à ce meeting?

R. Je le crois; ils étaient tous réunis.

D. Que vous a-t-il dit sur l'objet et les résolutions de ce meeting?

R. L'objet du meeting était, d'après ce que j'ai appris ensuite, d'envoyer certains officiers en service détaché au Canada et sur les frontières, de délivrer les prisonniers, de réduire les villes du Nord en cendres, et finalement, de courir sus aux membres du cabinet et de tuer le Président. Tel était l'objet principal. J'ai entendu dire cela plus de mille fois, mais jamais autant qu'à l'époque où j'ai été informé que c'était là le but du meeting; j'avais toujours auparavant considéré cela comme une rodomontade banale.

D. Quel est le nom de l'officier qui vous a ainsi renseigné sur le but du meeting?

R. Un lieutenant Cockerell.

D. A quelle partie du service appartenait-il, savez-vous?

R. Au régiment Virginien, je crois, et à la même compagnie que le capitaine Beall, le capitaine qui a été exécuté à l'île du Gouverneur.

D. A-t-il été dit quelque chose sur le rôle que le capitaine Beall, le même qui a été exécuté, devait remplir dans ces mouvements au Nord?

R. Cockerell m'a dit que Beall était en service détaché, et que nous entendrions parler de lui.

D. Cockerell était membre du meeting, avez-vous dit?

R. Oui, monsieur.

D. Avez-vous vu à ce moment Booth et Cockerell en rapport ensemble?

R. Je ne les ai pas vus particulièrement; je les ai vus ensemble dans la foule.

D. Booth faisait société avec tous les officiers?

R. Au moins avec beaucoup d'entre eux.

D. Avez-vous eu connaissance de quelque autre secrète association ou meeting ayant un but semblable à une époque quelconque, dans le service auquel vous étiez attaché?

R. Je n'ai pas entendu parler de l'existence d'ordres secrets ayant certains objets dans le but d'assister la Confédération ; j'ai souvent entendu prononcer un nom, celui du Cercle-d'Or, et plusieurs fois celui des Fils de la Liberté.

D. Combien d'années dites-vous que vous avez été dans le service des Confédérés?

R. Pas tout à fait trois ans.

D. Dites si dans la dernière ou dans les deux dernières années, depuis que les revers de la Confédération ont commencé, il n'a pas été souvent et librement parlé, comme un but auquel il faudrait arriver, de l'assassinat du Président des États-Unis?

R. Oui, monsieur, j'en ai entendu parler bien souvent.

D. N'en avez-vous pas entendu parler librement dans les rues de Richmond, parmi les personnes attachées au gouvernement rebelle?

R. Oui, monsieur.

D. Vers quelle époque vous rappelez-vous avoir, pour la dernière fois, entendu des propos de ce genre à Richmond?

R. Après la bataille de Chancellorsville, alors que le général Kilpatrick, je crois, était en incursion près de Richmond; à cette époque j'en ai entendu quelque chose : j'étais alors en congé à Richmond.

D. Ne dites-vous pas que, lorsqu'on exprimait le sentiment de la nécessité de l'assassinat du Président des États-Unis, ce sentiment était généralement partagé dans le service?

R. Oui, monsieur.

D. Le service détaché dont vous parlez, n'avait-il pas trait au Canada, et à la destruction des villes du Nord, le long de la frontière Canadienne?

R. Cela voulait dire hors des lignes Confédérées, soit dans les villes du Nord, soit au Canada.

D. Comprenez-vous que le « service détaché » devait être exécuté dans cette direction le long de la frontière Canadienne et dans nos villes du Nord ?

R. Le « service détaché » était une locution convenue dans l'armée Confédérée dans un tel but.

D. Cela signifie ce genre de guerre ?

R. Oui, monsieur.

D. Vous voulez dire qu'il s'agissait de réduire en cendres les villes du Nord. Comprenez-vous que le moyen qui devait être employé dans ce genre de guerre était de mettre le feu à nos villes ?

R. Oui, monsieur, brûler les villes et en amener le peuple à être fatigué de la guerre, et, par ce moyen, déterminer une révolution parmi la population du Nord, tel était le plan.

Cette déposition, comme on le voit, indique, jusqu'à un certain point, les relations de Booth avec quelques officiers du Sud, et la connexion qui existerait entre la tentative d'incendie et l'assassinat du Président. Elle confirme également le fait que des propos de ce genre se colportaient soit dans l'armée, soit à Richmond ; ce qui, du reste, n'est un mystère pour personne, puisque, à certaine époque où les affaires de la Confédération commençaient à rouler sur la pente du désastre, on a vu les journaux du Sud y faire des allusions menaçantes. On verra plus tard comment ces propos vagues et indéterminés qui ne s'appuient, dans leur partie la plus importante, que sur un témoignage par ricochet, sont les seuls qui impliquent directement soit le Président

de la Confédération, soit les autres personnages compris avec lui dans l'horrible accusation lancée contre eux.

Voici aussi, dans ses détails principaux, la déposition d'une dame de New-York, qui a trouvé une lettre dans laquelle la personne à laquelle elle était adressée était désignée comme devant être la Charlotte Corday du dix-neuvième siècle.

Cette dame est madame Mary Hudspeth, qui réside à Harlem. Dans le mois de Novembre dernier, elle s'est trouvée dans un *car* de la troisième avenue, à côté de deux individus dont l'un, suivant la conversation qu'ils avaient ensemble, devait partir le surlendemain pour Washington, et l'autre le soir même pour Newburg et Newbern. L'un était bien mis et de tournure distinguée. Le témoin croit reconnaître Booth, d'après le portrait qui lui est présenté; l'autre était vêtu grossièrement et paraissait vulgaire; il prenait le nom de Johnson. Le premier, qui était près de la dame, portait de faux favoris et avait une main gantée; l'autre était nue et remarquablement belle. L'autre témoignait un grand regret de n'avoir pas été désigné pour aller à Washington à la place de son camarade. Ils descendirent vers la vingt-sixième ou la vingt-septième rue. Quand ils furent éloignés, la fille de madame Hudspeth ramassa une enveloppe qu'ils avaient laissé tomber. Cette enveloppe contenait deux lettres, dont voici la traduction : —

« Cher Louis, voici enfin arrivé le temps que nous avons tous si vivement désiré, et c'est de vous que tout dépend. Comme il était convenu, avant votre départ, nous devions tirer au sort. Nous avons fait en conséquence, et c'est vous qui devez être la Charlotte Corday du dix-neuvième siècle. Quand vous vous rappellerez le vœu terrible, solennel par lequel nous nous sommes liés, vous comprendrez qu'il n'y a pas à reculer. Abe doit mourir, et maintenant. Vous pouvez choisir vos armes, la coupe, le couteau, la balle. La coupe nous a manqué une fois et peut nous manquer encore. Johnson, qui vous remettra cette lettre, a été comme un enragé démon depuis le meeting, parce que ce n'est pas sur lui qu'est tombé le lot de débarrasser le monde du monstre. Il dit que le sang de son vieux père à cheveux blancs et celui de son noble frère l'appellent à la vengeance, et que cette vengeance il l'aura. Si ce n'est pas sur la tête principale, ce sera sur celle de quelqu'un des généraux altérés de sang. Butler lui conviendrait.

« Comme nos plans étaient bien mûris et bien arrêtés, nous nous sommes séparés, et, au moment de partir pour Détroit, je veux vous dire seulement que tout repose sur vous. Vous savez où trouver vos amis. Vous savez vous déguiser si parfaitement et si complétement, qu'à moins de le savoir, aucune dépêche télégraphique de police ne pourrait vous faire arrêter. Le gentleman anglais Harcourt ne doit pas agir avec précipitation; il a dix jours, vous vous le rappelez. Frappez pour vos foyers, frappez pour votre

pays, prenez votre temps, mais frappez juste. Faites-vous introduire, flattez-le, écoutez ses histoires, la brute n'en a plus beaucoup à raconter à ses amis terrestres. Faites tout et rejoignez-nous à l'endroit convenu dans la quinzaine. Jointe à cette lettre, vous en trouverez une de la pauvre Leenea. Je vous dirai le motif de ceci quand je vous reverrai. Répondez-moi par Johnson. Je voudrais aller près de vous, mais mon devoir m'appelle dans l'Ouest. Vous entendrez probablement parler de moi à Washington. Saunders ne fait rien de bon pour nous en Canada. »

La seconde lettre n'a aucune importance particulière. Elle est écrite par une femme éplorée qui supplie son mari de revenir près d'elle. Elle est adressée à Louis, de même que la précédente, qui commence, comme on l'a vu, par ces mots : « Cher Louis », ce qui ne concorde pas avec la personnalité de Booth.

D. Qu'avez-vous fait de ces lettres après en avoir reconnu le caractère?

R. Je les ai portées d'abord au général Scott, qui m'a demandé de les lui lire. Il a pensé qu'elles étaient d'une grande importance et m'a engagée à les remettre au général Dix. J'ai suivi son avis, et je les ai remises au général Dix.

Cette déposition a été suivie de celle de John Deveney, qui a affirmé avoir vu John Wilkes Booth causer avec George N. Saunders à l'hôtel Saint-Lawrence, à Montréal. Ils paraissaient en conversa-

tion confidentielle, et il les a aussi vus buvant ensemble à l'hôtel Dowley. C'était bien, le témoin en est certain, George N. Saunders, qui était autrefois agent de la marine à New-York. Il est moins positif à l'égard de Clay, de Holcomb, et de Thompson. Il termine en disant : « Saunders dit qu'il ne l'a jamais vu, mais Saunders dit un mensonge, car je l'ai vu; je l'ai vu causer avec lui. »

Viennent ensuite divers témoignages relatifs à Spangler, employé au Théâtre Ford comme machiniste. Il en résulte que Booth venait quelquefois au théâtre à cheval, qu'il avait l'habitude d'entrer par la porte de derrière; que, dans ces occasions, Spangler gardait son cheval, le mettait à l'écurie, et en avait soin; que, le soir de l'assassinat, Booth est venu, qu'il a appelé Spangler pour lui remettre son cheval, que Spangler l'a fait garder par un autre personne, et est retourné à ses occupations sur la scène. Il est attesté en outre que, dans la journée, M. Ford a été décorer la loge du Président, qu'il a emmené avec lui plusieurs des machinistes, dont Spangler faisait partie, pour retirer la cloison, et que, cette besogne faite, Spangler a quitté la loge avec les autres. Il n'est pas établi qu'il y soit resté seul un instant, ni qu'il ait placé la barre de bois pour condamner la porte, ou fait le trou de vrille ou dévissé les serrures.

Une déposition intéressante est celle d'un acteur nommé Samuel Knapp Chester, à qui, en Novembre dernier, Booth a révélé ses desseins en l'engageant

à entrer dans le complot. Il ne s'agissait encore, à cette époque, que d'enlever le Président avec plusieurs membres du gouvernement, et de les conduire à Richmond. Chester a résisté malgré les offres d'argent qui lui étaient faites. Booth a ensuite cherché à l'intimider par des menaces; mais, finalement, il a renoncé à ses poursuites, sous la promesse formelle du secret.

Les autres témoignages n'ont pas d'intérêt.

Huitième Séance, 17 *Mai*. — A l'ouverture de l'audience, le général Harris a rappelé que samedi dernier il avait fait opposition à l'admission de l'honorable M. Roverdy Johnson comme conseil, par le motif que, dans une lettre datée de Baltimore, 7 Octobre dernier, il avait déclaré que le serment prescrit par la convention constitutionnelle était illégal. Le général Harris, à l'appui de son opposition, a lu la lettre en question, concluant en ces termes : —

« C'est en réalité la seule voie qu'ait le peuple de se protéger, et aucune loi morale ne peut être violée par ce moyen, parce que l'exigence du serment est au delà de la portée de la constitution, et que cette exigence est également nulle. »

On a remarqué que depuis le 16 M. Reverdy Johnson n'a pas assisté aux débats On explique ce fait par l'opposition du général Harris. On dit qu'il a été exclu. Madame Surratt est assistée par deux autres avocats.

Jusqu'à ce jour, la presse et les personnes nécessaires au procès avaient seules été présentes aux séances. Une vingtaine de personnes étrangères aux débats, presque toutes des dames, y assistaient aujourd'hui. On n'est admis que sur un permis du général Hunter.

Les interrogatoires de cette séance ont roulé à peu près exclusivement sur la fuite de Booth et de Harold, jusqu'au moment de leur capture. Les incidents qui en ressortent ont tous été rapportés dans les comptes rendus précédents. La seule circonstance nouvelle qu'ils révèlent, c'est que le docteur Mudd avait été précédemment, à n'en pas douter, en rapport avec Booth, et que, dans le mois de Novembre dernier, il l'avait présenté à un fermier du bas Maryland, à l'occasion d'un achat de chevaux. Les réticences et les dissimulations du docteur Mudd tendent à le compromettre gravement, quoique, tout en établissant une complaisance coupable pour faciliter la fuite des assassins, elles ne fournissent aucune preuve légale de sa complicité dans l'assassinat.

La comparution du sergent Corbett, qui a fait feu sur Booth dans la grange, a causé une certaine sensation. Elle a eu pour effet de faire sortir la plupart des accusés de l'état de prostration dans lequel ils sont plongés et d'exciter leur curiosité. Il n'a, du reste, fait connaître aucun incident qui n'ait déjà été publié. Il a expliqué comment il avait été amené à tuer Booth après avoir offert d'entrer seul dans la grange pour le saisir, en réitérant la déclaration

qu'il n'avait tiré que quand il avait vu la vie de ses camarades menacée.

M. John F. Coyle, l'un des propriétaires du *National Intelligencer* de Philadelphie, a été appelé à témoigner sur le fait que Booth aurait déclaré, avant de mourir, avoir rédigé à l'intention de ce journal une longue lettre exposant les motifs qui l'avaient décidé à l'assassinat. M. John F. Coyle a affirmé qu'il n'avait jamais reçu aucun document de ce genre.

A propos de lettres, on se rappelle qu'à l'ouverture du procès, le bruit a été répandu qu'on avait trouvé sur le cadavre de Booth un papier contenant la preuve formelle de la complicité de M. Jefferson Davis dans l'assassinat. On reparle aujourd'hui de cette prétendue lettre, et voici ce qui transpire à ce sujet : —

La lettre en question est écrite en chiffres. Elle était dans la poche de Booth ; on n'avait pu la lire tout d'abord, faute d'avoir la clef de l'écriture de convention. Mais une autre lettre écrite en caractères semblables avait été trouvée antérieurement dans la maison de M. Jefferson Davis, à Richmond, et celle-ci, à laquelle on n'avait primitivement attaché que peu d'importance, a servi à faire déchiffrer celle-là. On ne sait pas encore ce qu'a révélé cette lecture, mais on affirme qu'il en résulte la preuve que M. Davis était en communication avec les émissaires du Canada, et que le sujet de la correspondance était l'assassinat projeté, lequel était clairement favorisé par M. Davis.

Nous donnons ces assertions sous bénéfice d'inventaire; comme on le voit, le procès, qui, en somme, n'a pas été très-émouvant jusqu'ici, touche aux questions brûlantes et va enfin satisfaire la légitime impatience du public. Il ne s'agit guère, en effet, du ramassis de misérables qui sont sur les bancs et qui, à une ou deux exceptions près, ne méritent pas grand intérêt. Mais la chose importante, ce qui donne à cette affaire une grandeur historique, c'est la question de savoir si, oui ou non, les chefs du gouvernement Confédéré, qui s'étaient concilié la sympathie et le respect du monde, se sont souillés, eux et leur cause, d'un crime réprouvé par la morale de tous les pays et de tous les temps.

Or le moment est arrivé où « il faut » que ce mystère soit dévoilé. On attend les preuves, et l'opinion publique les demande; quand elles seront fournies, nettes, éclairées, substantielles, et surtout « authentiques », il n'y aura plus une voix aux États-Unis, ni ailleurs, pour réclamer les moindres circonstances atténuantes en faveur de M. Jefferson Davis et de ses affidés. Jusque-là, les déclamations, les injures, les indécences prodiguées par une certaine presse sont de trop. Le moment est assez solennel pour qu'on l'attende avec dignité. Il y va de l'honneur d'une partie éminente de la nation Américaine.

Neuvième séance 19 *Mai.* — Le témoin William Williams, dûment assermenté, dépose que, faisant

partie d'un détachement envoyé à la poursuite de Booth, il s'est présenté à la résidence du docteur Mudd le 18. Celui-ci était absent, mais sa femme s'offrit à aller le chercher dans le voisinage. Quand il revint, le témoin lui demanda s'il avait connaissance du passage de deux étrangers dans la localité; il répondit négativement. Questionné sur la nouvelle de l'assassinat du Président, il répondit d'une manière évasive qu'il en avait entendu parler à l'église dans la matinée du Dimanche. Le 21, le témoin revint avec son détachement pour procéder à l'arrestatíon du docteur. Il le trouva chez lui. Il confessa avoir reçu deux hommes dans la nuit du 14, dont l'un avait une jambe cassée ; mais, quoiqu'il eût été présenté à Booth antérieurement, il déclara ne point l'avoir reconnu.

Madame Mudd a dit que son mari avait soigné le blessé, dont une botte était restée dans la maison. En examinant cette botte, le témoin y vit le nom de Wilkes Booth, écrit à la main par le bottier Newyorkais qui l'avait confectionnée. Les deux étrangers sont partis à cheval dans l'après-midi du Samedi.

Le contre-interrogatoire de ce témoin ne révèle aucun fait nouveau.

Le témoignage du témoin Simon Gavaben, un ami du docteur Mudd, corrobore les faits énoncés dans la déposition précédente. Le docteur Mudd a d'abord nié avoir connaissance du passage des deux étrangers, puis, pressé de questions, il a avoué leur avoir donné asile, sans les connaître. Ce témoin as-

sure que le docteur a été les conduire jusqu'à un mille de sa résidence, et leur a indiqué la route qu'ils devaient suivre.

Madame Emma Offult, belle-sœur de M. Lloyd, est ensuite interrogée. La déposition de ce témoin ne porte que sur des faits concernant l'entrevue tenue le 11 Avril, à Uniontown, entre madame Surratt et M. Lloyd.

Le témoin suivant est le nommé William Jett, ancien soldat Confédéré, employé dans les bureaux du commissariat. Dans la matinée du 18 Avril, il aperçut sur sa route en se rendant dans ses foyers, dans le comté de Fauquier, un wagon dont il vit sortir Harold. A la vue d'un uniforme Confédéré, celui-ci devint communicatif et demanda au témoin s'il ne cherchait pas à lever une troupe de guérillas pour se rendre dans le Sud. Harold ajouta brusquement : « Je suis ici avec mon frère blessé, et nous sommes les assassins du Président. » Le témoin et ses compagnons se rendirent à Bowlinggreen avec Harold, laissant Booth à la ferme de Garrett. Harold revint plus tard à cet endroit, où il fut fait prisonnier et Booth tué. Dans le contre interrogatoire, le témoin dit que Harold a désigné Booth du doigt, pendant qu'il s'avançait vers la petite troupe en s'écriant : — « Voilà là-bas l'homme qui a tué le Président. »

L'accusé Harold paraît en proie à une vive surexcitation pendant tout le cours de cette déposition.

Le lieutenant-colonel Conger et le sergent Corbett viennent déposer des faits concernant la scène de la

grange et la mort de Booth, dont tous les détails sont familiers à nos lecteurs. Les témoins ont reconnu comme appartenant à Booth tous les objets saisis sur sa personne après qu'il eût été mortellement frappé. Ils déclarent n'avoir trouvé sur Harold qu'un morceau de carte géographique représentant la portion de la Virginie connue sous le nom de *Virginia Neck.*

Dans le contre-interrogatoire, le témoin Conger se rappelle confusément avoir entendu dire à Booth dans la grange : « Voici un homme qui demande à sortir (Harold) et qui n'a rien fait dans cette affaire. » Le sergent Corbett va plus loin et assure que Booth a dit : « Je déclare devant mon Créateur que cet homme est innocent de tout crime quel qu'il soit. »

John Flechter, contre-maître de la maison de louage de chevaux et de voitures de Naylor, a sellé un cheval pour Atzeroth et un autre pour Harold dans l'après-midi du 14. Il s'étend longuement sur les circonstances dans lesquelles il a loué des chevaux à ces deux accusés, mais il ne signale aucun fait important.

Les dépositions qui suivent roulent principalement sur les relations de Booth dans la ville de Washington.

Dixième Séance, 20 *Mai*. — D. Reeve, opérateur du télégraphe, résidant à Brooklyn (Long Island), a reconnu une dépêche qui lui a été remise par Booth à l'Hôtel Saint-Nicolas, le 23 Mars, pour être trans-

mise à Levis G. Weichman. Elle ne porte que ces mots : « Dites à John de télégraphier immédiatement le numéro et la rue. » Le témoin remit ensuite le message à John Surratt, qui, sur une demande de renseignements à propos de cette dépêche, lui répondit : « Ne soyez pas si diablement curieux. » Le témoin a pris pension chez madame Surratt, après le 4 Mars; mais il ne saurait indiquer de date précise. Il dit que Booth, John Surratt, Payne, Atzeroth, et plusieurs autres individus, dont il ne connait pas les noms, sont rentrés un jour très-agités, après une excursion à cheval. Plusieurs étaient armés. Surratt aurait dit que « l'affaire était manquée », et il se montrait de fort mauvaise humeur. Le témoin déclare que, le matin après l'assassinat du Président, il a pensé que son devoir était de se mettre à la disposition du Gouvernement pour l'aider à découvrir et à arrêter les coupables.

Reeve fait mention dans sa réponse d'une femme soi-disant française, qui se faisait appeler madame Surratt. C'était un coureuse de blocus, qui disait ne redouter nullement les conséquences de son trafic illicite, « parce qu'elle pouvait invoquer la protection du ministre ou du consul de France ».

Le témoin J. Weichmann est rappelé. Il a pris pension chez madame Surratt, et rend compte des allées et venues suspectes des conspirateurs. Peu de jours après, le 4 Mars, Booth, Payne, Surratt, Atzeroth, et trois autres individus sont partis à cheval pour une expédition. A leur retour, Surratt déclara

que toutes ses espérances s'étaient évanouies. Lui et ses compagnons se montraient très-surexcités.

L'expédition à laquelle les témoins Reeve et Weichmann font allusion était probablement une première tentative d'assassinat, qui a avorté. On attend d'autres témoignages pour se rendre exactement compte des intentions des conspirateurs ce jour-là. Pour le moment, le témoin Weichmann ne peut donner à ce sujet que de vagues renseignements.

Les témoins entendus s'accordent à démontrer que Payne est bien l'homme qui a ensanglanté la maison Seward. De nouvelles dépositions compromettent également de plus en plus O'Laughlin. Des preuves nouvelles de son intimité et de sa correspondance mystérieuse avec Booth ont été fournies à cette audience.

James Walker, homme de couleur, demeurant dans Pennsylvania House, en Avril, certifie qu'Atzeroth est entré dans cette maison le 15 Avril, vers deux heures du matin, et qu'il en est reparti le même jour entre cinq et six heures du matin.

William Clendenin reconnaît un couteau ramassé près du coin des rues F et 9e, dans la matinée qui a suivi l'assassinat, par une femme de couleur.

Mac Phail, agent de la police secrète, déclare qu'Atzeroth lui a dit avoir jeté un couteau, et que dans une poche d'une redingote trouvée dans la chambre de l'accusé, on a découvert un pistolet appartenant à Harrold.

Le lieutenant W. R. Klein certifie qu'il a vu le

prisonnier Atzeroth à Pennsylvania House. Il lui a demandé : « Avez-vous entendu parler de l'assassinat du Président ? » Ce à quoi Atzeroth a répondu : « Oui, c'est une chose terrible ! » Le témoin s'est réveillé à sept heures du matin. A ce moment, l'accusé était déjà parti. Quelques instants avant l'assassinat, le lieutenant Klein aperçut un couteau dans le lit d'Atzeroth. Quand ce dernier fut de retour, il demanda au témoin s'il n'avait pas vu son couteau, et, sur sa réponse affirmative, l'accusé s'écria : « Si l'un manque, j'ai l'autre. »

Le révérend Ryder, de Chicago, déclare que, se trouvant à Richmond dans le courant du mois d'Avril, du 13 au 21, il a ramassé près de la maison d'État une lettre signée W. J. Oldham, portant la date du 11 Février 1865, et adressée au Président Davis, dans laquelle on appelait son attention sur ce fait que certaines difficultés qui s'opposaient à la réalisation d'un projet présenté pour la destruction des bâtiments Fédéraux, l'incendie des villes du Nord, etc., afin de créer la terreur dans les États unionistes, étaient surmontées. Une certaine « préparation » à laquelle il est fait allusion dans cette lettre avait été composée par le professeur MacCulloch. Nulle autre personne ne connaissait le secret de cette préparation, au moyen de laquelle, dit le signataire de la lettre, on pouvait détruire tous les bâtiments, transports, canonnières, etc., quittant un des ports des États-Unis.

Cette destruction aurait pu se faire par des agents, avec peu de danger. L'auteur de la lettre demande

à M. Davis de s'entendre à ce sujet avec le général Harris. Sur le dos de la lettre se trouvent ces mots :

— « Le secrétaire d'État, quand il en aura le loisir, verra le général Harris et apprendra de lui quel plan il a conçu pour surmonter les difficultés dont l'expérience a été faite.

« Signé : J. D., 17 Février 1865. »

MM. John Potts et Nathan Rice, attachés au département de la guerre, déclarent que, autant qu'ils peuvent en juger, les lignes tracées sur le dos de la lettre en question sont de l'écriture du Président Jefferson Davis.

Dans cette séance, le débat a principalement porté sur Payne. Il a été reconnu par plusieurs des personnes qui soignaient le secrétaire d'État, et entre autres par le major général Seward, fils de ce dernier, qui a été lui-même blessé. Le juge avocat ordonne qu'on déferre Payne et qu'on lui fasse revêtir le costume qu'il portait le jour du crime, afin que son identité soit plus sûrement constatée.
Le secrétaire d'État, qui a repris hier ses fonctions, déposera dans la séance du 20. Il n'y a plus que trente témoins à entendre, et l'on croit être sûr que ce grand procès sera terminé avant la fin de la prochaine semaine.

« Le Dimanche est un jour de répit pour la commission militaire ; nous n'avons donc pas de débats

ni de dépositions à rapporter. Il ne reste plus guère, du reste, que les témoins à décharge à entendre. Il est donc possible d'apprécier dès à présent la situation respective des accusés et les changements qui pourront subvenir désormais ne seront sans doute que dans le sens de l'atténuation des charges.

« En suivant l'ordre dans lequel les prisonniers sont assis sur le banc qui leur est réservé, nous trouvons d'abord, comme nous l'avons dit, Harold, le suivant, l'ombre, l'âme damnée de Booth et le compagnon de sa fuite. La part prise par Harold dans la préparation et l'exécution du complot est claire et indubitable. Dès le mois de Février il était en rapports suivis, souvent secrets, avec Booth et Azteroth. Plus tard on le voit chez madame Surratt avec eux, puis, avec John Surratt et Azteroth ; il va à la taverne de Lloyd à Surrattsville et y dépose les carabines qui doivent être reprises dans la nuit de l'assassinat. Durant la fuite il accompagne Booth, il rencontre des soldats Confédérés et leur dit que Booth et lui sont les assassins du Président; enfin il est pris dans la grange de Garrett et tombe entre les mains des soldats. Rien ne détermine la part qu'il a prise à l'exécution du crime, mais tout démontre qu'il a aidé à le préparer et qu'il était initié à tous les secrets de la conspiration. Il n'est guère probable que quelque atténuation soit admise en sa faveur, et il ne reste que fort peu de doute sur le sort qui lui est réservé.

« Payne vient ensuite. Celui-là n'a assurément rien à attendre, et il serait difficile d'imaginer par

quelle voie il pourrait échapper au gibet. C'est lui qui s'est introduit chez M. Seward, a brisé le crâne de M. Frédérick Seward, poignardé le moribond dans son lit, frappé MM. Augustus H. Seward, Enrick W. Hansell, et G. F. Robinson. C'est la bête fauve qui s'est jetée tête baissée sur ce qu'elle a trouvé devant elle, une brute qui n'a pas même l'excuse de la passion, un instrument de meurtre, une machine fatale, qui n'a pas conscience de ses actes, une mécanique à tuer. Personne ne le connaît, nul ne sait d'où il vient, où il était, ce qu'il faisait avant d'être embauché pour le crime. On l'a vu pour la première fois en Mars chez madame Surratt, où déjà il prenait un faux nom, il s'appelait Wood alors. A la même époque, il a pris une chambre de compte à demi avec O'Laughlin, dans une pension de la rue D, et c'est là qu'il commence à avoir des relations suivies avec Booth. Il y reste trois semaines.

Pendant ce temps, il fait deux ou trois apparitions à la maison Surratt, où il se fait passer pour un prédicateur baptiste. Un jour, on le voit jouer avec John Surratt, sur un lit, avec des couteaux-poignards, comme pour se faire la main ; on le retrouve plus tard à l'Hôtel Herndon, où il reçoit les visites d'Atzeroth. Enfin on ne le voit plus que le soir fatal où il se couvre de sang. Deux jours après, il vient se jeter lui-même, la nuit, comme conduit par la fatalité, dans la maison Surratt, au milieu des officiers de police qui la visitent ; il est déguisé, souillé de fange, les mains et le visage couverts d'un enduit qui le défigure. Il est arrêté, confronté, reconnu, et il ne lui

reste pas la ressource d'un mensonge pour chercher à repousser les preuves qui l'accablent. Sa sentence est écrite. Il sera curieux de voir ce que pourra dire son avocat pour sa défense.

« Atzeroth avait son rôle assigné dans la conspiration, et sa tâche était toute préparée. Ses relations avec les Surratt, avec Booth, avec Payne sont incontestables. C'était lui qui devait tuer le vice-président. La veille du jour fixé, il avait pris une chambre à l'Hôtel Kirkwoon, au-dessus de celle occupée par M. Johnson. Il n'y a pas couché. Il y est venu dans la journée, l'a quittée vers six heures de l'après-midi et n'y a pas reparu. Dans cette chambre on a trouvé une malle avec des papiers appartenant à Booth, un pistolet, et un long couteau-poignard caché dans le lit. Pourquoi n'a-t-il pas accompli sa tâche, c'est ce qu'on ignore ; il n'était pas assez endurci sans doute et n'a pas osé ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'en a été empêché par aucun obstacle ou par aucune cause indépendante de sa volonté. Si, ce qui est évident, il a été initié au complot et a contribué à le préparer, au moins n'a-t-il pas pris une part active à son exécution. Cette abstention lui sera-t-elle comptée comme circonstance atténuante ? Ce n'est pas probable. La Cour décidera.

« O'Laughlin n'a pas un rôle bien clairement démontré. Il semble qu'il ait eu en partage l'assassinat du général Grant ; on ne sait ce qui lui a manqué, le manque de résolution ou l'opportunité, ou peut-être est-ce que ce n'était pas un projet bien arrêté. On sait que le général Grant devait aller au théâtre

et qu'il en a été empêché par des circonstances pressantes qui l'ont appelé soudainement à Philadelphie. O'Laughlin était en rapports suivis avec Booth, avec Payne, etc., et, dans la soirée du 13 Avril, on l'a vu rôder dans l'antichambre de la maison de M. Stanton, probablement épiant les mouvements du général Grant. Sa position est très-équivoque; il n'y a cependant pas de preuves matérielles qui déterminent nettement sa part de responsabilité.

« Spangler était l'un des machinistes employés au mouvement des décors sur le Théâtre Ford. Booth allait souvent au théâtre; il avait accès à toute heure sur la scène; il en connaissait toutes les issues; il entrait généralement par derrière. Spangler avait souvent occasion de l'y voir, et Booth usait d'une certaine familiarité avec lui. Il donnait son cheval à garder; Spangler le dessellait, le débridait, le mettait à l'écurie, et le remettait en état quand Booth repartait. Aucune circonstance ne démontre qu'il ait eu d'autres rapports avec lui. Rien n'atteste qu'il ait pris aucune part au complot; on a recherché si ce n'était pas lui qui avait barricadé la porte de la loge du Président; le fait n'a pas été établi. On a pensé qu'il avait éloigné tous les obstacles sur le chemin que devait suivre l'assassin dans sa fuite; il n'y a pas de preuve. Enfin, il se trouvait près de la porte par laquelle Booth est sorti, et l'on a cherché à établir qu'il l'avait fermée précipitamment pour retarder la poursuite; cela n'a pas été démontré. Il y a donc au moins des probabilités pour son acquittement.

« La situation du docteur Mudd est très-équivoque.

Dès Novembre dernier, il était en relations intimes avec Booth ; il a eu une conférence mystérieuse avec lui et Surratt à l'Hôtel National en Janvier ; c'est lui qui a présenté Booth à Surratt. Booth l'a visité à l'Hôtel Pennsylvania. Dans la nuit du 14 Avril, Booth et Harold se sont enfuis droit chez lui ; il a réduit la fracture de la jambe de Booth ; il a aidé les deux fugitifs à s'échapper, et, quand les officiers de police se sont présentés chez lui deux jours après, il a dit qu'il ne connaissait ni Booth ni Harold, et qu'il ne les avait jamais vus auparavant. Il a eu recours à de nouveaux mensonges quand il a été arrêté. Il a dit qu'il n'avait appris l'assassinat que le Dimanche, étant à la messe, et cependant il a été démontré que la veille, Samedi, il avait été à Bryantown, à une heure où la population était agitée par la fatale nouvelle, où la ville était pleine de soldats, et où il n'y avait pas dans tout le pays un homme, une femme, ou un enfant qui ne sût parfaitement ce qui était arrivé. Ces dissimulations sont coupables sans doute, mais elles peuvent ne pas prouver autre chose, sinon que le docteur Mudd a fait des efforts maladroits pour éviter d'être compromis ; ils n'ont servi qu'à le compromettre davantage. Reste à savoir dans quelle mesure la Cour le jugera coupable.

« Le cas d'Arnold, comme on l'a vu précédemment, est tout spécial. Engagé d'abord dans la conspiration, il s'en est retiré à un moment donné, c'est-à-dire, suivant lui, quand, au lieu d'un simple enlèvement, il a été question de meurtre. Ce système, confirmé du reste par des faits au moins spé-

cieux, a grande chance d'être accueilli, et Arnold peut espérer s'en tirer à bon marché.

« Enfin madame Surratt est sous le coup de charges extrêmement graves. Sa maison était le quartier général, sinon de la conspiration, au moins des conspirateurs. Elle les a presque tous hébergés. Il est vrai que c'était un *boarding-house* ouvert à tout le monde, et qu'elle avait d'autres pensionnaires absolument étrangers à toute cette affaire. Ce fait seul serait donc insuffisant, même étant admises ses ardentes sympathies Sécessionnistes, pour l'impliquer sérieusement dans l'assassinat. Malheureusement pour elle, elle a fait des démarches qui l'accusent fortement. Le jour même de l'assassinat, à cinq heures, elle a été à Surrattsville, et a dit à M. Lloyd, propriétaire de la taverne située en cet endroit, de tenir prêtes les armes qui étaient cachées chez lui, attendu qu'on en aurait besoin dans la soirée. Le soir, en effet, ou plutôt la nuit, Booth et Harold sont venus les prendre, ainsi qu'une bouteille de whiskey qu'elle avait fait préparer pour eux. Il est probable que madame Surratt sera condamnée; il l'est moins qu'elle soit exécutée. On pense qu'à raison de son sexe elle aura le bénéfice d'une commutation de peine.

« Telle était, à la fin de la reprise des sessions de la Cour, le lundi 22 mai, la situation respective des accusés. Il ne reste à examiner que très-peu de témoins cités à la requête du ministère public, et ceux cités par les prisonniers sont peu nombreux; les interrogatoires seront donc très-promptement terminés.

Cependant il est à peu près impossible que le procès soit fini pour le 27. La défense sera, dit-on, formidable.

« On assure que M. Reverdy Johnson se propose de soulever des questions de droit de la plus haute gravité, notamment en ce qui concerne les témoignages impliquant M. Jefferson Davis et les chefs de la Confédération.

« On dit que les archives Confédérées envoyées de Richmond et de la Caroline du Nord à Washington fourniront des informations intéressantes au point de vue de la conspiration. »

Onzième Séance, 22 *Mai*. — Le principal incident de la séance a été l'audition de plusieurs témoins attestant les mauvais traitements imposés aux prisonniers de guerre dans les prisons de Richmond, de Belle-Isle, et d'Andersonville. Les récits de ces témoins sont la reproduction des plaintes articulées à diverses reprises contre le régime auquel étaient soumis les captifs Fédéraux, et font peser une sévère responsabilité sur les agents subalternes préposés à l'administration des dépôts du Sud. Ils rappellent à plus d'un égard les privations et les rigueurs des pontons Anglais pendant les guerres du premier Empire. Mais quelque légitimes que puissent être ces plaintes, quelque stigmate

qu'elles impriment au front des Tucker et autres geôliers, gens toujours prêts à faire du zèle aux dépens de l'humanité et de la justice, on ne voit pas trop à quel propos cette digression intervient dans le jugement d'accusés ayant à répondre d'une inculpation spéciale, définie, reposant tout entière sur des questions de fait, pour l'appréciation desquelles un tribunal a besoin, pour se former une conviction indépendante, de dégager son esprit de toutes préoccupations étrangères. Une pareille diversion ne peut qu'amener une confusion regrettable et entretenir, soit des préventions dans l'esprit des juges, soit une exaspération malsaine dans l'opinion publique. Le résultat en est facile à prévoir; quant à l'intention, c'est à chacun de la juger à son point de vue.

L'examen des témoins assignés par la défense à la décharge de O'Laughlin établit une très-forte présomption en faveur de cet accusé. On sait qu'aux termes de l'accusation il aurait été vu rôdant sans motif, la vieille de l'assassinat, dans la maison de M. Stanton, où se trouvait à ce moment le général Grant. Plusieurs témoins ont attesté qu'ils étaient venus ce jour-là de Baltimore à Washington avec O'Laughlin, et qu'ils ne l'avaient pas quitté un seul instant depuis leur arrivée, à cinq heures du soir, jusqu'à deux heures du matin. Ils ont de nouveau passé avec lui la journée du lendemain Vendredi, jusqu'à onze heures du soir. D'autres personnes, résidant à Washington, ont confirmé ces faits et ont donné des informations détaillées et concordantes sur l'em-

ploi du temps de l'accusé jusqu'au Samedi 15, le lendemain de l'événement.

Cet incident a produit une vive sensation sur l'auditoire et sur le tribunal.

Un autre fait a été l'objet de remarques en sens divers, c'est la révélation de contradictions singulières dans les déclarations de l'un des agents secrets du département de la guerre, l'officier Collingham. Cet homme a reconnu en pleine cour avoir dit au conseil de madame Surratt, Dimanche dernier, que s'il était appelé à témoigner, il pourrait jurer que Lloyd, dans sa confession, n'avait jamais mentionné le nom de Surratt. Aujourd'hui cependant, il a fait sous serment une déposition contraire, admettant ouvertement son précédent mensonge. La défense et l'auditoire ont été frappés de cette inconsistance, et la moralité des témoins a été l'objet de commentaires empreints d'une juste sévérité.

Le reste de la séance est sans intérêt.

L'apparence des prisonniers n'a pas changé. Les deux jours de vacance de la Cour semblent cependant avoir ajouté encore à l'état de prostration de quelques-uns d'entre eux. Le docteur Mudd fait exception dans le négligé extérieur auquel se laissent aller ses coaccusés ; sa tenue est toujours soignée et d'une propreté irréprochable. Atzeroth est d'une saleté sordide. O'Laughlin est calme, il paraît affecté plus qu'effrayé de l'accusation qui pèse sur lui, et compte évidemment, pour l'exonérer, sur l'alibi attesté par les témoins à décharge appelés par son défenseur.

Payne montre une audace et une effronterie inébranlables. Il est de bonne humeur et sourit. Il parle peu et répond à peine quand on l'interroge. Ce qu'est et d'où vient cet homme est une question qui passe de bouche en bouche et à laquelle personne ne sait répondre. On ne sait même pas au juste si Payne est bien son nom. Arnold est calme, d'une physionomie agréable, et ne s'occupe guère de lui. Spangler, quoique d'un extérieur lugubre, est très-communicatif. Il a, dit-on, un appétit d'ogre, et la ration ordinaire ne lui suffit pas. Il connaît le pas des geôliers, et les appelle par leur nom quand ils passent dans le couloir des cellules, cherchant toujours à entrer en conversation avec eux, même quand il ne les voit pas. Enfin madame Surratt paraît poursuivie par un songe funèbre. Par moments, sa figure s'illumine et elle semble prête à parler, comme si une pensée secrète se faisait jour et allait éclater sous la forme de quelque étrange révélation. On croit que cette femme possède et renferme un mot scellé au fond de son cœur par un serment ou par un vœu. Quand elle lève la tête, c'est par un mouvement résolu, et son regard prend une expression enthousiaste ; mais bientôt son front retombe sur ses mains, et ses yeux, rivés au sol, s'inondent subitement de larmes.

Aura-t-on jamais le dernier mot de cette ténébreuse affaire?

Douzième Séance, 23 *Mai*. — L'audition des témoins a apporté un élément à la défense de O'Lau-

ghlin, en faveur de qui plusieurs témoins avaient établi, à l'audience de l'avant-veille, un alibi laissant peu ou point de doute sur son innocence. Les rapports antérieurs de ce prévenu avec Booth ont été expliqués par le fait qu'ils avaient été condisciples, qu'ils avaient longtemps fréquenté la même école, et que des relations d'intimité avaient existé pendant douze ans entre les deux familles. Quant à l'arrestation d'O'Laughlin, opérée avait-on dit d'abord, par l'intermédiaire de son beau-frère qui avait révélé sa retraite et guidé par les recherches, il est établi que, loin de se cacher, O'Laughlin était convenu avec son beau-frère d'aller au-devant des agents, si réellement il était poursuivi, et lui avait dit où l'on pourrait le trouver à première réquisition. Il s'est livré volontairement et n'a nullement cherché à se soustraire à la justice. En présence de ces faits, cet accusé parait à peu près hors de cause, et sa défense sera facile. Il n'est pas nié, du reste, qu'il ait été dans l'armée du Sud de 1861 à 1862. Depuis lors, il ne s'est pas éloigné de sa famille.

La défense a produit plusieurs témoins en faveur du docteur Mudd.

M. Henry Finegas. ex-officier dans l'armée Fédérale et résidant à Boston, a rapporté qu'étant à Montréal en Février dernier, il a connu George N. Saunders, V. Cleary, et autres, et qu'un soir, étant à l'Hôtel Saint-Laurent, il a entendu une conversation de laquelle il a surpris le dialogue suivant : —

« Cleary. — Je pense qu'ils s'apprêtent pour l'inauguration de Lincoln, le mois prochain.

« Saunders. — Oui; mais si les Canadiens ont de la chance, Lincoln ne les gênera pas plus longtemps.

« Cleary. — Tout va-t-il bien?

« Saunders. — Parfaitement; Booth est à la tête des affaires. »

De nouveaux témoignages ont été entendus pour démontrer les mauvais traitements auxquels ont été soumis les prisonniers au Sud de la part de leurs geôliers.

Des éléments irritants, étrangers au procès, ont de nouveau été introduits dans les débats. M. F. Edmonds, de Burlington (Vermont), qui a siégé comme attorney des États-Unis dans le procès des maraudeurs de Saint-Albans, a déposé que Jacob Thompson, Clément C. Clay, et Saunders avaient figuré devant le tribunal en qualité d'avocats des inculpés. On lui a présenté un papier qu'il a reconnu formellement comme la copie d'une lettre datée de Richmond, 10 Juin 1864, signée par James A. Seddon, secrétaire de la guerre des États Confédérés, et adressée au lieutenant Young. Cette lettre informait cet officier qu'il était chargé d'un service spécial, et lui ordonnait d'en référer à MM. Thompson et Clay pour ses instructions. Il devait aussi s'adjoindre vingt soldats du Sud, prisonniers évadés, pour l'exécution de telles entreprises qui pourraient lui être confiées. Le document original a été produit par les gens du Sud dans le procès des maraudeurs de Saint-Albans.

De même que la question du traitement des prisonniers, l'affaire des maraudeurs de Saint-Albans est, comme nous l'avons dit, complétement étrangère au jugement de Payne, Harold, madame Surratt, et autres inculpés dans l'assassinat de M. Lincoln. Les documents et témoignages de ce genre pourraient être à leur place dans l'instruction spéciale concernant les événements et les gens auxquels ils se rapportent; mais ici ce ne sont que des hors-d'œuvre propres à entretenir une agitation incompatible avec le calme et la sérénité de la justice. Il est clair que cela n'a rien à faire ni avec les témoignages écrasants contre Payne, ni avec l'alibi de O'Laughlin, ni avec les faits matériels qui plaident pour ou contre la culpabilité ou l'innocence des gens en ce moment sur la sellette de la cour martiale.

Le colonel Nervins de Gonesee (État de New-York) a déclaré avoir vu Atzeroth, le 12 Avril, à Kkirwood House, entre quatre et cinq heures de l'après-midi. Atzeroth s'est informé auprès de lui de l'endroit où était le logement du vice-président. M. Nervins ne le connaissait nullement à cette époque ; il ne l'a jamais vu que cette fois, mais il l'a immédiatement reconnu en jetant un coup d'œil sur le banc des accusés.

La défense a invoqué divers temoignages pour contester la véracité de quelques-unes des personnes dont les dépositions tendaient à inculper le docteur Mudd. Il a paru établi cependant que le docteur avait donné l'hospitalité, en 1861, à des citoyens qui avaient pris part à la première levée de boucliers, et

qui craignaient d'être arrêtés à l'époque de l'expédition du général Sickles dans le comté.

Voici le texte de la lettre adressée au lieutenant Young par le secrétaire de la guerre Seddon, à laquelle nous avons fait allusion plus loin :

« États Confédérés d'Amérique, Département de la Guerre. Richmond, 6 Juin 1864.

« Au lieutenant Bennett. H. Young.

« Lieutenant, vous avez été nommé temporaire-« ment premier lieutenant dans l'armée provisoire en « service spécial. Vous vous rendrez sans délai dans « les provinces Britanniques, où vous vous adresserez « à MM. Thompson et Clay pour vos instructions. « Vous aurez, sous leur direction, à prendre tels sol-« dats Confédéres échappés à l'ennemi, n'excédant « pas le nombre de vingt, que vous jugerez propres à « remplir le but et à exécuter les entreprises qui « pourront vous être confiées. Vous aurez soin de ne « commettre aucune violation des lois locales et d'obéir « implicitement à leurs instructions. Vous et vos « hommes recevrez de ces messieurs des moyens de « transport, ainsi que les rations ordinaires et le trai-« tement correspondant.

« *Signé :* James A. Seddon,

« Secrétaire de la Guerre. »

Le tribunal s'est ajourné jusqu'au Lundi 29, à dix heures du matin.

Treizième Séance, 29 *Mai*. — Au début de l'audience, les défenseurs de madame Surratt demandent qu'on rappelle le témoin Van Steinaker.

Voici le texte des conclusions présentées à la Cour au nom de madame Surratt par ses conseils, MM. Reverdy Johnson, Fréd. A. Aiken, et J. Clampett, au sujet de ce témoin : —

« Mary E. Surratt, l'un des accusés, en demandant le rappel de Henri Van Steinaker, témoin assigné par le ministère public, dit que, relativement audit Steinaker, il se propose de prouver que, peu de temps après le commencement de la guerre, il était membre de l'état-major du général Blenker, en qualité d'ingénieur topographe ; qu'il a été placé sous sentence de mort à New-Cumberland, pour tentative de désertion à l'ennemi ; que, vers le mois de Mai 1862, il a fait une seconde tentative de désertion avec plus de succès, et a pénétré dans les lignes du général Imboden, commandant des Etats Conféderés, qui s'étendaient entre Winchester et Romney (Virginie), et que pendant la plus grande partie du temps depuis cette date il a été employé comme dessinateur par le major général J. E. R. Stuart, de l'armée Confédérée ; que, en 1863, ledit

Steinaker s'est engagé comme simple soldat dans la compagnie K du 2e régiment de la Virginie; qu'il a été détaché comme adjoint au capitaine Oscar Henricks, officier ingénieur de l'état-major du général Edward Johnson, de l'armée Confédérée, et est resté avec lui pendant la campagne de cette armée en Pennsylvanie; qu'en traversant le défilé de Switt Run, il n'était accompagné de personne jusqu'à ce qu'il arrivât à Chancellorsville, où il rencontra l'assistant chirurgien M. Queen, de l'armée Confédérée, et deux autres gentlemen appartenant au même service; qu'il n'a jamais eu dans ce service le rang d'officier ingénieur, ni reçu la solde de ce grade; qu'il a été mis fréquemment aux arrêts du poste pour avoir fait feu ou menacé de faire feu sur des nègres chargés de piloter des soldats des États-Unis près de Mine Run (Virginie), et sous d'autres graves inculpations; qu'il a volé des sommes d'argent qui lui avaient été confiées; qu'il a volé un cheval au lieutenant David R. Cockeril, du second régiment d'infanterie de la Virginie, et a été pour ce fait traduit devant une cour martiale qui l'a reconnu coupable; que peu de temps après la campagne du printemps 1864, il a volé des habillements près de la ville de Richmond, et s'est échappé à Winchester (Virginie), en se présentant comme ayant charge du cadavre du major Henry R. Douglass, assistant adjudant général de l'état-major du général Johnson, aujourd'hui présent devant ce tribunal, vivant et bien portant; qu'il n'a jamais vu John Wilkes Booth, l'acteur, en Virginie ou au camp du deuxième régiment d'in-

fanterie Virginienne, et que jamais il n'a été tenu de meeting d'officiers Confédérés, dont il parle dans son témoignagé, où aurait été discuté le plan de l'assassinat de M. Lincoln.

« *Sigué :* Reverdy Johnson.
Fred. A. Aiken.
J. W. Clampett.

Comme on le voit, Steinaker peut aller de pair avec Deveney. Il faut avouer que le ministère public n'est pas heureux avec ses témoins. Il faut ajouter à la liste la femme Simons et le sieur Thomas, tous deux témoins à charge contre le docteur Mudd, dont la première est représentée comme une femme indigne de confiance et le second comme un fou.

La Cour a refusé de donner acte aux avocats de madame Surratt de cette déclaration, et de l'admettre au dossier, par le motif qu'elle n'avait pas trait directement à la défense de leur cliente. Mais elle n'a pas trait davantage à aucun des accusés en particulier; elle ne saurait donc être accueillie à la requête d'aucun d'eux. A qui donc s'appliquaient les faits et les assertions qu'elle a pour but de combattre? Et s'ils ne s'appliquaient à aucun, pourquoi les avoir introduits dans la cause? C'était un hors-d'œuvre, ainsi que mainte autre digression que nous avons relevée. Or, si ce n'était pas un hors-d'œuvre, c'était une charge dont la contradiction n'est pas permise. Est-ce possible? est-ce juste? est-ce loyal dans un cas de vie ou de mort?

Nous avons déjà eu occasion de faire ressortir, dans les diverses phases de ce procès, l'intrusion d'éléments qui n'affectent directement la position d'aucun des accusés vis-à-vis desquels il ne s'agit que de savoir s'ils sont, oui ou non, complices de l'assassinat de M. Lincoln. Nous avons dit, sans en apprécier l'intention, que le résultat était de passionner les esprits et d'irriter les ressentiments. L'effet s'en est fait sentir clairement, car certainement les restrictions contenues dans la proclamation d'amnistie, et celles imposées à la reconstitution des États, auraient été l'objet d'un profond étonnement, pour ne pas dire plus, si l'on avait laissé l'esprit public se bercer dans des idées de modération et de clémence.

Un autre exemple non moins frappant cette de confusion singulière entre des faits d'un ordre absolument différent, c'est la déposition d'un homme nommé T. T. Hyams, résidant de Toronto (Canada), qui aurait été embauché par le docteur Blackburn, soi-disant pour introduire aux États-Unis des vêtements infectés de fièvre jaune et de petite vérole. Il est probable que cet homme a été victime d'une bizarre mystification, et qu'il s'est fait l'agent d'une opération de contrebande dans laquelle on l'a engagé par l'appât d'une magnifique fortune, quelque chose comme 100,000 dollars, dont il n'a jamais touché qu'une cinquantaine de dollars, malgré le zèle qu'il y a mis et les dangers auxquels il s'est exposé.

Cette affaire du docteur Blackburn a pris, aujourd'hui que les faits sont connus, de tout autres pro-

portions que l'envoi de quelques ballots de vêtements d'hôpital pestiférés. C'est depuis le mois de Décembre, qu'elle dure, qu'il s'est fait dans diverses localités du Nord des expéditions et des ventes de marchandises soi-disant empestées. Hyams, à qui l'on promettait des mines de Potose et plus de gloire que n'en a acquis le Général Lee, en a expédié une fois d'Halifax à Boston, par la barque *Halifax*, huit caisses qui ont été dirigées sur Philadelphie, puis sur Baltimore, d'où cinq d'entre elles ont été transportées à Washington. Ces caisses contenaient, non pas des chiffons pestiférés, mais des satins, des robes de soie, etc., tous articles sur lesquels il y avait de beaux bénéfices à réaliser en les entrant sans payer les droits de douane. Il y en avait comme cela, disait le fameux docteur Blackburn, pour plus d'un million de dollars pour la saison d'été. Plusieurs des caisses en question ont été livrées pour être vendues aux enchères à la maison William L. Wall, de Washington. Elles ont été vendues en effet dès le lendemain matin, et il ne paraît pas que personne se soit mal trouvé d'en avoir fait usage.

Il paraît que MM. Clay, Holcombe, Preston, Beverley Tucker et autres étaient engagés dans cette spéculation. Il n'est pas probable cependant qu'elle ait rapporté de gros bénéfices. Quant à l'infection, il n'y en a eu de trace nulle part, et à vrai dire, cette histoire ne semble avoir été inventée par les spéculateurs que pour faire miroiter aux yeux d'un homme cupide et peu scrupuleux l'appât d'une grosse fortune pour l'engager dans une opération

véreuse. Quelle foi d'ailleurs ajouter au témoignage d'un misérable qui déclare effrontément qu'il s'est fait sciemment, pour un salaire, l'instrument d'une machination qui dépasserait en infamie tout ce qui s'est jamais vu dans les annales du crime? Encore un témoin d'une haute moralité, certainement! Il est vrai que ses dépositions sont accueillies comme paroles d'Évangile, et que les journaux de Nord les reproduisent *in extenso* et en analysent, sans un mot de commentaires, avec une candeur convaincue qui fait honneur à leur simplicité.

Le reste de la séance est sans intérêt.

Quatorzième Séance, 30 *Mai*.— La Cour a entendu la déposition, qu'on donne pour importante, de M. Dawis F. Bates. Celui-ci demeure depuis quatorze ans à Charlotte (Caroline du Nord), et M. Davis était chez lui le 19 Avril. Le même jour, le Président Confédéré reçut de M. Breckinridge et lut à la foule un télégramme ainsi conçu : —

« Le Président Lincoln a été assassiné au théâtre dans la soirée du 14. On est entré le même soir dans la maison de M. Seward, qui a été frappé à plusieurs reprises et est sans doute mortellement blessé. »

D'après le témoin, M. Davis ajouta : « Si tant est que la chose dût être faite, il aurait mieux valu qu'elle fût bien faite. »

Le lendemain, M. Breckinridge et M. Davis s'entretinrent de l'événement dans la maison du témoin.

Le premier en exprima ses regrets, à cause des maux qui pourraient en rejaillir sur le Sud. M. Davis aurait répondu : « Ma foi, je ne sais pas ; si tant est que la chose dût être faite, il eût mieux valu qu'elle fût bien faite. Si l'on avait fait la même chose à Andy Johnson, la brute, et à Stanton, le drame aurait été complet. »

M. Courtney, opérateur du télégraphe, a certifié que le télégramme cité plus haut avait été réellement envoyé.

Il nous semble que les paroles prêtées à M. Davis, en les admettant pour authentiques, prouvent sa non-culpabililé dans l'assassinat.

Quinzième Séance, 31 *Mai*. — Une foule énorme encombre la salle des séances et les abords extérieurs; l'intérêt paraît augmenter d'intensité à mesure que l'on approche de la clôture des débats.

Jacob Ritterpaugh, témoin cité en faveur d'Harold, connaît l'accusé depuis longtemps et l'a toujours regardé comme un jeune homme léger et inconstant, se laissant facilement influencer; il était toujours sobre néanmoins et exact dans ses payements.

Le témoin ajoute qu'étant de service au Théâtre Ford, le jour de l'assassinat du Président, il a vu l'assassin traverser la scène et qu'il s'est lancé à sa poursuite. Il éprouva beaucoup de difficulté à ouvrir la porte. Lorsqu'il revint, Spangler le frappa en lui

disant : « Pour l'amour de Dieu, ne dites pas par où il s'est échappé.

Le général Confédéré Edward Johnson est ensuite appelé par la défense. Aussitôt le général Howe, un des membres de la Cour, se lève et dit que Johnson était un ancien élève de West-Point, traître à l'Union; qu'il était notoire que ledit Johnson avait porté les armes contre le gouvernement des États-Unis et était revenu ici les mains souillées du sang de ses concitoyens loyaux, et que citer un pareil témoin était faire insulte à la Cour. En conséquence, il propose de le mettre à la porte.

Le général Ekin a appuyé la proposition et déclaré qu'il considérait la comparution d'un pareil homme en qualité de témoin comme le comble de l'impertinence.

Ce à quoi M. Alken, conseil pour la défense, a répondu que la Cour, ayant fait comparaître comme témoin à charge l'officier Confédéré Jett, il ne voyait pas pourquoi elle se refuserait à entendre le général E. Johnson. Un débat animé s'est élevé à ce sujet; toutefois le général Howe ne jugea pas convenable d'insister sur ce point, et il retira sa proposition.

Le général Edward Johnson est entendu. Il a connu un individu se faisant appeler Van Steinaker, qui était simple soldat dans le 2e régiment d'infanterie Virginienne. Il n'a jamais entendu parler du meeting secret que Steinaker prétend avoir eu lieu, et dans lequel on aurait agité la question de l'assassinat du Président; il ne sache pas que l'on en ait jamais exprimé le désir; enfin il n'a jamais connu ni

vu Booth dans son camp et n'en a entendu parler qu'après l'assassinat.

Le défenseur demande au témoin si Steinaker n'a pas été traduit devant une cour martiale. La Cour s'oppose à ce que cette question soit posée, sous le prétexte que, les registres de la cour martiale ne pouvant être produits, la réponse du témoin serait inutile. Il est également refusé au défenseur de demander si Steinacker n'a pas commis un vol de chevaux.

Le major Confédéré Douglas, entendu ensuite, déclare qu'il n'a jamais eu connaissance de meetings ayant eu en vue l'assassinat de M. Lincoln, dans la brigade Stonewal, qui a toujours eu la réputation d'être composée d'hommes d'une intégrité égale à leur courage.

Plusieurs autres officiers Confédérés déposent dans le même sens.

Les témoins qui suivent témoignent de la loyauté de madame Surratt et déclarent ne lui avoir jamais entendu proférer de paroles hostiles au gouvernement ou sympathique à la Sécession.

Anna Surrat, fille de l'accusée de ce nom, dépose des faits et gestes d'Atzeroth, de Payne, et de Weichmann lors de leur présence dans la pension tenue par sa mère, et donne à entendre que celle-ci était complétement ignorante de leurs actions ou de leurs projets. Le témoin n'a jamais entendu prononcer un seul mot ayant trait à l'assassinat de M. Lincoln. En terminant sa déposition, Anna Surratt fond en larmes et demande où est sa mère. Un huissier l'ac-

compagne jusqu'à la porte de la salle des témoins, où elle est remise entre les mains de deux gardiens qui la reconduisent à la prison du Vieux-Capitole, où elle est détenue depuis le 17 Avril.

Audience du 29 mai.

Le grand intérêt de la séance de mardi réside presque tout entier dans la comparution de miss Anna E. Surratt. Non pas que son interrogatoire jette de grandes lumières sur les faits qui occupent la Cour ; mais la déposition simple et sincère de cette jeune fille, sa tendresse pour sa mère, sa captivité inexpliquée, la lucidité de ses réponses malgré son émotion bien légitime, et ses larmes enfin qui ont touché jusqu'aux membres du redoutable tribunal, ont causé une profonde sensation à laquelle personne dans l'auditoire n'a cherché à se soustraire. On a remarqué particulièrement le passage relatif au témoin Weichmann, condisciple de John Surratt, traité comme un enfant de la même famille: que tous, mère, fils, filles, entouraient d'une affection cordiale comme s'il eût été un des leurs, que madame Surratt attendait, le soir, quand il rentrait tard, comme elle eût fait pour son enfant ; et qui, pour reconnaître tant de bontés, s'était fait l'espion de cette maison, où il croyait que l'on faisait de la contrebande, et cela pour flatter ses supérieurs et obtenir de l'avancement ! C'est probablement le seul des témoins de cette terrible affaire que miss Surratt n'ait pas eu le don d'émouvoir.

Voici l'interrogatoire, tel qu'il a été livré à la presse :

D. Dites à la Cour votre nom tout entier.

R. Anna E. Surratt.

D. Êtes-vous en état d'arrestation en ce moment ?

R. Oui, monsieur.

D. Quand avez-vous été arrêtée ?

R. Le 17 avril.

D. Êtes-vous confinée dans le Vieux-Capitole ?

R. Oui, monsieur, dans la prison Carroll.

D. Connaissez-vous Atzeroth ?

R. Je l'ai rencontré quelquefois.

D. Où?

R. Dans notre maison à Washington.

D. Quand y est-il venu pour la première fois?

R. Quelque temps après la Noël ; je crois que c'était en février.

D. Combien de temps y est-il resté ?

R. Il n'y est pas resté la nuit, à ce que je crois ; il avait l'habitude de venir de temps en temps.

D. Pouvez-vous dire à la Cour si, à votre connaissance, on n'a pas donné à entendre à Atzeroth qu'on ne le désirait pas chez vous ?

R. Oui, monsieur, maman a dit qu'elle ne se souciait pas de recevoir des étrangers ; mais nous l'avons reçu avec politesse, comme nous faisions pour toutes les personnes qui venaient chez nous.

D. Savez-vous ou ne savez-vous pas de fréquentes circonstances où madame Surratt ne reconnaissait pas ses amis ?

R. Oui, monsieur.

D. Peut-elle lire ou coudre à la lueur du gaz?

R. Non, monsieur.

D. Ne l'avez-vous pas plaisantée sur ce qu'elle portait des lunettes?

R. Je lui disais qu'elle paraissait trop jeune encore pour porter des lunettes, et elle disait qu'elle ne pouvait pas lire sans cela.

D. Pouvait-elle lire ou coudre le matin quand il faisait sombre?

R. Elle pouvait lire un peu, mais elle cousait rarement par un jour sombre.

D. Connaissez-vous Lewis J. Weichman?

R. Oui.

D. Était-il pensionnaire chez votre mère?

R. Oui, monsieur.

D. Comment y était-il traité?

R. Avec trop de bonté.

D. Était-ce ou n'était-ce pas l'habitude de votre mère de veiller et de l'attendre quand il était tard dehors?

R. Oui, exactement comme elle faisait pour mon frère. Weichman a retenu une chambre pour Atzeroth quand il venait. Weichman et lui se faisaient souvent des signes particuliers l'un et l'autre.

D. Est-ce d'Atzeroth ou de Payne, que vous parlez?

R. D'Atzeroth.

D. A quelle époque Payne a-t-il été chez vous pour la première fois?

R. Il est venu un soir après la brune, et est reparti le lendemain matin de bonne heure.

D. Combien de temps était-ce avant l'assassinat ?

R. C'était après Noël ; pas très-longtemps après.

D. Combien de fois y a-t-il été?

R. Il y est resté une fois, la première fois qu'il est venu, et nous ne l'avons plus revu de plusieurs semaines ; c'est Weichman qui l'a amené ; je descendis, et je dis à maman qu'il était là ; elle n'était pas contente, et n'aimait pas que des étrangers vinssent chez nous ; il est venu deux ou trois fois après cela.

D. A-t-il demandé à loger pour la nuit ?

R. Oui, monsieur, il disait qu'il partirait le lendemain matin, et je crois qu'il l'a fait.

D. Avez-vous connu Booth ?

R. Oui, monsieur, j'ai eu occasion de le voir.

D. Quand a-t-il été chez vous pour la dernière fois ?

R. Le lundi avant l'assassinat.

D. Savez-vous si, oui ou non, la voiture était devant la porte prête à partir quand Booth est venu ?

R. Oui, monsieur ; je crois que oui ; il est entré et a trouvé maman prête à partir ; elle avait parlé de s'absenter un jour ou deux avant cela pour affaires, et elle a dit qu'elle était obligée de partir.

D. Combien de temps Booth est-il resté ?

R. Pas plus de quelques minutes, il ne restait jamais longtemps quand il venait.

D. Reconnaissez-vous cette peinture comme vous ayant appartenu ? (Il s'agit d'une estampe représentant le printemps et l'automne.)

R. Oui, monsieur, elle m'appartenait. Elle m'a

été donnée par Weichman (le témoin dit *the man Weichman*).

D. Y avait-il quelque autre peinture dans ce cadre?

R. J'avais mis un portrait de Booth par derrière; j'avais été dans une galerie avec miss Ward, et, pendant que nous étions là, nous avions choisi plusieurs portraits de Booth, parce que nous le connaissions, et nous en avions acheté; mais mon frère m'a dit qu'il me les prendrait, et je les ai cachés.

D. N'aviez-vous pas des photographies de Davis et Stephens?

R. Oui, monsieur, et aussi du général Lee, du général Beauregard et d'autres; je ne me les rappelle pas toutes.

D. Quand les avez-vous eues!

R. C'est mon père qui me les a données avant de mourir, et j'y tenais à cause de lui.

D. N'aviez-vous pas des photographies de généraux unionistes?

R. Oui, monsieur, des généraux Mac Clellan, Grant et Joe Hooker.

D. Vous rappelez-vous la dernière fois que vous avez vu votre frère?

R. Oui, monsieur.

D. Combien de temps était-ce avant l'assassinat?

R. Le lundi, deux semaines auparavant.

D. L'avez-vous vu depuis?

R. Non, monsieur.

D. Booth et votre frère étaient-ils en termes d'amitié?

R. Je ne le lui ai jamais demandé; il venait le voir quelquefois; un jour, il a dit que Booth était fou et qu'il voudrait qu'il ne le vît plus.

D. Où était votre frère en 1861 ?

R. Au collége.

D. Quel collége ?

R. Le collége Saint-Charles.

D. Il y était étudiant?

R. Oui, monsieur; mais pas en théologie.

D. Combien de temps votre frère a-t-il été à ce collége ?

R. Trois ans; mais il passait les vacances à la maison, en août.

D. Miss Surratt, avez-vous, chez votre mère, à une époque quelconque, à une occasion quelconque, entendu quelque chose de relatif à un complot, à un plan ou à une conspiration ayant pour objet d'assassiner le président des États-Unis ?

R. Non, monsieur.

D. Avez-vous jamais entendu quelque observation relative à l'assassinat de quelque membre du gouvernement?

R. Non, monsieur.

D. Avez-vous jamais entendu discuter par quelque membre de la famille de la capture du président des États-Unis ?

R. Non, monsieur, jamais. Où est maman?

Me EWING. — Dans quelle année votre frère a-t-il quitté le collége ?

R. En 1861 ou 1862, l'année de la mort de mon père. (D'une voix étouffée): Où est maman ?

D. Dans quelle année étiez-vous à l'école de Bryantown?

R. De 1854 à 1861; le 16 juillet est le jour où j'en suis sortie.

D. Avez-vous vu jamais le docteur Mudd chez votre mère, à Washington?

R. Non, monsieur.

Pendant ces dernières questions, miss Surratt tournait les yeux avec une agitation nerveuse vers l'estrade des prisonniers et frappait du pied avec impatience.

Le conseil, Me Ewing, évidemment avec l'intention d'occuper la jeune fille jusqu'à l'arrivée d'un huissier qui devait la conduire à travers la foule, lui adressa encore la demande suivante :

« Surrattsville n'est-il pas sur la route entre Washington et Brayantown? »

A ce moment l'huissier paraît, et la Cour lui indique qu'elle peut se retirer. Elle se lève, répond affirmativement à la question, et s'écrie d'une voix poignante :

« Où est maman? »

M. Atken s'approche d'elle et lui dit avec bonté qu'elle reverra bientôt sa mère. Il la reconduit dans l'antichambre attenant au tribunal, au milieu d'une foule de dames qu'il est difficile d'écarter tant elles se pressent pour regarder de près, avec une indiscrétion impitoyable, le visage baigné de larmes de la pauvre enfant.

Au moment où miss Surratt quitte son siége, un membre du tribunal ramasse et lui offre un petit mouchoir blanc qu'elle avait laissé tomber. Elle le lui retire vivement des mains sans un mot de remerciment.

Miss Surratt n'a pas subi de contre-interrogatoire. L'un des juges-avocats, qui n'est rien moins que tendre et compatissant, à qui quelqu'un en demandait la raison, a répondu simplement que ce serait une cruauté, la pauvre enfant ayant une charge d'affliction plus lourde qu'elle n'en pouvait porter.

On annonce un nouvel incident qui se serait produit à Buffalo. Un individu s'est inscrit à l'Hôtel Bonney, dans cette ville, sous le nom de W. D. Beers, il y a pris une chambre. On ignorait quelles étaient ses affaires, et il n'avait été l'objet d'aucune attention particulière, lorsqu'un des jours derniers on a ramassé, près de la porte de sa chambre, une note sur laquelle était écrit ce qui suit, de la même écriture que le nom de Beers sur le livre de l'hôtel :

« E. C. Delhi ; comme Booth est mort et Davis pris, il n'y a que peu d'espoir pour le Cercle. Il faut que Dieu ait empêché nos plans de s'exécuter. Si Surratt n'avait pas fait défaut, nos plans auraient été menés à bonne fin, la Virginie regagnée et notre cause sauvée. Tout est perdu.

« *P.-S.* — Vous avez manqué. Si je vis je vous poursuivrai. Surratt doit mourir. Je souhaite de vivre ; mais je crois que nous sommes entourés et que nous serons pris. »

Beers a été arrêté jeudi dernier à l'Hôtel Bonney,

par l'agent secret des États-Unis, Emeric, est écroué à la prison. Il a demandé un conseil; mais on a refusé à celui-ci l'accès du prisonnier. On attend des instructions de Washington.

Quatorzième Séance. 30 *Mai.* — Le point saillant de la séance d'aujourd'hui a été la déclaraiion faite par la défense de son intention de prouver qu'Atzerott n'a jamais joui de la plénitude de ses facultés mentales. A cet effet, elle a cité des témoins, parents et amis de l'accusé, qui résident à des milliers de lieues des États-Unis, et qui, par conséquent, ne sont pas encore arrivés.

Après deux dépositions importantes de C. W. et F. Arnold, frères de l'accusé de ce nom, M. John T. Ford, propriétaire du théâtre où M. Lincoln a été assassiné, est appelé au banc des témoins. Le défenseur Ewing lui demande si Booth l'a jamais prié d'employer l'acteur Chester, de New-York. Le ministère public demande le retrait de cette question, que la défense persiste à maintenir, en vue de prouver que Booth n'avait personne dans le théâtre pour l'aider. La Cour décide que la question ne sera pas posée.

Plusieurs employés du théâtre sont ensuite interrogés; ils relatent des faits déjà connus de nos lecteurs, relatifs au saut et à la fuite de Booth sur la scène. Leurs dépositions tendent, dans une certaine mesure, à disculper Spangler de toute connivence avec l'assassin.

M. Best, directeur du théâtre de Grover, est ensuite entendu ; il dépose que Booth est venu le trouver la veille de l'assassinat pour lui demander s'il était vrai que le Président eût promis d'assister à la représentation du lendemain. Le témoin avait répondu qu'il avait adressé une invitation à madame Lincoln et qu'il espérait la voir assister avec son mari à ladite représentation. M. Best déclare qu'il est d'usage de tenir le passage libre sur la scène, à côté et derrière les décors, et que cette circonstance ne pouvait, à ses yeux, inculper l'accusé Spangler.

Plusieurs autres camarades de Spangler, employés comme lui au théâtre Ford, déposent des faits et gestes de celui-ci pendant la représentation du 14 Avril ; il a été constamment à son poste, et rien dans son allure n'a pu leur donner à supposer qu'il eût connaissance du projet de Booth.

M. Davis, qui a connu Harold depuis son enfance, dit qu'il a toujours considéré celui-ci comme un garçon dépourvu de l'intelligence ordinaire des personnes de son âge et manquant complétement d'énergie.

Le trésorier du théâtre, E. Harry Clay Ford, assure qu'il n'a pàs loué les avant-scènes ni les loges situées immédiatement en face de la loge de M. Lincoln. Aucune personne ne s'est présentée pour en opérer la location. Il a assisté et aidé à la décoration de la loge présidentielle et n'a pas connaissance que l'on ait enlevé en sa présence les serrures des portes, foré un trou dans le panneau, ou préparé une traverse pour l'assujettir.

Le metteur en scène dépose dans le même sens.

A dix heures, la Cour s'est ajournée jusqu'à Vendredi.

Nous n'avons rien à ajouter au compte rendu de la séance de la Cour martiale de mercredi dernier. Il ne s'est produit aucun détail digne d'intérêt, et, au surplus, la Cour et le public sont aujourd'hui complétement édifiés sur la part de responsabilité qui revient à chacun des accusés. Nous ne croyons même pas que la défense ajoute grand chose aux lumières que chacun a pu puiser dans les dépositions des témoins.

Les plaidoieries seront plus ou moins chaudes, plus ou moins éloquentes, mais elles ne démontreront guère que ce que tout le monde sait, en coordonnant les éléments un peu confus et obscurcis par les digressions qu'ont développés les interrogatoires. Tout l'intérêt se concentrera désormais sur le verdict et le dénoûment final; et l'attention publique, fatiguée à la recherche des grandes complications annoncées, que l'on n'a pas réussi à rendre palpables, n'est plus tenue en suspens que par l'attente de la sentence qui frappera plus ou moins sévèrement un plus ou moins grand nombre d'accusés.

Déjà l'on a remarqué la faiblesse de la défense aussi bien que l'attitude passive et docile de la Cour, en dehors du rôle personnel du juge-avocat Holt, qui seul a tenu les débats sous la direction évidente de M. Stanton. On n'a vu se produire parmi les défenseurs aucun de ces mouvements convaincus et énergiques que l'on aurait pu attendre soit devant les

oppositions parfois choquantes présentées par le ministère public, soit devant les questions étrangères aux accusés introduites dans les débats pour entretenir l'irritation et faire naître des préventions, soit enfin devant l'évidente immoralité ou la mauvaise foi flagrante de certains témoins.

Il y avait là certainement des motifs puissants pour susciter des esprits tant soit peu jaloux des droits de la justice et des intérêts de leurs clients. Mais rien de tout cela n'a eu le pouvoir de réveiller l'apathie des avocats, qui n'auraient pas mieux fait s'ils avaient été à la solde du département de la guerre au lieu d'être préposés à la sauvegarde des prisonniers. Bref, on s'attendait, d'après le grand bruit fait autour des gigantesques révélations qui devaient naître des débats, à des péripéties dramatiques et à de puissantes émotions, pour faire suite aux scènes poignantes de l'événement principal. Il n'en a rien été, et nous ne saurions mieux résumer l'impression produite qu'en rapportant l'expression d'un des soldats préposés à la garde des prisonniers, disant qu'il croyait qu'un procès devait être comme une petite bataille, mais que, d'après ce qu'il voyait, ce n'était pas plus amusant qu'un enterrement.

Quinzième Séance, 2 *Juin*. — Plusieurs témoins déposent que Spangler se trouvait à sa pension, à Washington, un jour ou deux après l'assassinat.

Thomas J. Reybold, employé au théâtre Ford, déclare que quinze jours environ avant l'assassinat,

Booth occupait la loge n° 7, située à côté de celle dans laquelle le Président a ensuite été tué. Le 7 Mars, le témoin, ne pouvant trouver la clef de la loge n° 7, a forcé la porte pour faire entrer un monsieur et les personnes qui l'accompagnaient.

Deux témoins employés au théâtre ont examiné la corde trouvée dans le sac de nuit de Spangler. Elle ressemble aux cordes dont on se sert ordinairement au théâtre ; mais les témoins n'ont pu déclarer si c'était exactement la même.

M. William R. Smith a vu Booth passer sur la scène après l'assassinat.

Louis J. Carland dépose qu'il a vu Spangler derrière la scène après la fuite de l'assassin et que l'accusé, en lui frappant sur la bouche, lui a dit : « Vous devez savoir qui c'était ; peut-être M. Booth. » L'assassin se rendait fréquemment au théâtre, et était en rapports très-intimes avec les employés. Il se liait, du reste, très-facilement avec les personnes qu'il rencontrait.

Spangler couchait ordinairement au théâtre, mais on ne l'y a pas vu la nuit de l'assassinat.

A propos de l'accusé Atzeroth, le docteur Charles Nichols, surintendant de l'hôpital des fous, décrit les symptômes de la folie. Le témoin déclare que cette maladie s'est considérablement propagée dans le pays depuis le commencement de la guerre. Il attribue ce fait aux fatigues de la vie de soldat, auxquelles les hommes ne sont pas habitués avant leur entrée au service.

Plusieurs autres dépositions ont trait aux faits et gestes de Spangler le soir de l'assassinat, aux rapports de Booth avec ce dernier, à la folie prétendue d'Atzeroth et au séjour de Payne à Washington.

Les dépositions les plus importantes de la journée sont celles qui tendent à prouver le peu de moralité et les habitudes d'ivrognerie de certains témoins à charge. M. James Louby a déclaré que Lloyd était complétement ivre quand il se trouvait, le Vendredi-Saint, à Surrattsville.

Seizième Séance. 5 *Juin.* — La séance a été marquée par un incident qui mérite d'être noté. La Cour, après l'audience régulière, a fait évacuer la salle et a continué à siéger à huis clos. On a attribué ce fait à divers motifs. On dit notamment que la Cour a délibéré sur l'opportunité d'exclure des débats tout représentant du *World* de New-York, par suite de la publication par ce journal, dans son numéro de vendredi dernier, d'un article injurieux pour les membres de la cour militaire. En fait, le *World* n'était pas représenté à la séance d'hier.

Dix-septième Séance. 6 *Juin.* — L'incident principal de la séance a été la requête présentée au tribunal par l'avocat Ewing, pour faire comparaître de nouveau le témoin Daniel J. Thomas, dont les dépositions antérieures, défavorables au docteur Mudd, sont attribuées par la défense à des motifs de cupi-

dité. Nous croyons devoir reproduire en entier les arguments de M. Ewing.

« Par suite d'informations que j'ai reçues depuis que le témoin Daniel J. Thomas a comparu devant la Cour, je demande à la Cour le privilége de rappeler ce témoin dans le but de lui faire subir un contre-interrogatoire sur un seul point. Je désire démontrer que ce témoin, dont le témoignage est d'une si vitale importance, a donné ce témoignage par des motifs corrompus. Je désire démontrer, par cinq ou six voisins, que, suivant ses propres déclarations, faites depuis qu'il a comparu ici pour le ministère public, il a eu pour mobile l'espoir et l'expectative d'une forte récompense.

« Pour être plus précis, je prétends prouver qu'il a dit à Élie J. Watson, le 1er Juin, qu'il avait témoigné ici, et que le docteur Mudd serait sûrement condamné; qu'il a demandé à Watson un certificat attestant qu'il avait le premier fourni des informations qui ont conduit à l'arrestation de l'accusé; qu'il a de plus dit à Watson que, s'il pouvait obtenir de tels certificats de lui et d'autres, il aurait une récompense de 20,000 dollars, à raison de ses informations et de la condamnation qui en serait la suite. Je compte démontrer en outre que, plus tard, le même jour, dans une conversation à la maison de William Watson, près de Horsehead, avec J. R. Richards, Benjamin, J. Naylor, George Lynch, Lemuel Watson, et William Watson, il a dit à ces messieurs qu'il désirait avoir d'eux des certificats attestant qu'il était le premier qui eût donné des informations con-

duisant à l'arrestation du docteur Mudd; qu'il était venu ici, qu'il avait témoigné, et que, s'ils lui donnaient les certificats en question, il recevrait une récompense de 10,000 dollars à raison de ses efforts dans la cause.

« Je désire montrer, en outre, que, subséquemment, un magistrat des environs, M. James W. Richards, étant arrivé à cheval, Thomas, en présence des personnes susmentionnées, a soumis à ce magistrat la question de savoir si, en ayant ces certificats, il n'aurait pas droit à la récompense de 10,000 dollars dans le cas où le docteur Mudd serait condamné. Il me semble que, si le témoin persistait devant la Cour dans son témoignage, les faits qui précèdent seraient de nature à diminuer justement le poids de ce témoignage, en montrant qu'il a été fourni dans l'espoir d'une forte récompense, et que le témoin a fabriqué une imposture pour procurer l'arrestation du docteur Mudd, sous l'impulsion d'un motif mercenaire. »

Le tribunal a, comme l'on sait, déféré aux conclusions de l'avocat, et Daniel Thomas a été rappelé. Il a reconnu qu'il s'était trouvé le 1er Juin chez M. Watson, près Horsehead, avec M John R. Richards, Benjamin J. Naylor, George Lynch, Lemuel Watson, William Watson, et James W. Richards. Il nie avoir dit à M. Richards qu'il demandait les certificats dont il s'agit, mais il déclare avoir dit que le docteur Mudd serait condamné, et que si on lui donnait ces certificats et que M. Mudd fût condamné, il aurait une récompense de 10,000 dollars; il n'a ja-

mais attendu un sou de ce qu'il avait pu faire comme témoin; il n'a pas dit à Richards que c'était lui qui avait donné les informations qui avaient conduit à l'arrestation du docteur Mudd. Il reconnaît avoir demandé à ces messieurs leur opinion sur le droit qu'il pourrait avoir à une partie de la récompense promise dans le cas où le docteur Samuel Mudd serait condamné, mais il ne leur a jamais demandé un certificat sur le fait qu'il avait le premier donné les informations concernant Mudd.

MM. Richards, John F. Davis, L.-S. Orme, Henry L. Mudd, docteur J. H. B. Bandfort, docteur Allain Clark, appelés ensuite devant la Cour, ont tous donné des témoignages concordants et confirmatifs sur les faits articulés par la défense. Ils ont en outre unanimement attesté que Thomas était connu pour un homme dont la parole ne méritait aucune confiance.

Enfin, il a été démontré que, contrairement aux assertions de ce témoin, le docteur Mudd ne s'était pas absenté de sa résidence du 1er au 5 Mars, et n'avait pu, par conséquent, avoir été vu au National-Hôtel en compagnie de Booth.

Il résulte une fois de plus de tout cela qu'une multitude de témoins, presque tous ceux dont les dépositions pèsent le plus gravement sur les accusés, sont des gens dont la moralité ne résiste pas à la séduction, et que plus d'un d'entre eux serait mieux à sa place sur la sellette des accusés qu'au banc des témoins. Triste fruit de l'usage démoralisant de la délation mercenaire et de l'appel à la cupidité pour venir en aide à la justice! Il reste peu de pays, grâce

à Dieu, où cette relique de la barbarie soit encore une institution publique, et il suffira du spectacle scandaleux dónné par ce procès pour la faire rayer à tout jamais du code des nations civilisées.

A part ce triste incident, la séance n'a offert qu'un médiocre intérêt et n'a rien ajouté aux lumières déjà acquises.

L'attitude des accusés s'est ressentie de l'influence du temps. Il faisait beaucoup moins chaud que les jours précédents. Pendant la lecture de la lettre recueillie à Morehead-City, où quelques-uns des conjurés étaient désignés sous les noms de Red Shoes, Old Gray, etc., Payne a paru comprendre ces allusions et les a accueillies avec un sourire moitié gai, moitié ironique. O'Lauhglin n'avait ni paletot, ni gilet, ni cravate, et son visage était aussi pâle que sa chemise. Il semblait énervé et frissonnait de temps en temps comme s'il eût été saisi par le froid ou en proie à la fièvre. Arnold paraissait le plus à son aise; il est vrai que, depuis le commencement du procès, il a toujours été assis près d'une fenêtre ouverte. Mme Surratt est un peu moins accablée depuis son entrevue avec sa fille.

Il s'élève à propos de Payne des rumeurs singulières, dont aucune n'est encore parvenue à déchirer le voile qui couvre l'origine de ce personnage. Voici la dernière, qui n'est ni la moins bizarre, ni la moins ingénieuse, toute réserve faite, bien entendu, de l'interprétation que chacun reste libre de lui donner.

On a vu que samedi dernier M. Doster, avocat de Payne, qui a jusqu'ici été désigné sous les noms de

Wood, de Hall, de Red Shoes, etc., a demandé au tribunal un délai qui lui permît de faire comparaître M. George Powell, de la Floride, père de l'accusé, d'où la Cour a conclu que son véritable nom était Powell. L'avocat, paraît-il, n'en sait pas davantage. Payne, interrogé à ce sujet, a répondu, dit-on : « Je ne sais pas mon nom ; j'ai été volé à mes parents étant enfant. »

Or, il y a quelques jours, une négresse prétendant qu'elle était autrefois esclave de la famille Lee, était entrée à l'audience, et, apercevant Payne, elle éclata en sanglots. Elle dit qu'elle était la nourrice de cet homme ; qu'il était né et avait été élevé en Virginie ; qu'il était fils du frère du général Robert L. Lee, officier de marine, qui, quelques années avant la guerre, résidait à Washington. Son nom, a-t-elle dit, était Daniel Murray Lee. Un officier, appelé à vérifier cette assertion, a déclaré que l'accusé était bien Daniel Murray Lee ; mais un autre officier, familier de Lee et qui connaît personnellement tous les membres de cette famille, a nié positivement que Payne fût un Lee. Si, ajoute-t-on, son père était un Powell, de la Floride, il est possible qu'il soit un allié éloigné du général Lee, — une cousine de Mme Curtis, mère du général, miss Turner, ayant été mariée dans la famille Powell, de London (Virginie), et quelqu'un des Powell, de London, ayant été s'établir, i y a quelques années, dans une région plus éloignée du Sud.

On voit que c'est une généalogie un peu embrouil lée ; mais enfin il n'est pas trop maladroit de faire

entrevoir qu'il n'est pas absolument impossible que le plus grand gredin du Nord soit allié de plus ou moins loin au plus honnête homme du Sud. Bien touché !

L'*Inquirer de Philadelphie* publie une dépêche de Washington, dans laquelle il est dit que les dépositions secrètes publiées par le *Commercial* de Cincinnati, ont été communiquées à ce journal par M. Pitman, qui était autrefois commis du colonel Burnett. La correspondance ajoute : —

« En agissant ainsi, il a violé son serment et prostitué sa position officielle en vue d'un bénéfice personnel. Son cas a été discuté par la Cour en séance secrète, mais on n'annonce pas encore quel châtiment lui sera infligé. Un des témoins est maintenant au Canada pour vendre ses biens et éloigner sa famille; il faudra maintenant qu'il s'enfuie. Un autre est probablement assassiné.

« C'est fâcheux. Voilà au moins un témoin, et peut-être deux, qui ne reparaîtront probablement plus sur l'horizon.

« A la liste des témoins *singuliers* produits au procès, il faut ajouter le Révérend M. Evans, ministre presbytérien, que, d'après les récentes révélations faites à Washington, « le département de la guerre « avait loué comme espion ».

« Il n'y a, dit l'*Express* de New-York, que peu de *diablerie* de police en Europe qui puisse égaler cela, et nous sommes parfaitement sûrs que, si subtil que fût Fouché, ou bien les Autrichiens dans leurs opérations d'espionnage en Italie, aucun d'eux ne

s'est jamais élevé à la hauteur du département de la guerre de Washington.

« ... Deveney, Steinacker, Conover, sont assurément de précieux témoins, comme nous l'avons déjà fait voir, mais chaque jour parait un nouveau *quidam*, et le plus curieux de tous n'est pas le Révérend (espion) Evans. Le correspondant Washingtonien du *Times* l'appelle un « individu errant, indigne, et dis-« crédité par tous ceux qui l'ont entendu témoigner. » Et cependant cet individu, cet espion du gouvernement, est pourvu d'une église presbytérienne de couleur à Washington ! »

Il n'y a plus que quelques témoins à entendre. Puis viendront les plaidoiries, puis le réquisitoire du ministère public, auquel il n'y aura pas de réplique, ainsi qu'il est d'usage devant les cours martiales. On pense que la sentence sera prononcée, sinon cette semaine, au moins dans les premiers jours de la semaine prochaine.

Dix-huitième Séance. 7 Juin.— Plusieurs témoins appelés par la défense contredisent les faits avancés par Johnson dans sa déposition contre le docteur Mudd, et jettent un jour peu favorable sur son caractère.

M. Ewing doit encore faire paraître treize témoins en faveur du docteur Mudd.

John W. Wharton déclare qu'Arnold a été son employé à la forteresse Monroë, du 2 au 17.

Plusieurs témoins témoignent du bon caractère et

de la loyauté de Louis Weichman, qui a fait une déposition importante contre les accusés.

John J. Hallahan dit qu'il a vu Payne au mois de Février chez Mme Surratt. A cette époque, l'accusé se faisait appeler Wood.

D'autres témoins ont vu John Surratt, Payne et Booth ensemble dans le salon de Mme Surratt.

Dix-neuvième Séance. 8 Juin. — La séance n'a pas présenté beaucoup d'intérêt. Le principal témoin entendu a été le sieur Édouard Frazer, de Saint-Louis, qui a donné des détails plus ou moins authentiques sur l'incendie des vapeurs du Mississipi, de l'Ohio, et d'autres rivières, soi-disant par des agents du gouvernement Confédéré.

Un témoin a déclaré qu'Atzeroth, dans les endroits où il résidait, était considéré comme manquant de courage.

Un autre témoin a dit que, le lendemain de l'assassinat, le docteur Mudd a témoigné son regret de la mort tragique du Président.

L'aspect de la salle n'a pas changé. Seulement la chaleur exerce son influence sur les accusés, qui ont l'air morne et abattu.

Il ne reste plus que quelques témoins à entendre.

L'issue de cet interminable procès n'est pas douteuse. La part de chacun des accusés a été faite dans le cours des débats ; et les condamnations prématurées, que les journaux Fédéraux ont prononcées contre tous les complices de John Wilkes Booth, seront ratifiées sans aucun doute par la Cour martiale de Washington.

Dans cette affaire, le Crime, la Justice, la Vengeance auront accompli leur œuvre. Mais où sont les accusations lancées par M. Johnson contre l'Honorable Président de la Confédération, M. Jefferson Davis?

VERDICT DE LA COMMISSION MILITAIRE

Siégeant à Washington.

---

*New-York, 6 Juillet soir, par l'*ASIA.

Le Président Johnson a confirmé les sentences prononcées par la Commission militaire.

En conséquence, Payne, Harold, Atzeroth et madame Surratt seront pendus demain.

Mudd, Arnold et O'Laughlin sont condamnés à l'emprisonnement pour la vie.

Spangler est condamné à six ans de prison.

Payne, Harold, Atzeroth et madame Surratt ont été pendus le 7 Juillet 1865.

TABLE

Paris, imp. Poupart-Davyl et Cᵉ, 30, rue du Bac.



